Les Univers Secrets

PÈRE FRANÇOIS BRUNE



Le chronoviseur

Machine à explorer le passé

ENQUÊTE
sur
un SECRET du VATICAN

OXUS

François Brune

LE CHRONOVISEUR

La machine qui révèle le passé



Du même auteur

Ouvrages parus

Pour que l'homme devienne Dieu, Éditions Dangles, 1992.

Christ et karma, la réconciliation ?, Éditions Dangles, 1995.

Les morts nous parlent, 3e édition, Philippe Lebaud/Oxus, 1996.

Dites-leur que la mort n'existe pas (messages de l'au-delà commentés par le P. Brune), Éditions Exergue, 1997.

À l'écoute de l'au-delà, en collaboration avec Rémy Chauvin, 2e édition actualisée, Oxus, 2003.

Les miracles et autres prodiges, Philippe Lebaud/Oxus, 2000.

Le nouveau mystère du Vatican, Albin Michel, 2002, épuisé.

La Vierge du Mexique, Le jardin des Livres, 2002.

Saint Paul, le témoignage mystique, Oxus, 2003.

CD

Les morts racontent, Victorie Music, 1996.

Christ et karma, Victorie Music, 1996.

ISBN: 978-2-8489-8035-5

© Éditions Oxus - 2004

Une marque du groupe éditorial PIKTOS

TABLE DES MATIÈRES

UN RÊVE FOU

« PAPA, AIDE-MOI »

UNE GAMME D'ONDES INCONNUES

Revivre le passé
Se souvenir de l'avenir
Le problème des futuribles
L'accès à la connaissance totale
Un chronoviseur sans appareil

LA POSITION DES SCIENTIFIQUES

La clairvoyance rétrocognitive
Le paranormal est tout à fait normal
Le modèle de l'hologramme
Recherches parallèles
George de la Warr
Le docteur Montal
Spalding

L'ACCUSATION D'IMPOSTURE

Coup de théâtre
Qui est vraiment le Père Ernetti ?
Le Père Ernetti s'explique
Un confrère pas tellement frère
Quand le menteur va trop loin
Un témoin capital

JE TIENS ENFIN MA PREUVE

Quintus Ennius revient en scène
Où ma preuve est réduite en miettes

Contre-argumentation

« SE DÉPLACER DANS L'ÉTERNEL PRÉSENT »

Un ami scientifique vient à mon aide
Dernière rencontre avec le Père Ernetti

EN PLEIN SURNATUREL

Ce que les médiums m'ont dit
Contact mystique

LA THÈSE DE LA MYTHOMANIE

Rencontre avec Mgr Barecchia
Rencontre avec la sœur du Père Ernetti
Comment j'acquis
un dictionnaire biblique indispensable
L'ami sacrifié
Un délicieux parfum de terreur

UN CONTRE-FEU

Le fraudeur craque enfin
Mais quel est le vrai fraudeur ?

L'AUTRE CHRONOVISEUR

AU RISQUE DE PARAÎTRE NAÏF

Le mystère s'épaissit
L'heure de vérité

QUAND LES LOUPS SORTENT DU BOIS

Le témoignage du neveu, Aprilio Ernetti
Rencontre avec « l'ami des bêtes »
Rencontre au sommet, avec Giulio Andreotti
L'enquête continue à Milan
L'enquête me ramène à Venise
La vidéocassette

L'AU-DELÀ INTERVIENT

QUE FAUT-IL CRAINDRE ?

CONCLUSION : LA MORT N'EST PAS DÉFINITIVE

UN RÊVE FOU

Un des rêves les plus fous des hommes est certainement de pouvoir revenir en arrière, refaire le passé, le corriger, ou au moins le revoir, le revisiter. Que d'énigmes à résoudre ! Pourra-t-on un jour enfin savoir qui était le fameux « Masque de fer » ? Arrivera-t-on à retrouver le trésor des Templiers ? Saura-t-on ce que Jeanne d'Arc a bien pu dire au roi ? Chacun, j'en suis sûr, pourrait compléter cette liste au gré de ses désirs et de ses frustrations. Les historiens rêveront, devant quelque château-fort, quelques remparts, d'assister aux batailles qui s'y déroulèrent.

D'autres tenteront plutôt de percer les secrets de quelques négociations de paix entre empires. Les littéraires retrouveraient enfin l'immense foule des œuvres perdues dans le naufrage du temps, les tragédies grecques, les liturgies des temples, les rites d'initiation d'Eleusis... Les artistes chercheront à faire surgir devant eux tous les grands monuments du passé détruits par la nature ou, plus souvent, par la sottise des hommes. Qui n'a essayé, devant les temples de l'Égypte ancienne, de se représenter quelque grande cérémonie, quelque procession solennelle. Qui n'a rêvé, en montant vers

l’Acropole, de retrouver l’antique Athènes au temps de sa plus grande splendeur ?

Nos films à grand spectacle tentent bien de nous permettre de rejoindre Cléopâtre malgré la fuite inexorable du temps. Mais, nous le sentons bien, romanciers, poètes ou cinéastes ne peuvent nous offrir que des approximations, des conjectures. Les documents qui nous sont parvenus du passé ne sont que de pauvres débris, quelques traces, infiniment précieuses mais très fragmentaires. À voir le peu qui nous reste de tant de grandes civilisations disparues on a bien l’impression que l’oubli, peu à peu, recouvre tout et que tout redevient, peu à peu, comme si rien n’avait été. C’est vrai, très rapidement, pour les petits événements de notre vie quotidienne, mais c’est vrai aussi, à la longue, pour les plus grands empires. Tout, en ce monde semble aspiré peu à peu par le néant. Cette terre même qui nous porte, un jour disparaîtra. Tout redeviendra-t-il alors comme si nous n’avions jamais été, comme si nous n’avions jamais souffert, jamais aimé ?

Eh bien ! non. Je suis convaincu que rien de ce que nous disons, faisons, et même pensons ne se trouve effacé. Il n’y a rien de caché qui ne doive un jour être dévoilé, nous dit l’Évangile[1]. Il semble que certains scientifiques soient déjà précisément près de saisir, au moins partiellement, ces traces du passé. Alors, imaginez, imaginez l’impossible, l’incroyable, le fantastique au-delà de tous vos rêves, imaginez que quelqu’un ait vraiment réalisé l’appareil qui permettrait de connaître tout

cela, de voir, d'entendre les hommes du passé, dans leurs costumes, leurs décors, de les regarder bouger, remuer, s'agiter, bien souvent se battre, et tout cela « pour de vrai », avec l'accent local, la prononciation de l'époque, sans aucune erreur possible ; non pas une reconstitution, mais l'événement lui-même, comme au moment où il s'est vraiment produit.

J'ai rencontré quelqu'un qui prétendait l'avoir réalisé. Quelqu'un qui me paraît encore maintenant parfaitement crédible, que j'ai rencontré plusieurs fois, qui m'a parlé de cette découverte fantastique en toute liberté, en toute confiance, parce que je lui avais inspiré sans doute la même confiance. Cet homme était un prêtre, comme moi, plus précisément un moine, un homme de foi, de prière et un homme de science.

Il est aujourd'hui passé dans l'au-delà. Il a rejoint ceux qu'il avait déjà vus et entendus, un peu en fraude. Il n'a pas pour autant « emporté son secret avec lui » comme on le dit dans les bons romans de science-fiction. Il a laissé des traces, des documents, mais ceux-ci ne sont pas accessibles. Ils sont soigneusement gardés, mis sous scellés, conservés mais cachés.

J'ai essayé à plusieurs reprises d'en savoir un peu plus. J'ai mené avec mes petits moyens mon enquête. Je ne peux pas vous présenter l'appareil. Je ne l'ai jamais vu. Je ne peux pas vous présenter de preuves irréfutables. Tout ce que je peux faire, c'est vous raconter par le menu et très honnêtement le déroulement de mes recherches. Je vous exposerai les doutes des uns et des autres, les arguments que les plus sceptiques

invoquent pour ne pas y croire, les raisons que j'ai de ne pas être convaincu par leurs objections.

Je vous raconterai les mésaventures, inévitables dans ce genre d'entreprise, les surprises qui m'attendaient. Je vous ferai découvrir les manœuvres imaginées par certains pour déconsidérer l'affaire, et, finalement, je vous expliquerai pourquoi j'ai acquis la certitude, précisément à cause de toutes ces manœuvres, qu'il y a eu, qu'il y a vraiment quelque chose que de hautes autorités nous cachent, peut-être d'ailleurs pour le bien de l'humanité, tant une telle invention risquerait de bouleverser les mécanismes de nos sociétés. Cette enquête est un peu une aventure pleine de ruses, de contradictions, de rebondissements. Je vous fournirai tous les documents. Je défendrai devant vous ma conviction personnelle. À chacun de se faire ensuite sa propre opinion.

Je dois encore signaler rapidement que je ne suis pas le premier à publier sur ce sujet. D'autres l'ont déjà fait, en grande partie en se servant des notes et documents que je leur avais fournis, comme ils le soulignent eux-mêmes honnêtement, mais avec un certain nombre d'inexactitudes graves et de rapprochements très fantaisistes.

Il me faut mentionner ici l'ouvrage de Peter Krassa[2] qui, par exemple, me présente avec une aimable insistance comme professeur de théologie à la Sorbonne. Pour lui c'était une évidence. J'avais enseigné la théologie, j'habitais à Paris, donc j'avais été professeur de théologie à la Sorbonne, hypothèse

normale pour n’importe quel pays civilisé, mais totalement invraisemblable en France. Une telle offense à la laïcité est chez nous proprement « impensable » ! Cet ouvrage a été repris par un éditeur américain, avec les mêmes erreurs, plus quelques autres et surtout un témoignage que je ne pouvais pas accepter sans réagir[3].

En outre, ces deux livres traitent de ce sujet sur un arrière fond ésotérique difficilement acceptable : les délires de Madame Blavatsky, Rudolf Steiner, Edgar Cayce, Baird T. Spalding, etc.

Je ferai, moi aussi, assez souvent référence à des phénomènes paranormaux. C’est le sujet même de ce livre qui l’impose. Mais pas sous forme de cet amalgame, pas en mélangeant tout.

« PAPA, AIDE-MOI »

C'était en 1964. Je venais de terminer ma licence d'Écriture Sainte à l'Institut Biblique de Rome. Pourtant, plus encore qu'à l'exégèse des Livres saints, je m'intéressais déjà beaucoup à la théologie et à la mystique des chrétiens d'Orient. J'avais eu la possibilité de consulter un certain nombre d'ouvrages à la bibliothèque du « Russicum », l'Institut pontifical d'études de ces traditions et j'avais eu, à Rome, la possibilité aussi d'étudier un bon nombre de mosaïques byzantines. J'avais profité de vacances scolaires pour aller contempler celles de Ravenne. Il me manquait encore un haut lieu célèbre de l'influence byzantine : Venise. À la fin de mes études, rentrant donc en France, je décidai de faire un crochet par la cité des doges ; en auto-stop, comme toujours, car mes maigres ressources ne me permettaient pas le train. Je n'allais pas regretter mes efforts.

En visitant l'insigne abbaye bénédictine de San Giorgio Maggiore, je fis la connaissance, comme par hasard, d'un bien étrange moine : le Père Pellegrino Ernetti. Il attendait son « vaporetto » au petit embarcadère qui se trouve juste devant son monastère. J'attendais, moi aussi. Je ne sais plus très bien comment la conversation s'engagea ; sans doute quelque remarque hautement philosophique sur les irrégularités du

climat ou sur celle des bateaux. Toujours est-il qu'il finit par me demander, plus par politesse que par véritable intérêt, ce que je faisais et d'où je venais.

Le Père Ernetti avait étudié autant de langues anciennes que moi. Nous commençâmes assez vite à parler théologie et Écriture Sainte. J'en vins rapidement à lui confier mon irritation à propos de la nouvelle tendance exégétique qui commençait à poindre déjà, qui aujourd'hui a largement triomphé, et qui consiste à vider les textes, même les Évangiles, de tout contenu concret. Les récits de miracles ne seraient que fictions, métaphores à but pédagogique. Même les paroles prêtées au Christ ne seraient que constructions littéraires tardives, élaborées par les premières communautés.

Quant à la grandiose synthèse mystique de Saint Jean, elle ne serait que pure spéculation, probablement « d'un chrétien écrivant en grec, vers la fin du Ier siècle, dans une Église d'Asie où les divers courants de pensée du monde juif et de l'Orient hellénisé s'affrontaient » ou encore d'un auteur qui « se rattachait à une tradition liée à l'apôtre Jean ».

J'emprunte ces mots à un texte plus récent que ma rencontre avec le Père Ernetti, mais c'était bien déjà cette évolution que je sentais en marche et la preuve que je ne me trompais pas, c'est précisément la citation que je viens de vous présenter et qui émane de la très officielle « Traduction œcuménique de la Bible[4] ». « Ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé et que nos mains ont

touché du Verbe de vie[5] » ... tout cela ne serait que procédé littéraire pour mieux nous abuser. C'est d'ailleurs pour lutter contre cette tendance que j'écrivis plus tard tout un livre pour montrer la réalité et l'importance des miracles[6].

Grande était ma joie de voir que le Père Ernetti partageait tout à fait mon indignation. Sans doute fut-ce la sincérité qu'il voyait en moi, qui l'incita alors à faire allusion à un mystérieux appareil qui aurait pu réduire au silence ces beaux discoureurs. Comme son bateau approchait et que sa direction n'était pas la mienne, il ajouta rapidement : « Tenez, puisque vous allez bientôt enseigner dans un grand séminaire, si vous avez le temps, venez donc me voir demain après-midi au monastère. Nous reparlerons de tout cela plus à loisir ».

Toute la soirée, je repassais dans ma tête les détails de cette étrange rencontre et je commençais, forcément, à élaborer un tas d'hypothèses sur ce que pouvait bien être cet appareil capable de ruiner les constructions intellectuelles de tant de vénérables professeurs. Le lendemain, je reprenais le petit « vaporetto » et venais sonner pour la première fois à la porte d'entrée du monastère. Si j'avais su ce qui m'attendait !

Le bureau du Père Ernetti était une grande pièce, toute en longueur, très haute de plafond, située au rez-de-chaussée, presque immédiatement après la porte d'entrée du monastère. Elle comportait essentiellement une immense table, très longue elle aussi, et robuste, en bois massif, disposée dans Taxe de la pièce. Elle était couverte de livres, dans un désordre artistique.

Les piles s’écroulaient parfois les unes sur les autres. La table était ancienne, évidemment, comme les chaises, à haut dossier, un peu comme dans le style Louis XIII en France. C’eût été un fort beau décor pour une pièce de théâtre ; quelque représentation de Faust, par exemple. Seul un téléphone paraissait un peu incongru et déparait l’ensemble. Mais, j'allais le découvrir, il jouait dans les activités du Père Ernetti un rôle très important.

Ce premier entretien dura au moins deux bonnes heures. Ce fut le début, je crois pouvoir le dire, d’une longue amitié. Nous ne nous sommes pas vus très souvent, les distances rendant les rencontres difficiles. Mais ce fut chaque fois un échange en profondeur. Nous nous sommes rapidement sentis en communion sur quantité de points essentiels, d’où, sans doute, la confiance totale qu’il me manifesta.

À vrai dire, il ne me l’accorda pas dès les premiers mots. Après avoir fait un peu plus ample connaissance, en précisant nos origines familiales, nos études respectives, nos centres d’intérêt, je sentais en lui une sorte de réticence. Il hésitait à aborder directement le sujet qu’il avait pourtant lui-même évoqué la veille et pour lequel il m’avait invité. Peut-être regrettait-il déjà de s’être engagé un peu vite auprès d’un jeune confrère, sympathique (je l’espère), mais dont il ne savait encore presque rien. Je mesurais intérieurement à ce silence combien la découverte qu’il m’avait annoncée devait être importante et, sans doute, encore très secrète. Aussi, avant d’en

arriver à la révélation de ce mystère, voulut-il me sonder. Du moins, c'est ce que je compris par la suite, en réfléchissant à tout l'enchaînement de cette histoire.

Il commença donc par me raconter un épisode extraordinaire, qui n'était pas encore ce que j'attendais, mais qui constituait déjà, en lui-même, une découverte prodigieuse, parfaitement incroyable, ahurissante, et pourtant authentique. Ne m'eût-il appris rien d'autre ce jour-là que je serais déjà rentré le soir à mon hôtel, complètement abasourdi.

C'était donc en 1952. À l'université du Sacré Cœur de Milan, dans le laboratoire de physique expérimentale, le Père Agostino Gemelli et le Père Pellegrino Ernetti se livraient à des expériences sur des voix de chants grégoriens. Ils essayaient d'en éliminer les harmoniques pour voir s'ils obtiendraient ainsi un son plus pur. Ils travaillaient avec les premiers magnétophones qui n'étaient pas encore à bande, mais à fil. Le fil se rompait souvent et il fallait alors faire un nœud, aussi fin que possible pour ne pas trop gêner l'écoute, mais assez solide quand même. Or, le Père Gemelli avait une vieille habitude, depuis la mort de son père, presque un tic, un réflexe quasi automatique : chaque fois qu'il lui arrivait quelque difficulté, quelque petit malheur, il s'écriait en pensant à son père « Ah ! papa, aide-moi ».

Ce jour-là, c'était le 17 septembre 1952, le fil venait de se rompre une fois de plus. « Ah ! papa, aide-moi » venait de s'exclamer, comme d'habitude le Père Gemelli. Le nœud fait, le

magnétophone est à nouveau mis en marche, mais, oh, surprise : au lieu des voix chantant en grégorien, l'appareil fait entendre la voix du père du Père Gemelli : « Mais bien sûr que je t'aide. Je suis toujours avec toi ». Terreur du Père Gemelli ! me raconte le Père Ernetti. Le Père Gemelli avait eu le réflexe d'arrêter immédiatement l'appareil. « Allons, il faut continuer, il faut voir ce qui va se passer ensuite », insista le Père Ernetti. Et ce fut à nouveau la voix du papa disant à son fils : « Mais, oui, *zuccone,* tu ne vois donc pas que c'est bien moi ? » Le ton cette fois était un peu ironique. *Zuccone* veut dire « potiron, citrouille ». Probablement une allusion aux formes un peu arrondies que le petit Agostino devait avoir quand il était petit.

Je pense que pour la plupart de mes lecteurs je donne ici l'impression d'entrer en plein dans la fiction. Comme dans tout bon roman du genre, l'auteur doit s'arranger pour faire croire au lecteur qu'il n'en est rien, qu'il s'agit d'une véritable enquête scientifico-policière et que tout ce qu'il raconte est vrai. Plus le lecteur finira par le croire, plus grand sera son plaisir et plus grand le succès de l'auteur. Ce que je viens de vous raconter est tellement énorme, j'en suis bien conscient, que je désespérerais de vous convaincre, comme ça, d'un seul coup, par ce simple récit, si je ne pouvais m'appuyer sur une littérature déjà assez importante sur ce phénomène, en différentes langues, et si je n'avais pas moi-même constaté et étudié cette découverte fantastique depuis bientôt dix-huit ans, auprès des chercheurs les plus importants d'Europe et des deux Amériques[7].

Mais, lors de ma première rencontre avec le Père Ernetti je n'avais encore jamais entendu parler d'un tel prodige. Ma réaction fut donc immédiate. « Mais c'est extraordinaire, mais il faut le publier, c'est trop important... » Je ne sais pas si ma réaction y fut pour quelque chose, toujours est-il que ce récit fut publié plus tard dans une revue d'ésotérisme : *Astra*[8] et que le Père Ernetti me fit parvenir ce numéro. Le récit de la revue correspond exactement à ce qu'il m'a raconté de vive voix. Je sais qu'il existe quelques variantes de vocabulaire dans d'autres présentations de cet épisode, dans des livres ou des revues, mais sans rien changer à l'essentiel. Je m'en tiens pour ma part au récit que le Père m'a fait directement. On m'objectera aussi que cette revue n'est pas d'un haut niveau scientifique. C'est exact ! Elle est pleine d'horoscopes, de réclames de mages, tous plus infaillibles les uns que les autres, d'encadrés vous vantant les vertus de divers talismans. Mais je constate que mon amie Paola Giovetti ne dédaigne pas pour autant d'y écrire quelques articles et je connais parfaitement sa sincérité et l'admirable travail de publications qu'elle effectue par ailleurs. Je sais aussi qu'on ne m'a invité que bien rarement à publier dans des revues réputées sérieuses ce que je savais. Je pense que Dieu fait comme les torrents de montagne. Quand il y a des blocs de rochers qui obstruent le lit du torrent, les eaux passent, impétueuses, sur les côtés ou creusent même d'autres lits.

Il faut savoir que le Père Agostino Gemelli était docteur en médecine et, en même temps, spécialiste de physique

quantique. Il était le fondateur de l'université catholique du Sacré Cœur, à Milan, et en resta le recteur pendant 40 ans, jusqu'à sa mort (donc de 1919 à 1959). Il était aussi alors président de l'Académie scientifique pontificale, ce qui lui permit d'obtenir facilement, avec le Père Ernetti, une audience du Pape, Pie XII, pour lui rendre compte de cet incident et des perspectives fantastiques qu'une telle découverte pouvait ouvrir pour l'avenir. La réaction de Pie XII fut très positive. Il y vit « le début d'une nouvelle étude scientifique pour confirmer la foi dans l'au-delà ». Tout cela a été publié aussi dans *Astra* et repris dans nombre des ouvrages que j'ai signalés en note. Je n'insiste donc pas, sinon pour souligner que cette publication n'a été suivie d'aucun démenti et que le Père Ernetti n'a fait l'objet d'aucune sanction. Je ne crois donc pas que l'on puisse mettre en doute l'authenticité du récit.

Quant au Père Ernetti, il faut savoir aussi que l'on a affaire, avec lui, à un vrai savant, d'une culture prodigieuse. Je vais insister un peu longuement sur ce chapitre car il importe vraiment de bien établir sa crédibilité. Plus incroyables sont les faits et plus nécessaires sont les garanties requises des témoins. Or, je ne vous ai pas encore dit, tant s'en faut, le plus incroyable, car le Père Ernetti n'allait pas tarder à me parler d'un appareil encore bien plus fantastique, capable de capter les ondes du passé, images et sons !

Sa véritable spécialité était la musique prépolyphonique, autrement dit, toute la musique, à travers le monde depuis

environ 2 000 ans avant Jésus-Christ, jusqu'à environ 1 200 après. Le Père Ernetti était titulaire de l'unique chaire d'enseignement au monde de cette discipline au Conservatoire d'État « Benedetto Marcello », à Venise.

Ses travaux, en 1986, comprenaient déjà 72 volumes et 54 disques. Il me fit cadeau de quelques-uns de ses ouvrages, entre autres d'un tome consacré aux « *Principes philosophiques et théologiques de la musique* », ouvrage de 564 pages ! Il y fait le point, notamment, sur les connaissances que l'on peut avoir de la musique égyptienne, sumérienne et védique, et je vous assure qu'il n'hésite pas à utiliser les termes égyptiens sumériens ou assyro-babyloniens techniques. Ayant moi-même autrefois un peu étudié ces langues, je ne peux qu'admirer[9]. On doit d'ailleurs au même auteur de nombreuses autres études, notamment sur le chant grégorien, sur l'interprétation duquel il n'était pas d'accord avec la tradition de Solesme[10].

C'est en raison de sa compétence exceptionnelle dans ce domaine qu'il fut amené à rédiger un texte sur la musique sacrée et le chant grégorien qui devait être lu un peu plus tard par Paul VI, en 1971, lors d'une audience. Le Père Ernetti l'avait montré à son neveu, Aprilio, avant cette audience et celui-ci put reconnaître, lors de la publication de ce texte dans l'Osservatore Romano que c'était bien celui qu'avait rédigé son oncle. Les compétences musicales du Père Ernetti furent également mises à contribution pour la nouvelle traduction italienne de la Bible, patronnée par la Conférence Épiscopale

Italienne. Il en révisa la traduction pour s'assurer de son harmonie rythmique. La liste des collaborateurs à cette traduction mentionne son nom en précisant même son rôle.

Je note qu'en appendice d'un de ses ouvrages le Père Ernetti utilise tout un dossier de schémas réalisés par le Père Gemelli, avec spectrogrammes de chants grégoriens. Leur collaboration ne s'est donc pas limitée à l'expérience de Milan. J'apprendrai plus tard qu'ils étaient restés, jusqu'à la mort du Père Gemelli, amis très intimes. Ce n'était pas non plus seulement un « littéraire ». Il était également diplômé de physique quantique et subatomique, détail très important pour mieux comprendre la valeur de ses recherches ultérieures. Signalons enfin que le Père Ernetti fut choisi par le Pape Jean XXIII comme théologien expert au Concile du Vatican II et que le Pape Paul VI le confirma dans cette fonction.

J'étais évidemment bien loin d'être au courant de tout cela lorsque le Père Ernetti me raconta l'incident survenu en sa présence dans ce laboratoire de Milan. Pourtant, si extraordinaire que fût cette histoire, ma réaction enthousiaste l'encouragea sans doute à aller plus loin.

Il m'expliqua alors qu'au cours de ses travaux d'acoustique avec le Père Gemelli, il avait commencé à se demander ce que pouvaient devenir toutes les ondes que nous émettons sans cesse et même, tout bonnement, celles qui nous constituent, car, finalement, pour la science d'aujourd'hui il n'y a pas de particules solides, pas de grains de poussière, mais seulement

des ondes. Tout est ondes. Or, insistait-il, dans le récit de la Genèse, la création est présentée comme un effet de la volonté de Dieu, évidemment, mais aussi de sa parole, autrement dit, comme une émission d'ondes. Pour lui, les ondes sonores n'étaient pas d'autre nature que les ondes qui constituent ce que nous appelons la « matière ». Elles comportent la même harmonie, le même « spectre harmonique ». Pour être plus sûr de ne pas déformer sa pensée, je reprendrai les termes mêmes qu'il utilisera bien plus tard dans l'un de ses ouvrages et qui me paraissent correspondre à ce qu'il essayait de me faire comprendre. Il en arrivait à une conclusion qu'il reconnaissait lui-même « incroyable et de science-fiction, mais pourtant vraie : toutes les particules élémentaires vivent et sont vitales parce que formées d'ondes sonores ». Parlant des règles d'harmonie qui régissent les ondes sonores il ajoute :

« Avec la possibilité d'extrapoler de telles règles à tout l'univers (cf. la physique quantique et la mécanique ondulatoire) nous avons un des aspects théologiques les plus significatifs de la musique, en ce que le Créateur a disposé dans la matière la même harmonie que celle révélée aujourd'hui pour les sons du spectre harmonique[11] »

Il déclarait encore à une journaliste[12], que les ondes aussi bien visuelles que sonores ne sont jamais détruites, ni non plus conservées telles quelles. Elles sont transformées, ce qui rend possible un jour de les reconstituer. Ce détail est très important, car une des objections faites souvent à la possibilité même

d’envisager de capter un jour les événements du passé est que les ondes visibles se propagent à la vitesse de la lumière, donc à 300 000 km à la seconde, alors que les ondes sonores sont relativement extrêmement lentes. Mais, précisément, il ne s’agit pas de capter directement ces ondes-là.

« Les pythagoriciens et les disciples d’Aristoxène avaient déjà compris au IVe siècle avant J.-C. qu’avec la désagrégation des sons il était possible de recomposer les images. Mais ils n’avaient pas les moyens de le faire. Aujourd’hui, avec les progrès de la science et de la technique nous sommes arrivés à réaliser ce dont les anciens avaient eu seulement l’intuition ».

Je ne cherche pas ici à démontrer que le Père Ernetti avait raison de penser ainsi. Je cherche seulement à reconstituer à peu près le cheminement de sa pensée pour permettre au lecteur de mieux comprendre sa démarche. Je ferai cependant remarquer que cette idée de vie dans tout l’univers, jusque dans les plus petites particules de la matière se retrouve très souvent dans les témoignages de ceux qui ont failli mourir[13]. Ils se sont retrouvés hors de leur corps, sont passés à une autre dimension à travers une sorte de tunnel et sont arrivés dans une lumière extraordinaire où ils ont rencontré l’Amour inconditionnel. Ces phénomènes commencent à être connus d’un assez large public et les études récentes montrent de plus en plus qu’on ne saurait les réduire à des états de conscience modifiés.

Or, voici un de ces témoignages parmi beaucoup d'autres possibles : « Je voyais des milliers de particules d'énergie... Mes plantes en pots irradiaient... Grâce à cette énergie, je sentis la présence de Dieu partout dans la maison... Je compris que cette énergie constituait la véritable essence de toutes choses de notre quotidien, que leur matérialité était beaucoup moins significative que la lumière qu'elles contenaient... Tout répondait à Sa voix et Le louait à sa manière[14] ».

J'ajouterai encore que l'on retrouve la même expérience chez certains mystiques, chrétiens ou non, et que l'Inde connaît depuis toujours des techniques qui provoquent de telles perceptions, notamment par l'éveil de la Kundalini.

Les intuitions du Père Ernetti correspondent donc peut-être à une réalité au-delà de ce que nos sens peuvent percevoir, mais à une réalité quand même. Ce niveau de la réalité serait donc probablement celui des particules élémentaires. Le Père Ernetti insistait sur l'acte créateur tel qu'il est rapporté au début du livre de la Genèse. Il y a, à la fois, la parole de Dieu et l'apparition de la lumière. Il semble que pour lui, son et lumière étaient deux manifestations, différentes dans notre monde, de la même énergie. C'est pourquoi il y avait pour lui une certaine conversion possible de la lumière en son et inversement. Dans ces expériences aux frontières de la mort ou EFM que je viens d'évoquer, les témoins affirment souvent qu'ils entendaient les sons des couleurs et qu'ils voyaient les couleurs des sons.

Mais alors, poursuivant devant moi sa réflexion, le Père Ernetti me faisait remarquer qu'à ce niveau de la réalité, d'après les théories scientifiques actuelles, il n'y a plus de temps ni d'espace. En un certain sens, passé, présent, avenir coexistent, non pas maintenant, dans notre temps, mais dans une sorte de zone hors du temps. Si donc l'on pouvait atteindre cette zone, ce niveau de réalité, on devrait pouvoir retrouver tout le passé et même tout l'avenir.

En tant que prêtres et, plus particulièrement, en tant que théologiens, cette perspective ne nous étonnait pas trop, car cette catégorie du temps et de l'espace était bien celle qui était sous-jacente au « sacré » dans toutes les religions, comme Mircea Eliade l'avait bien montré et comme Don Odon Casel l'avait retrouvé pour la tradition judéo-chrétienne. Le mystère même de la célébration eucharistique, « la messe », n'est pas simple représentation symbolique de la mort et de la résurrection du Christ, ni non plus, évidemment, nouvelle mise à mort et nouvelle résurrection dans l'invisible, mais participation réelle, en n'importe quel lieu et à n'importe quel moment, à l'unique mort et à l'unique résurrection du Christ[15].

Je me rappelle que nous en avions parlé assez longuement et que, sur ce point comme sur beaucoup d'autres, nous nous étions retrouvés en profonde communion de pensée, déplorant tous deux que les prêtres d'aujourd'hui n'aient plus aucune idée du mystère qu'ils sont censés célébrer. Je me rappelle avoir fait remarquer au Père Ernetti que les Chrétiens d'Orient, les

Orthodoxes, ont fermement gardé sur ce point la tradition commune. Et même, au moment où dans la liturgie ils louent Dieu pour tout ce qu'il a fait pour nous, ils évoquent le retour glorieux du Christ à la fin des temps. Comme le disait un de leurs théologiens, bien avant que les nouvelles théories scientifiques soient connues du grand public, « l'Église se souvient de l'avenir ».

Ainsi rassuré sur mon ouverture d'esprit, le Père Ernetti poursuivit son récit. C'est surtout le passé qui l'intéressait. Il rêvait d'assister aux grands concerts de cithares de la cour des pharaons, d'entendre chanter les psaumes dans le temple de Jérusalem, de savoir enfin comment résonnaient vraiment les chœurs antiques dans les tragédies grecques...

Les travaux sur ce qui allait devenir le « chronoviseur » avaient commencé en 1956, à Milan, avec le Père Gemelli. En 1957 il avait déjà fait la rencontre du professeur De Matos, savant portugais qui avait fait des recherches très pointues sur la désagrégation des sons. En 1965, était fondée au Conservatoire d'État « Benedetto Marcello », cette chaire de musique prépolyphonique dont il fut le premier titulaire. Cela lui donnait la possibilité d'entrer en contact avec de nombreux scientifiques de tous pays. Il entreprit donc de réunir autour de lui un certain nombre de savants pour tenter de construire un appareil capable de capter ces ondes qui viennent de notre monde et de notre histoire sans y appartenir pleinement, sans

être prisonnières de notre temps et de notre espace. Ce fut le « cronovisore », le chronoviseur.

« Nous fûmes environ une douzaine à collaborer à un moment ou à un autre à la conception et à la construction de cet appareil. Il y avait Fermi et un de ses disciples, un prix Nobel japonais, un savant portugais, De Matos, et Wernher von Braun, qui s'y intéressaient beaucoup.

– Mais comment avez-vous découvert une chose aussi étonnante ?

– Pratiquement par hasard ; une idée très simple, un peu comme l'œuf de Christophe Colomb. Il suffisait d'y penser.

– Mais alors quelqu'un d'autre, un jour, le trouvera à son tour.

– Non ! C'est pratiquement impossible. Il faudrait un coup de chance inouï.

– Mais que captiez-vous ? Le son, les images ?

– Oui, ce n'était pas comme un film, mais comme un hologramme, en trois dimensions, en relief. Les personnages n'étaient pas très grands. À peu près la taille de nos écrans de télévision.

– C'était en couleurs ?

– Non, en noir et blanc, mais avec le mouvement et le son. Mais aujourd'hui la couleur serait certainement possible.

– Vous pouviez choisir ce que vous vouliez capter, ou est-ce que l'appareil fonctionnait un peu au hasard ?

– Non, nous pouvions effectivement régler notre appareil sur le lieu et l'époque que nous voulions. Plus exactement, nous choisissions quelqu'un que nous voulions suivre. C'est sur lui que nous réglions l'appareil et ensuite il le suivait automatiquement, un peu comme des ornithologues qui baguent des oies sauvages ou des cigognes pour mieux suivre leurs déplacements et, éventuellement les protéger.

– Mais alors, les images que vous obteniez, c'est ce qu'il avait vu, lui ? Les scènes que vous captiez étaient vues de son point de vue ?

– Non, pas du tout. C'est lui que nous voyions. Chaque homme a une espèce d'onde, d'émanation qui lui est propre, un peu comme une signature ou comme les empreintes digitales. La voix de chacun est unique aussi. On fait maintenant des appareils de reconnaissance de voix, des voitures qui ne s'ouvrent qu'à la voix de leur propriétaire. L'iris de l'œil également est différent d'un individu à l'autre, sans remonter jusqu'à l'ADN. C'est donc quelqu'un que nous voyons et que nous continuons à voir dans tous ses déplacements. C'est toujours lui qui est au centre de la scène. Le problème était d'abord de le trouver, par tâtonnement. On réglait ensuite l'appareil sur l'onde qui émanait de lui et l'appareil le suivait automatiquement.

– Qui avez-vous donc vu ainsi ?

– Nous voulions d'abord vérifier que ce que nous captions était authentique. Nous avons donc commencé par une scène

assez récente pour laquelle nous avions de bons documents audio et vidéo. Nous avons réglé notre appareil sur Mussolini prononçant l'un de ses discours. Puis, nous fîmes de même pour un discours de Pie XII. Après, nous sommes remontés dans le temps en captant Napoléon.

Si j'ai bien compris ce qu'il disait, c'était le discours où il annonçait l'abolition de la République Sérénissime de Venise pour proclamer une République italienne.

Nous sommes allés ensuite dans l'Antiquité romaine : une scène du marché aux fruits et aux légumes de Trajan ; un discours de Cicéron, l'un de ses plus célèbres, la première "catilinaire". Nous l'avons vu et entendu le fameux *"Quousque tandem Catilina... "*. Le geste, l'intonation, tout y était ; quelle envolée ! C'était magnifique. Mais j'ai l'impression que la prononciation n'était pas tout à fait celle que l'on enseigne aujourd'hui dans les écoles. Il me semble qu'il ne prononçait pas "ae" en détachant les deux syllabes, mais simplement comme un "â" allongé.

Enfin, nous nous sommes attardés sur une petite saynète, une sorte de brève tragédie antique, pratiquement complètement perdue. On ne la connaissait que par quelques citations de divers auteurs, Probe, Nonius et Cicéron. Nous l'avions choisie pour son intérêt linguistique. Quintus Ennius est l'un des premiers grands poètes de langue latine. C'est une époque où le latin commence à sortir de l'état de simple dialecte pour devenir une vraie langue littéraire, sous l'influence du grec,

mais précisément en prenant son autonomie. “Thyeste”, c’est le nom de cette petite pièce, fut jouée à Rome en 169 avant J.-C., peu de temps avant la mort de son auteur, lors des “Ludi Apollinares” qui avaient lieu près du temple d’Apollon.

– Et vous avez pu reconstituer le texte ?

– Nous avons tout vu et tout entendu, le texte, les chœurs, la musique. D’ailleurs, j’ai publié le texte de cette saynète et j’ai pu en noter également la musique. Elle était dans le mode dorien.

– Tout cela est absolument fantastique, incroyable et merveilleux. Mais, dites-moi, Père, quand vous m’avez proposé de venir vous voir, ce n’était pas seulement pour me parler de Quintus Ennius. Vous m’avez parlé aussi de la vie du Christ. Avez-vous pu vraiment remonter jusqu’à la vie du Christ ?

– Oui, bien sûr...

– Et alors ? »

Là, il y eut un petit silence. Hésitation ou bref recueillement avant de se lancer ? Le Père Ernetti reprit :

– « Nous avons d’abord cherché à capter la Passion, le Christ en croix. Mais ce n’était pas si facile. Des crucifiés, à cette époque, il y en avait beaucoup. Nous pensions que nous pourrions néanmoins le repérer facilement, grâce à la couronne d’épines. Celle-ci, pensions-nous, ne s’expliquait dans le cas du Christ qu’en fonction de l’accusation portée contre lui de s’être proclamé roi. Malheureusement, là, nous eûmes une surprise. La couronne d’épines n’était pas aussi exceptionnelle

que nous le croyions. Alors, nous avons essayé de remonter plus haut, à la Dernière Cène. Ça a marché ! Et à partir de ce moment-là, nous ne l'avons plus quitté. C'était en l'an 36 de notre ère, et ces scènes ont été captées entre le 12 et le 14 janvier 1956[16].

Nous avons tout vu : l'Agonie au Jardin des oliviers, la trahison de Judas, le procès, le Calvaire. Jésus était déjà défiguré quand on l'a conduit devant Pilate. Nous avons vu la montée au Calvaire, le "Chemin de croix". Mais la piété médiévale a un peu déformé, elle a ajouté des épisodes. Le Christ n'est jamais tombé, d'ailleurs il ne portait pas toute la croix. Elle eût été bien trop lourde. Il ne portait que la traverse horizontale attachée à ses épaules, le "patibulum". Ses pieds étaient liés à ceux des deux autres condamnés qui furent crucifiés avec lui. Il était très défiguré, répétait le Père Ernetti. La flagellation lui avait arraché des lambeaux de chair. On voyait jusqu'aux os. Mais comme, d'après la loi romaine, le condamné devait arriver vivant sur le lieu de son exécution, les soldats ont réquisitionné Simon de Cyrène. Nous avons vu la scène comme dans l'Évangile. Mais, là encore, la piété a quelquefois un peu interprété. On nous faisait lire autrefois de très beaux textes où nous étions censés envier le rôle de Simon de Cyrène et nous offrir, comme lui, intérieurement, pour aider le Christ à porter sa croix. Nous avons bien vu qu'il n'en avait eu aucune envie. On a dû l'y contraindre.

– L'épisode de Véronique essuyant le visage du Christ sur la voie douloureuse, l'avez-vous vu ?

– Non ! D'ailleurs, comme vous le savez, ce récit n'est pas dans les Évangiles ».

Le Père Ernetti poursuit. Mais, sans qu'il s'en rende compte sans doute, il ne parle plus au passé. Il revit intensément ce qu'il a vu. Il parle au présent :

« – Arrivé au Calvaire, le Christ regarde tous ceux qui l'entourent et l'insultent. La même chose se produit alors qu'au Jardin des oliviers. Il se dégage de toute sa personne une telle majesté qu'ils se reculent, se bousculent et tombent tous à terre, Juifs, Grecs, Romains. Seuls restent debout Marie (la mère du Christ), Jean et les deux autres Marie. Au pied de la croix ni Marie, sa mère, ni Saint Jean ne pleurent. Les deux autres Marie pleurent. Là encore le "Stabat Mater" n'est pas exact. Marie n'était pas "lacrimosa".

Il y a quelques paroles qui n'ont pas été retenues dans les Évangiles. Par exemple, à un moment, le Christ dit : 'Cette heure est la vôtre'. C'est une parole que l'on retrouve ailleurs, bien sûr, dans l'Évangile. Mais le Christ le redit ici. Quand il est en croix, il dit aussi quelque chose comme : 'Maintenant que je suis exalté, j'attirerai tous à moi'. Les sept Paroles du Christ en croix rapportées par les Évangiles sont exactes. Chaque fois qu'il parle, il regarde en même temps autour de lui et tous, alors, se taisent. Le visage est douloureux mais toujours très noble, hiératique. Parfois le texte des Évangiles est un peu complété ou

bien l'attitude du Christ en fait mieux apparaître le sens. Quand il dit 'j'ai soif, par exemple, les Juifs l'ont mal compris. Ils ont cru qu'il réclamait à boire. Il parlait d'une soif spirituelle. Il vient de dire 'j'attirerai tous à moi'. Il parlait de sa soif de nos âmes. De même, quand il dit au bon larron : 'Aujourd'hui, avec moi, tu seras au paradis', j'ai compris que ce paradis c'était lui-même. Après la célèbre parole : 'Mère, voici ton fils' et 'Fils, voici ta mère', il ajoute en s'adressant à Saint Jean : 'Et les autres, où sont-ils ? Pourquoi m'ont-ils abandonné ?' Je ne crois pas, ajoute le Père Ernetti, que le Christ soit mort par étouffement, comme le pensent beaucoup de médecins. Nous l'avons vu toujours bien droit, jusqu'au dernier moment ».

Cette fois, c'est moi qui me tais. Le Père Ernetti respecte mon silence. Puis, la curiosité revient :

« – Et la Résurrection, l'avez-vous vue aussi ?

– Oui ! C'est très difficile à décrire. C'était comme une silhouette, une forme à travers une mince lamelle d'albâtre illuminé, ou comme à travers un cristal... Peu à peu nous avons vu ensuite tout le reste de la vie du Christ, les apparitions après sa Résurrection...

– Reste-t-il quelque trace de tout cela ?

– Oui, nous avons tout filmé. Nous perdions ainsi le relief, évidemment, mais c'était le seul moyen d'en garder un témoignage. Cela nous a permis ensuite de le montrer au pape. C'était Pie XII. Étaient également présents le président de la

République, le ministre de l'Instruction publique, les membres de l'Académie pontificale...

– Et maintenant, qu'est devenu cet appareil ?

– Démonté, mais en lieu sûr. En outre, j'en ai déposé les plans chez un notaire, en Suisse et d'autres au Japon. Il y en a aussi, bien sûr, un double à Rome.

– Mais pourquoi ? Pourquoi cacher une telle découverte, capable de bouleverser le monde, de ranimer la foi qui, un peu partout, se perd ?

– Cet appareil peut capter tout le passé de chacun, intégralement, sans exception. Plus rien ne peut être tenu secret. Il n'y a plus de secret d'État, de secret scientifique, industriel, commercial, diplomatique ; plus de vie privée. Un jour, nous avons capté un groupe de bandits qui préparaient un hold-up. Nous avons prévenu la police qui a pu intervenir à temps. Mais le hold-up allait bien avoir lieu. Notre appareil n'avait pas menti. C'est un "bouleversement", comme vous dites, mais si total qu'il fait peur à certains. C'est la porte ouverte à la plus effroyable dictature que la terre ait jamais connue. Nous avons fini par nous mettre d'accord pour démonter le chronoviseur.

– Mais peut-être, sans tout révéler, pourrait-on l'utiliser pour découvrir certains éléments de l'histoire de l'humanité que l'on pourrait effectivement retrouver ensuite, par exemple, en faisant des fouilles. On aurait ainsi au moins une preuve de ce que cet appareil a vraiment existé.

– Nous l'avons déjà fait, à propos des célèbres manuscrits dits "de la Mer Morte". On sait que c'est un berger, poursuivant une chèvre égarée jusque dans une grotte, qui trouva les premiers textes. Mais, grâce au chronoviseur, nous avons pu désigner d'autres grottes de Qumran où l'on pourrait trouver encore d'autres manuscrits. Les Américains sont venus ici-même. J'ai reçu leur ambassadeur en Italie ; nous avons signé un protocole par lequel ils s'engageaient à publier ces textes en indiquant qu'elle avait été leur source. Mais nous n'avons rien vu venir. Silence complet !

– Pourriez-vous quand même me donner quelque idée de la structure de cette machine à lire le passé ?

– Cela ne vous donnera pas grand-chose, mais je peux bien vous faire un petit plaisir sans grand risque. Elle était constituée de trois éléments. Le premier bloc comprenait une multitude d'antennes pour capter toutes les longueurs d'ondes possibles et imaginables. Ces antennes étaient faites d'alliages comprenant tous les métaux et elles étaient reliées entre elles. Le deuxième bloc était un sélecteur travaillant à la vitesse de la lumière. On pouvait le régler dans une sorte de circuit fermé sur le lieu, la date et la personne de notre choix. Moyennant quoi, l'appareil la suivait ensuite partout. Enfin, la troisième partie était simplement constituée d'un appareil de prise de vues permettant d'enregistrer les images et les sons obtenus.

– Avez-vous songé à utiliser les possibilités fantastiques de votre découverte pour explorer l'univers en réglant votre

appareil sur des mondes lointains ou un passé lointain ou même les deux à la fois ? Une sorte de projet SETI, mais moins coûteux et probablement plus efficace ? Avec votre appareil prodige on devrait non seulement avoir la preuve de l'existence d'autres mondes habités mais même pouvoir les voir, savoir quel aspect ont leurs habitants, comment ils vivent.

– Non ! »

Là, le visage du Père Ernetti s'illumine. Visiblement, cette perspective lui plaît et le rend tout songeur. « Nous n'en étions qu'aux premiers essais de notre appareil. Nous l'avons malheureusement démonté bien trop tôt, avant d'en avoir exploré toutes les possibilités. Mais il suffirait de quelques modifications minimes. Ce devrait être possible. Nous pourrions de même, sans problème, obtenir aujourd'hui la couleur ».

Je ne me rappelle plus très bien comment se termina notre entretien, le premier. Mais ce que je sais encore, c'est que ce jour-là je rentrai à mon hôtel complètement abasourdi. Tant que j'étais avec le Père Ernetti, que je le voyais, que je l'entendais, sa force de conviction était telle que ce qu'il me racontait me semblait presque naturel. Mais maintenant que je me retrouvais seul, la réflexion reprenait l'avantage. Tout cela était complètement fou ! Avais-je rêvé cette rencontre ; était-ce le Père Ernetti qui avait rêvé tout cela, tel quelque savant fou comme on en trouve dans les bandes dessinées ou dans les romans de science-fiction ?

Et pourtant, si c'était vrai ! S'il y avait là moyen de faire taire tous les farceurs qui inventent des vies « authentiques » du Christ, d'après les archives « akashiques » auxquelles ils auraient eu accès, d'après des visions lors d'un voyage « en astral », d'après des messages reçus en écriture automatique, d'après des expériences de transes médiumniques, et que sais-je encore... S'il y avait là aussi le moyen de réduire au silence tous nos exégètes de la nouvelle école qui ruinent complètement la valeur historique des Évangiles sans le moindre indice pouvant justifier leurs élucubrations.

L'Église se trouve de plus en plus dans une situation surréaliste. Tout le décorum est resté en place, les réunions monstres, les cérémonies fastueuses, les costumes, les déguisements. L'enseignement traditionnel est répété de temps en temps au sommet, dans des actes officiels. Mais, en réalité, les théologiens, dans leur immense majorité, n'en tiennent aucun compte. Ils ne croient plus ni aux anges, ni aux démons, ni aux miracles. Ils ne voient plus dans les Évangiles que des récits tardifs, très loin de l'éventuel témoignage des apôtres[17]. Le pape est de plus en plus infaillible, mais la foi s'effiloche à tous les niveaux. Il ne suffit d'ailleurs pas de condamner des dérives comme a tenté de le faire Jean-Paul II au début de son pontificat. Il faut avoir quelque chose à proposer. Et sûrement pas le retour à Saint Thomas d'Aquin. Je sais qu'il y a aussi des petits groupes profondément spirituels et fervents qui ne se

laissent pas entraîner par ce courant destructeur. C'est le « petit reste » dont parlent souvent les Écritures.

Voilà, en résumé, pourquoi les expériences du Père Ernetti me fascinaient. Je suis retourné plusieurs fois à Venise. J'ai repris plusieurs fois le même petit « vaporetto » et j'ai sonné à nouveau à cette petite porte, très discrète, du monastère de San Giorgio Maggiore. Nous avons à nouveau discuté pendant des heures, du chronoviseur et de maints autres sujets. Je me sentais en harmonie de pensée avec ce moine et il le sentait aussi. Il me donnait quelques-uns de ses livres. Je lui donnais les miens. Il avait lu « *Pour que l'homme devienne Dieu* », et « *Les morts nous parlent* ». Il y avait entre nous un véritable échange sur les problèmes de l'Église ou sur les problèmes de spiritualité comme je n'en avais plus connu depuis longtemps.

UNE GAMME D'ONDES INCONNUES

Depuis cette première rencontre, j'ai fait de mon côté un certain nombre de découvertes. Tout d'abord, j'ai maintenant la preuve que le récit du Père Gemelli recevant sur magnétophone la voix de son père dans le laboratoire de physique expérimentale de Milan, en présence du Père Ernetti est tout à fait vraisemblable. Bien entendu, je n'étais pas là lorsque le phénomène se produisit et je n'ai pas pu interroger Pie XII pour m'assurer que les propos que lui prête le Père Ernetti sont exacts. Mais à présent je sais que ce phénomène de voix de nos trépassés se gravant sur la bande magnétique d'un magnétophone est aujourd'hui confirmé par des milliers d'expérimentateurs à travers le monde. On peut recevoir également leur voix par haut-parleur radio ou par téléphone ; leur image peut se manifester sur nos écrans de télévision, etc. L'ensemble de ces phénomènes s'appelle la Trans-Communication Instrumentale ou TCI. De véritables études scientifiques sont en cours à ce sujet dans de nombreux pays. J'ai rencontré moi-même les principaux chercheurs en ce domaine, aussi bien en Europe qu'en Amérique du Nord ou du Sud, et je n'ai plus aucun doute sur la réalité du phénomène. Le

Père Ernetti, sur ce premier point, est donc parfaitement crédible.

Il se produit donc une sorte d'émission, de projection d'une force que nos sens ni nos appareils ne peuvent détecter qui imprime des messages sur bande magnétique, qui forme des visages ou des paysages sur des écrans de télévision, qui intervient directement au téléphone ou sur ordinateur, qui agit parfois même directement sur l'imprimante, sans passer par l'ordinateur[18], etc.

Cette force, nous ne savons pas comment l'appeler ni en quoi elle consiste, mais pourtant elle est là. Nous en saisissons les effets. Je sais que le terme d'« ondes » fait hurler les scientifiques, mais je l'emploierai souvent quand même car nous n'en avons pas d'autres pour le moment. Les ondes radio existaient déjà bien avant que nous ne sachions les capter ou les produire.

Il existerait, semble-t-il, d'autres ondes que nous ne savons pas encore produire à volonté, ni mesurer par nos appareils, mais dont nos appareils peuvent déjà enregistrer les effets concrets. Les effets sont là. On ne peut plus le nier. Ces ondes sont certainement mises en œuvre par des êtres intelligents et, dans l'immense majorité des cas, elles ne peuvent pas être produites par des êtres humains vivant actuellement sur terre. Leur contexte prouve généralement qu'elles sont émises par nos trépassés.

Je ne peux pas reprendre ici toute la démonstration nécessaire. Je ne peux que renvoyer aux différents ouvrages cités en note, sans compter beaucoup d'autres en d'autres langues. Déclarer, *a priori* : « Vous savez, moi, je suis rationnel. Ces histoires, je n'y crois pas », c'est faire preuve simplement de blocages psychologiques profonds qui n'ont rien de rationnel.

Le vrai rationaliste est prudent, sceptique *a priori,* même, devant l'exceptionnel, mais pas complètement bloqué. Il reste même ouvert, curieux de tout. Je suis convaincu, et l'expérience le prouve, qu'il suffit d'étudier un peu sérieusement ces phénomènes pour en arriver à la même conclusion. J'ajouterai, d'ailleurs, que si nous ne dominons pas ces ondes, ce sont quand même les progrès récents de notre technique qui nous permettent de recevoir les messages que nous envoie l'au-delà et d'éliminer, dans la plupart des cas, les autres hypothèses.

L'existence de ces « ondes » étant fermement établie, il est moins difficile d'admettre un certain nombre de témoignages qui paraissaient jusqu'ici relever du délire ou de l'hallucination. Je les emprunterai à des sources très diverses, mais qui se rejoignent. Ce seront parfois des expériences de mystiques, chrétiens ou non, des phénomènes perçus par des médiums, des récits rapportés par des personnes qui ont frôlé la mort.

Revivre le passé

Voici donc un premier exemple que je crois utile de rapporter un peu longuement :

Pierre Monnier est un jeune officier tombé sur le front d'Argonne en 1915. Après la fin de la guerre, sa mère voulut, avec un ancien camarade de son fils, effectuer une sorte de pèlerinage sur les lieux mêmes où son fils avait été tué. Alors qu'ils essayaient ensemble de retrouver l'endroit exact, à un certain moment, Mme Monnier, suivant une mystérieuse attirance, prit d'elle-même une autre direction, contre les avis de son guide.

Au bout d'un instant, celui-ci la rejoignit pourtant lui disant : « Vous avez raison, c'était bien là ». Pendant quelques minutes, Mme Monnier eut l'étrange impression de voir et d'entendre un peu de la bataille où avait péri son fils.

Plus tard, son fils lui confirmera par « écriture automatique » la réalité de ce qu'elle avait vécu :

« Il reste toujours une "image indélébile" des tableaux du passé... si vous saviez le voir, une sorte de "cliché" de notre passage reste visible pour les yeux de l'esprit. Vous en avez eu parfois des exemples, vous les prenez pour des hallucinations, mais ils sont absolument réels, et dévoilés par exception à vos regards... Sur les champs de bataille, petite Maman, nos ombres sont demeurées ! La musique sonne encore les charges

furieuses et “La Marseillaise” ; le drapeau frisonne... mais ce sont des images prolongées et non pas une réalité objective. Ces phénomènes restent encore inconnus de votre science ; toutefois, ils ont été constatés par des “voyants”, des êtres dont la constitution spirituelle possède un développement que les autres ignorent ; tout ce qui frappe les diverses ondes dont vous êtes entourés y dépose une image indélébile: une photographie... Vous comprendrez ce processus dans un temps assez prochain ».

Une difficulté se présente cependant immédiatement à l’esprit pour accepter davantage toutes ces explications. C’est que Mme Monnier n’avait pas perçu toutes ces ondes de la bataille comme une sorte de magma confus et informe, toutes ondes mêlées, mais comme le déroulement d’un film. Mais sur ce point encore, son fils lui donne un début d’explication :

« Vous songez à la multiplicité des scènes qui se sont déroulées dans un même endroit. Il est évident que le processus vous est inconnu : il s’agit d’une variété de télépathie, que j’appellerai matérielle, entre ondes et ondes, qui déclique ainsi qu’un ressort le tableau en quelque sorte stabilisé ; il se met en mouvement, stimulé qu’il est par des ondes analogues à celles qui l’ont baigné quand il s’est formé... Vos cerveaux sont comme un grand livre d’images, dont vous pouvez tourner les pages les unes après les autres ; nulle confusion dans cet amoncellement d’impressions multiples, vous les faites revivre chacune à son tour à votre choix. Il en est de même pour le “cerveau de la

nature", si je peux risquer un tel euphémisme ; les impressions sont enregistrées, elles peuvent être rappelées successivement à une vie toute temporelle, mais apte à se répéter aussi souvent qu'elle sera redemandée... Il en est de même pour les sons... sons des voix, appels, commandements, chants et fanfares, bruit des pas, cliquetis d'armes, etc. Vous pouvez leur donner une actualité complète dans votre souvenir. Le "cerveau de la nature" se souvient lui aussi, et les molécules sonores se mobilisent de nouveau dans l'espace comme en vous[19] ».

Dernier détail : ces explications datent de 1919 !

Quelques cas assez semblables sont ainsi célèbres dans les dossiers du paranormal. Un des plus connus est certainement l'histoire des deux Anglaises qui ont cru rencontrer le fantôme de la reine Marie-Antoinette dans le parc de Versailles[20]. Mais il y en a beaucoup d'autres. Ainsi, au sud de la Crète, se dressent les ruines d'une vieille forteresse vénitienne, au lieu-dit « Frango Kastelli ».

Or, plusieurs témoins dignes de foi prétendent avoir vérifié par eux-mêmes un phénomène bien connu des habitants de la région. Au printemps, à l'aube ou au crépuscule, en se baissant un peu, presque au niveau du sol, on peut voir sortir de ces ruines toute une armée, équipée de cuirasses, de casques, de boucliers et de lances. On les appelle les « Drosulites », c'est-à-dire les « hommes de la rosée ». On peut traverser leur troupe sans les déranger et sans en être incommodé. Leur image disparaît généralement, non pas en pâlissant peu à peu, mais

par couches, en commençant par le bas. Les jambes disparaissent d'abord, puis les cuirasses, les casques ; à la fin, on ne voit plus que les pointes des lances[21].

Dans ce cas, les ondes perçues semblent liées à l'endroit où a eu lieu l'événement, mais non au temps ; on peut les percevoir, dans certaines circonstances, longtemps après l'événement. Il y a bien d'autres témoignages de batailles perçues ainsi longtemps après la fin des combats. Ces ondes semblent subir parfois un léger décalage dans l'espace. Les luttes fantômes peuvent alors se dérouler en plein ciel.

Pierre Monnier insiste à plusieurs reprises sur le fait que les « voyants » ou médiums peuvent parfaitement percevoir ces ondes. C.G. Jung, dont la grand-mère maternelle et la fille étaient médiums, semble bien avoir vécu quelque chose de semblable, lorsqu'en 1924, un soir de printemps, à Bollingen, il entendit et vit dans un état de demi-sommeil toute une troupe de jeunes hommes, vêtus de noir comme des paysans endimanchés, passer autour de la tour de son manoir en bavardant, riant et chantant, au son de l'accordéon. Par deux fois il ouvrit sa fenêtre et ses volets pour ne trouver que « la nuit éclairée par la lune et silence de mort ».

Or, effectivement, au Moyen Âge, cet endroit était un lieu de passage pour des files de mercenaires qui allaient de Suisse à Milan, s'engager dans des armées étrangères. « Ce pouvait donc avoir été l'image d'une de ces colonnes qui s'organisaient chaque année, régulièrement au printemps et qui, au milieu des

chants et des joyeusetés prenaient congé de leur patrie[22] ». Il me semble qu'effectivement le mécanisme qui permet à certains sensitifs de « voir » ou d'« entendre » ce que nous ne voyons ni n'entendons doit bien correspondre à ce que nous disait Pierre Monnier.

Il est tout à fait remarquable que, dans le cas vécu par C.G. Jung, celui-ci voyait passer ces jeunes gens alors que fenêtres et volets étaient fermés. C'est donc avec « les yeux de l'esprit », comme le dit Pierre Monnier, c'est-à-dire grâce aux facultés de son corps spirituel (subtil, éthérique, comme vous voulez) qu'il pouvait voir ces défilés de jeunes mercenaires. Chaque fois qu'il essayait de les voir avec ses yeux de chair, en ouvrant les fenêtres, il ne voyait plus rien. Son corps spirituel se trouvant sans doute au même niveau vibratoire que ces images du passé, c'est lui et lui seul qui pouvait les voir. Il est donc probable que quelqu'un d'autre, au même moment et dans la même pièce, n'aurait rien vu. Mais peut-être, en revanche, un appareil photographique aurait-il pu en capter quelque chose, car les exemples aujourd'hui se multiplient où une pellicule photo a été impressionnée par des visages ou des silhouettes que personne n'avait perçus au moment où l'on avait fait la photo[23].

Le mécanisme de ces perceptions semble permettre de rejoindre des événements passés, sur le lieu même où ils se sont déroulés, comme nous venons de le voir, mais parfois aussi en dehors de ce lieu. C'est évidemment le cas, par exemple, pour

les saints stigmatisés qui « revivent » la Passion du Christ. Il est vrai que ces visions, accompagnées d'une participation aux souffrances du Christ, présentent d'assez grandes différences d'un cas à l'autre. Il semble que le contexte propre à chacun des stigmatisés crée certaines interférences. Les plus proches de ce que durent être les événements eux-mêmes sont probablement les visions de Thérèse Neumann. Elle n'occupait pas chaque fois la même place dans ses visions, si bien qu'elle pouvait voir ou entendre tel vendredi ce qu'elle n'avait pas pu percevoir les fois précédentes. En outre elle entendait tout en araméen.

Cependant toutes ces visions de la Passion présentent ce caractère commun d'être vécues hors du lieu réel des faits, loin de Jérusalem. Il y a néanmoins pour celui ou celle qui revit la Passion, par le jeu même des images, une sorte de transfert psychologique au lieu des événements et, ce qui est peut-être encore plus étonnant, il y a aussi un transfert temporel car ces mystiques revivent ces événements en ignorant à chaque instant ce qui va se passer l'instant suivant. Tout se passe comme si l'intensité des « ondes » perçues les transportait au lieu et à l'époque de la Passion du Christ. Ceci apparaît nettement aussi dans la façon dont Natuzza Evolo, une stigmatisée italienne que j'ai personnellement rencontrée, revit la Passion[24].

Nombre de médiums sont en relation avec un « guide », une entité, un esprit dans l'au-delà qui les assiste et leur fait voir des choses ou leur transmet des messages. Souvent le médium

explique « on me montre » ceci ou cela ; « on me dit » telle et telle chose. La communication entre le médium et ce guide doit bien passer par un support matériel pour que le médium voie et entende quelque chose, mais d'un niveau de matière que les autres ne perçoivent pas. Ainsi, par exemple, Natuzza Evolo se réfère constamment à ce que son « ange gardien » lui dit ou lui fait voir.

On peut venir l'interroger en n'importe quelle langue. Elle ne comprend rien, évidemment, à ce qu'on lui dit, mais elle « écoute » la réponse que lui fait son ange gardien dans la même langue et elle essaie d'en reproduire les sons, sans plus comprendre sa réponse qu'elle n'avait compris la question.

Mais ceux qui sont venus la consulter comprennent. Le phénomène peut d'ailleurs comporter quelque variante :

« Parfois je comprends aussi quand on me parle dans des langues étrangères que je ne connais pas. Mais c'est que l'ange me répète en italien ce que telle dame, par exemple, a dit en français, et il me donne la réponse que je dois faire, mais, moi, je ne comprends pas ce que je dis[25] ».

D'autres fois, et c'est pour moi encore plus intéressant, le médium semble « voir » et « entendre » directement. Il semble qu'alors il puisse voir « à distance ». Je sais bien que souvent le médium, même sans s'en rendre compte, ne fait que voir, par télépathie avec son client, ce que celui-ci a dans la tête. Mais, même alors, ce sont des ondes qu'il perçoit.

En outre, il semble aussi que souvent il puisse voir ce que son client n'a encore jamais vu, ni pu voir. Autrement dit, il y aurait peut-être des ondes rémanentes, des ondes du passé qui resteraient dans les lieux où s'est déroulé l'événement, comme cela semble le cas pour cette bataille perçue par Mme Monnier, et alors n'importe qui, sans être médium, pourrait dans certaines circonstances exceptionnelles les percevoir. Ainsi, par exemple pour les ondes des « Drosulites » qu'on ne perçoit qu'en certaines périodes de l'année et à certaines heures, peut-être propices en raison d'un degré particulier de température ou d'humidité.

Mais il y aurait aussi d'autres ondes, ou les mêmes, qui ne seraient perçues que par les médiums et alors hors espace, la distance ne comptant pas. Le chronoviseur captait les ondes correspondant à des événements qui s'étaient produits fort loin. Le Père Ernetti n'avait pas besoin d'être avec son appareil à Jérusalem pour capter la Passion du Christ.

Se souvenir de l'avenir

Plus fantastique encore, il semble bien que ces ondes puissent être captées, dans certaines circonstances, avant l'événement qui les a produites. En 1574, cinq soldats de la garde, à Utrecht, virent à l'horizon, vers minuit, un combat féroce qui n'eut lieu, en fait, que douze jours plus tard. La description qu'ils en donnèrent fut assez précise pour qu'il n'y eut aucun doute. On notera seulement que, dans ce cas précis, les ondes perçues anticipaient l'événement mais à l'endroit même où il devait plus tard avoir lieu. Il s'agissait donc d'ondes perçues complètement hors temps, mais non hors espace[26].

Je comprends cependant qu'un tel cas, isolé et très ancien, ne suffise pas à entraîner l'adhésion de tout le monde. Mais nous avons d'autres exemples, et plus récents. Mère Yvonne-Aimée de Jésus, du couvent de Malestroit, en Bretagne, avait ainsi des visions qui n'étaient liées ni à l'espace ni au temps. Son directeur spirituel avait soupçonné l'importance de ces visions et lui avait ordonné « au nom de la sainte obéissance » de les lui rapporter fidèlement et en détail. La plupart de ces récits sont faits par lettre et les lettres ont été conservées avec le cachet de la poste. Il n'y a donc aucun doute possible sur l'authenticité du phénomène. Le 29 septembre 1923, par exemple, elle écrit à son directeur spirituel, en post-scriptum d'une lettre :

« Oh ! j'allais oublier de vous dire quelque chose de bizarre... Dans le train, j'ai dormi, et j'ai eu un drôle de rêve, si l'on peut nommer cela drôle... C'est plutôt triste que je devrais dire, et que cela me coûte de vous dire toutes ces choses-là ! Je me voyais religieuse et voyageant. J'étais en Augustine et je voyais des avions jeter de gros cylindres sur les trains, sur les gares et détruire et incendier tout. Je voyais des hommes habillés de vert, monter et descendre du train ; on aurait dit des costumes militaires, mais cependant cela ne ressemblait en rien à nos soldats. Je me suis réveillée en sursaut. Le train s'arrêtait tout simplement... »

Il est à noter qu'au moment où elle écrivait cela, Mère Yvonne n'était pas encore admise définitivement au couvent de Malestroit. Or, les sœurs Augustines sont des contemplatives et donc ne voyagent normalement pas. Ce « rêve » n'était donc pas de nature à bien disposer son confesseur en sa faveur. Il faut encore remarquer qu'en 1923 l'armée allemande n'avait pas encore adopté pour ses uniformes son célèbre vert-de-gris. On pourrait évidemment penser que cette vision, toute authentique qu'elle est, était plutôt composée d'images générales, plus ou moins représentatives de l'avenir, sans pour autant correspondre exactement à des événements locaux précis. Mais il ne peut pas en être de même pour l'épisode suivant. Le 25 mars 1929, elle écrit donc à son directeur :

« J'ai eu cette nuit un songe curieux. Cette fois, je me demande si je ne suis pas à moitié folle : Je me suis vue devant la

Clinique[27] avec beaucoup de religieuses autour de moi. Cela semblait être un jour de fête, il faisait beau. J'avais sur la poitrine, épinglées, 4 ou 5 médailles dont la Légion d'honneur. J'étais au milieu des religieuses et semblais être leur Mère. Un grand officier vint vers moi me saluer. Une autre religieuse portait aussi une médaille. Et une voix, toute jeune, disait derrière moi : 'Écoute bien, Yvonne-Aimée, car plus tard tu te souviendras de cela et ce sera ta force. Écoute'... »

Or, tout ceci s'est réalisé. La scène a même été filmée. Le 7 août 1949, la clinique du monastère a reçu la croix de guerre. C'est le Général Audibert qui la remit à Mère Yvonne-Aimée, car elle était bien entre-temps devenue la Supérieure du couvent et même la Supérieure générale de l'ordre des Augustines. Toutes les religieuses étaient bien rassemblées ce jour-là. Mère Yvonne-Aimée avait déjà 5 décorations sur la poitrine, dont la Légion d'honneur, que le Général de Gaulle lui avait remise à Vannes le 22 juillet 1945, et ce même 7 août 1949, elle recevait sa 6e médaille, la King's Medal anglaise. Enfin, Sœur Marguerite Touin fut décorée aussi ce jour-là, pour son service à la clinique. Tout s'est donc bien accompli comme elle l'avait vu[28].

Il faut sans doute rapprocher les visions d'avenir de Mère Yvonne-Aimée de celles qu'ont eues certains rescapés de la mort, je veux dire ces gens qui ont semblé un court instant perdre connaissance et qui, pendant ce temps, ont fait une

expérience extraordinaire aux frontières de la mort (EFM). À un certain moment, ils ont revu toute leur vie, leur vie passée. Mais il est arrivé que quelques-uns d'entre eux ont eu aussi ce que l'on pourrait appeler des flashs, de brèves visions concernant leur avenir. Je rapporte ici, en abrégé, l'une des plus caractéristiques d'entre elles. Je l'emprunte à Kenneth Ring, l'un des plus grands chercheurs en la matière. Il s'agit d'un jeune Anglais de dix ans, transporté d'urgence à l'hôpital, en 1941, pour une crise aiguë d'appendicite ou de péritonite ; il ne se rappelle plus très bien. Pendant sa convalescence, d'étranges souvenirs remontaient peu à peu à sa conscience. « Étranges », parce qu'ils concernaient son avenir. Bien des années plus tard, vivant alors en Amérique, il fait le récit de son expérience. Je ne garde ici que l'essentiel, pour notre sujet, de ces « souvenirs » :

« J'ai le souvenir très vif d'avoir été sur une chaise d'où je pouvais voir deux enfants jouer par terre devant moi. Et je savais que j'étais marié, bien que, dans cette vision, il n'y ait eu aucune indication de la personne avec laquelle je l'étais. Une personne mariée sait à quoi ça ressemble d'être marié... pour un enfant ce n'est pas possible... J'ai eu le souvenir de quelque chose qui ne devait pas se produire avant environ vingt-cinq ans. Mais il ne s'agissait pas de voir le futur au sens conventionnel du terme ; je faisais l'expérience du futur. Dans cet incident, le futur était maintenant ».

Le narrateur fait alors un dessin précis du plan de la pièce où se déroulait la scène. Puis, il continue :

« Dans cette “expérience”, je voyais directement devant moi et à droite comme je l’ai indiqué sur le plan. Je ne pouvais pas voir sur la gauche mais je savais que la personne que j’avais épousée était assise de ce côté-là de la pièce. Les enfants qui jouaient par terre avaient environ quatre et trois ans. Le plus âgé avait des cheveux noirs et c’était une fille. Le plus jeune avait les cheveux blonds et je pensais que c’était un garçon. Mais il se révéla que ce furent deux filles. Et je savais aussi que de l’autre côté du mur... il y avait quelque chose de très étrange que je ne comprenais pas du tout. Le “souvenir” soudain me revint un jour de 1968, alors que j’étais assis sur une chaise en train de lire et que je levais les yeux pour jeter un coup d’œil aux enfants... Je réalisai que c’était le “souvenir” de 1941. Après quoi, je commençai à réaliser que ces souvenirs étranges avaient un sens. Et l’objet bizarre derrière le mur était un appareil de chauffage à air comprimé. Ces appareils n’étaient pas en usage, et ne sont toujours pas utilisés, du moins à ma connaissance, en Angleterre. C’était pour ça que je n’arrivais pas à comprendre ce que c’était[29] ».

Le problème des futuribles

Il semble que, dans ce cas précis, la vision du futur était parfaitement nette, presque comme une photographie du moment à venir que l'intéressé ne devait pourtant vivre que bien des années plus tard. Pourtant ce genre d'expérience connaît plusieurs variantes. Les choses ne sont pas toujours aussi simples. Sur la vingtaine de cas recensés par Kenneth Ring au moment où il écrit son livre, certains se présentent comme des visions d'accidents terribles, visions qui se représenteront sous forme de rêves juste avant le moment critique, ce qui permettra à l'intéressé d'échapper précisément à l'accident. Mais, à chaque fois, d'autres personnes qui n'avaient pas bénéficié de la même mise en garde s'étaient trouvées victimes de ces accidents exactement au moment, à l'endroit et selon les circonstances vues lors de ces expériences aux frontières de la mort. La vision, tout aussi précise que dans le cas du jeune Anglais avec ses enfants, ne correspondait donc pas à un événement perçu par anticipation que l'intéressé devait, de toute façon, vivre, mais au déroulement d'un événement à venir dans lequel il risquait de se trouver impliqué. Ce n'étaient donc pas les ondes provoquées par l'événement et qui devaient immanquablement rencontrer l'intéressé qui avaient été captées par anticipation dans la zone hors espace et hors temps où elles auraient pu se graver. Les ondes perçues

correspondaient à un événement qui était seulement possible pour l'intéressé.

Ont-elles été entièrement composées comme des images de synthèse par quelque entité bienveillante chargée de protéger l'intéressé ou faut-il évoquer ici l'hypothèse de mondes parallèles qui se créeraient autour de nous, à chaque instant, en fonction des options qui se présentent à nous et entre lesquelles nous devons, à chaque instant, choisir ? Les ondes que nous captons ainsi, lors de ces EFM, hors de notre espace et hors de notre temps, viennent-elles du futur ou sont-elles seulement des futuribles ? De toute façon, il s'agit nécessairement d'ondes.

Cette hypothèse est envisagée sérieusement par Kenneth Ring qui rapporte même un cas qui semblerait confirmer cette possibilité. Il s'agit d'une jeune femme qui a failli se noyer, en 1956, à l'âge de onze ans. Flottant au-dessus de son corps, elle était occupée à essayer de le sauver, mais elle percevait en même temps, disait-elle, «trois trajectoires conduisant vers l'avenir... Chacune constituait une alternative composée d'événements que j'ai vus ». Elle appelait ces trajectoires « le futur A, le futur B et le futur C.

Le futur A était celui, nous dit Kenneth Ring, qui se serait déroulé si certains événements n'avaient pas eu lieu à l'époque de Pythagore, trois mille ans auparavant. C'était un futur de paix et d'harmonie, marqué par l'absence de guerres religieuses et par la figure du Christ.

Le futur B correspondait au scénario classique des visions prophétiques.

Le futur C était une version encore plus destructrice du futur B.

Les deux futurs B et C lui envoyaient des images simultanées et, à partir des environs de la fin du siècle en remontant jusqu'en 1956, ces images, dont certaines restaient communes, formaient des trajectoires séparées... Ainsi cette personne était consciente de trois futurs potentiels, dont deux seulement avaient encore, pour elle, des chances de se réaliser sur terre[30] ».

L’accès à la connaissance totale

Comme on peut le comprendre dans ce dernier cas, ces visions de l’avenir peuvent très bien ne plus se limiter à quelques épisodes de la vie personnelle de l’intéressé. Le phénomène peut prendre une ampleur extraordinaire et s’étendre à tout l’univers. Dans ces nouvelles versions, il n’y a plus possibilité de vérifier si le futur entrevu se réalise par la suite et ceci d’autant plus qu’en revenant à la vie de ce monde, ceux que l’on avait crus morts ont tout oublié. Voici un de ces témoignages parmi beaucoup d’autres possibles :

« Cela s’est produit, je crois, tout de suite après le passage en revue de ma vie passée. J’ai eu tout à coup la sensation de posséder la connaissance de toutes choses — de tout ce qui avait eu lieu depuis le commencement du monde et de tout ce qui allait avoir lieu indéfiniment. Il m’a semblé pendant une seconde que j’avais accès aux secrets de tous les temps, à la signification de l’univers, les étoiles, la lune — enfin tout. Mais dès l’instant où j’ai choisi de revenir à la vie, ce savoir m’a échappé et je n’en ai rien retenu ». Il semble dans ces cas qu’il ne puisse pas s’agir vraiment de vision des événements comme dans un film. L’univers est trop vaste et même notre petite planète comporte trop de continents pour une telle visualisation.

Mais il y a quand même communication d’une information et il faut bien qu’il y ait quelque support où se trouvent, comme

archivés, tous les événements, petits et grands de ce monde. D'ailleurs, la suite du témoignage le confirme.

Le Dr Moody, cherchant à mieux cerner le phénomène, demande au témoin sous quelle forme cette connaissance lui était délivrée et le témoin lui répond :

« Sous toutes les formes possibles : images, sons, pensées. C'était n'importe quoi et tout. Comme si rien ne restait inconnu. Toute la connaissance était là, pas seulement certains aspects : tout[31] ».

D'autres parlent d'une possibilité de tout connaître plutôt que d'une connaissance totale acquise. « Savoir et information sont là, directement à votre disposition, tout le savoir, raconte un autre témoin. On y respire la connaissance... On connaît brusquement toutes les réponses... C'est comme si on concentrait son attention sur un point de cet enseignement et, d'un coup, la connaissance jaillit de ce point, automatiquement. Comme si on avait assisté à une douzaine de cours de lecture rapide ».

Un autre témoin encore tente d'expliquer ainsi ce qu'il a éprouvé :

« Il y a eu un moment, au cours de cette histoire — comment dire ? — c'était comme si j'avais possédé la connaissance de toutes choses... Pendant quelques instants, aucune communication n'était plus nécessaire ; j'avais le sentiment que

tout ce que j'aurais voulu savoir pouvait être immédiatement connu[32] ».

Ce fut aussi le cas de Tom Sawyer, simple petit employé de sa ville, à moitié étouffé par la camionnette qu'il était en train de réparer et qui lui était tombée sur la poitrine. Après avoir longuement décrit sa rencontre avec l'Être de lumière, il ajoute aussitôt :

« La seconde expérience tout aussi magnifique, c'est que vous vous rendez compte que vous êtes soudain en contact avec la connaissance absolue, totale. C'est difficile à décrire... Vous pensez à une question... et immédiatement vous en connaissez la réponse. C'est aussi simple que ça. Et il peut s'agir de n'importe quelle question. Elle peut porter sur n'importe quel sujet. Elle peut porter sur un sujet dont vous ignorez tout, que vous êtes mal placé pour comprendre et la lumière vous apporte la bonne réponse, instantanément et vous fait comprendre[33] ».

Quelquefois les connaissances un instant entrevues ne sont pas totalement effacées. D'abord, il en reste une nostalgie très forte, ensuite, certains vagues souvenirs qui remontent à la surface sous forme d'intuitions. Ainsi précisément pour Tom Sawyer qui n'avait pas eu la chance d'étudier beaucoup et qui, après sa rencontre avec l'Être de lumière, se passionna pour la physique quantique. Naturellement, il avait tout à apprendre ou plutôt à réapprendre, car, mystérieusement, au fur et à mesure qu'il se plongeait dans les ouvrages spécialisés, il avait

l'impression de retrouver des souvenirs enfouis. Voici, par exemple, le témoignage de sa femme dans une lettre à Kenneth Ring :

« Souvent, il prononce un mot qu'il n'a jamais entendu avant, dans notre monde. Parfois c'est un mot étranger, mais il apprend... qu'il est lié à la théorie de la lumière... il parle de choses plus rapides que la vitesse de la lumière et, pour moi, c'est dur de comprendre. Quand Tom commence un livre de physique, on dirait qu'il connaît déjà ce qu'il y a dedans et pressent d'autres choses[34] ».

Quand j'ai rencontré Tom Sawyer à un congrès de l'IANDS[35], à Charlottesville, il y a quelques années, il travaillait avec des professeurs d'université sur des modèles cosmologiques, notamment sur des galaxies ou des amas de galaxies en forme de tores.

Les médiums sont forcément amenés à réfléchir sur ce qu'ils vivent quotidiennement. Leur avis me paraît donc particulièrement intéressant, surtout lorsqu'il vient d'un des plus grands parmi ces « sensitifs ». Le médium hollandais Gérard Croiset est certainement un des plus doués de notre siècle. Il est notamment célèbre pour avoir réalisé des centaines de fois le test dit « de la chaise vide » : on lui dessinait le plan d'une salle de théâtre ou de conférence en numérotant les chaises. Puis, on lui demandait de décrire la personne qui occuperait, par exemple la chaise n° 39, tel jour. Il était capable alors de donner quantité de précisions sur cette personne, son

âge, ses relations familiales, ses occupations professionnelles, ce qu'elle aurait fait le jour même, avant le spectacle, etc. Mais ce grand « sensitif » était célèbre aussi pour ses soins à distance. Gérard Croiset a été étudié par les plus grands spécialistes du paranormal en Europe, aux États-Unis ou au Japon. Or, voici comment il comprenait le fonctionnement de ses pouvoirs paranormaux :

« À mes yeux, l'Univers représente un seul et unique réseau, une sorte de sphère incluant la totalité de ce qui existe. Même si à nos yeux règne le désordre ou le déséquilibre, la loi d'ensemble est celle de l'harmonie. Si l'ordonnance universelle est troublée en un point, ce trouble est compensé en un autre point de la totalité. Si en un lieu quelconque une personne a besoin d'aide, je peux, de l'endroit où je me trouve moi-même et selon les possibilités dont je dispose, lui donner ce qui lui manque pour retrouver le calme. Qu'il s'agisse d'aider à retrouver un disparu ou de soigner un malade, c'est toujours venir en aide à quelqu'un sans se laisser arrêter par les limites du temps, de la distance, ou des impossibilités apparentes. Le sensitif n'est que l'intercesseur des courants spirituels positifs qui maintiennent l'équilibre universel[36] ».

Je retiendrai surtout deux notions qui me paraissent susceptibles peut-être de nous aider un jour à mieux comprendre comment un appareil comme le chronoviseur pouvait fonctionner : l'idée d'un « unique réseau, une sorte de sphère incluant la totalité de ce qui existe » et l'idée de «

courants spirituels positifs qui maintiennent l’équilibre universel ».

Un chronoviseur sans appareil

Je terminerai cette évocation de quelques cas paranormaux confirmant de manière absolue l'existence de ces ondes par un des phénomènes les plus éclatants de toutes les archives de la vie mystique. Il s'agit d'une sainte italienne, mariée, mère de sept enfants, humble couturière de Rome, Sainte Anna-Maria Taïgi.

En 1790, alors qu'elle n'avait que 27 ans, elle reçut un don extraordinaire qu'elle exerça pendant 47 ans, jusqu'à sa mort. Elle voyait devant elle, un peu au-dessus de sa tête, une petite boule de lumière, comme un soleil, avec une couronne d'épines, la figure d'une femme assise, comme en méditation, etc.

Je passe sur les détails de cette figure pour n'évoquer que ce qui nous intéresse et je me contenterai du témoignage du cardinal Pedicini, lors de son procès de béatification, gros de 7 200 pages.

« Pendant 47 ans, jour et nuit, dans son logis, à l'église, dans la ruelle, elle voit, en ce soleil de plus en plus éclatant, toutes les choses physiques et morales de cette terre ; elle pénétrait les abîmes et s'élevait dans le Ciel, où elle voyait le sort des trépassés.

Elle voyait les pensées les plus secrètes des personnes présentes ou éloignées, les événements et les personnages des siècles passés... L'objet auquel elle pensait se présentait d'une

façon claire et complète... Par un seul coup d'œil sur ce soleil mystique, elle entrait, à son gré, dans les cabinets les plus secrets des souverains. Elle voyait les lieux, les personnes qui traitaient les affaires, leurs vues politiques, la sincérité ou la duplicité des ministres, toute la politique souterraine de notre siècle, ainsi que les décrets de Dieu pour confondre ces grands personnages. Elle voyait les complots et les réunions ténébreuses des diverses sectes ; elle voyait les membres de ces sociétés, leurs grades, leurs cérémonies, tout cela dans le plus grand détail et dans toutes les parties du monde, comme si tout se fût passé dans sa chambre... On peut dire que ce don était omniscient ; c'était la connaissance de toutes choses, en Dieu, autant que l'intelligence en est capable en cette vie... Elle voyait, sur les océans lointains, les vaisseaux en perdition, entendait l'appel des naufragés ; elle pénétrait dans les geôles de Chine ou d'Arabie... ».

J'ajouterai quand même un détail important : dans ce soleil, Anna-Maria voyait aussi bien l'avenir que le passé, « tantôt en images réelles, tantôt en images allégoriques. Parfois le Seigneur explique le symbole, parfois non[37] ». Les nombreux exemples donnés dans cette brève biographie montrent bien qu'elle ne se trompait jamais. Les cardinaux n'hésitaient pas à la consulter et même le Pape.

On a vraiment l'impression d'un chronoviseur sans appareil ! Un détail m'intéresse particulièrement : il suffit à Anna-Maria de penser à un lieu ou à quelqu'un pour que le « réglage » se

fasse automatiquement sur le personnage souhaité. On constate le même phénomène lors des sorties hors du corps, qu'elles soient spontanées, par exemple au cours d'un accident, ou qu'elles soient maîtrisées, comme semblent le permettre certaines techniques[38]. Il suffit alors de penser à quelqu'un pour que le corps spirituel (subtil, éthérique, énergétique, comme vous voulez) se trouve immédiatement près de lui, mais invisible, sans avoir à traverser un espace, à franchir une distance.

Bien entendu, dans ce genre de voyage, seul l'intéressé, le voyageur, sait qu'il s'est déplacé. Les autres n'ont pu le voir, à moins qu'ils ne soient médiums. On rencontre le même phénomène dans les cas de bilocation, mais alors le corps spirituel se matérialise au point d'être vu par tout le monde et de pouvoir agir au même moment dans les deux endroits. Natuzza Evolo, mystique italienne contemporaine, que j'ai personnellement rencontrée, l'explique clairement :

« Il n'y a pas longtemps, je suis allée à Genève, une autre fois à Londres. Le voyage ne semble pas avoir pris de temps. Je me trouve instantanément là où je dois arriver, quelle que soit la distance. Quand je vais chez quelqu'un, je me trouve directement dans la pièce ou, plus souvent, dans une pièce contiguë à celle où se trouve la personne que je dois visiter. J'ouvre la porte et je la referme, l'action terminée. Je n'ai jamais eu l'impression de traverser des murs ou des cloisons matérielles. Je me trouve directement là où je dois aller. Parfois

je me rends dans une rue ou un espace extérieur. Quand je voyage ainsi, je n'observe jamais les choses d'en haut comme si je volais. Il me semble donc que le voyage ne s'effectue pas dans le monde physique mais dans le monde spirituel[39] ».

Là encore, on a l'impression d'un certain réglage qui se fait automatiquement sur le lieu ou la personne à atteindre ; à moins qu'il ne s'agisse de l'intervention de quelque entité dans l'au-delà et il est vrai que Natuzza Evolo est toujours accompagnée dans ses voyages d'un « guide », ange ou esprit.

Un autre détail dans les visions d'Anna-Maria Taïgi semblerait le confirmer. C'est, comme pour le chronoviseur du Père Ernetti, la taille des images perçues. Il y avait bien le mouvement et le son dans ces visions mais elles n'en demeuraient pas moins de petite taille, probablement même encore plus petites que celles reçues par le chronoviseur. Il ne s'agit donc pas tout à fait d'une saisie en direct de l'événement et des personnages. Entre la scène réelle et la vision qu'en avait la mystique, il y a un travail de miniaturisation et de choix de l'angle de vue. Peut-être faut-il évoquer là l'intervention des « esprits » des trépassés comme le fait Jean Prieur à propos d'un type particulier de médiumnité, les psychomètres, mais dans des termes qui semblent pouvoir convenir aussi bien à toutes les formes de médiumnité :

« Je crois pour ma part... que ce sont justement les êtres de l'au-delà qui présentent ces images, ces musiques et ces sonorités... et qui transmettent toutes ces informations inattendues. Nous sommes immergés dans l'océan cosmique où

circulent de nombreux courants qui ne se mêlent pas et se signalent à notre psychisme selon les modes les plus divers[40] ».

On l'aura remarqué, l'explication proposée par Jean Prieur ne contredit pas du tout celle que nous avions trouvée chez Gérard Croiset. Il y a bien un « unique réseau » où se trouve « la totalité de ce qui existe ». Ces informations « ne se mêlent pas », mais encore faut-il que « quelqu'un » choisisse celles qui nous intéressent et même, plus précisément, j'y reviens, l'angle de vue selon lequel nous allons les percevoir.

On se rappelle sans doute la « révision de vie » que nous ferons tous au moment de mourir. La plupart du temps on ne revoit pas les scènes sous l'angle de vue selon lequel on les a vécues. Quand vous revivrez l'instant présent où vous êtes assis dans votre fauteuil ou dans votre lit avec ce livre entre vos mains, vous ne revivrez pas la scène comme une simple réanimation de vos perceptions actuelles. Vous vous verrez, en entier, de l'extérieur, du point de vue de quelqu'un qui aurait pu vous observer et vous ferait vivre à ce moment-là ses souvenirs.

Qui choisit alors l'angle de vue ? On attribue souvent ce choix, à titre d'hypothèse, à l'Être de lumière que l'on vient de rencontrer à la sortie du « tunnel » ; c'est-à-dire, précisément, à un esprit de l'au-delà. Est-ce ainsi que ses visions parvenaient à Anna-Maria Taïgi, sous la direction d'un esprit de l'au-delà ? Est-ce ainsi aussi que fonctionnait le chronoviseur du Père Ernetti, du moins jusqu'à ce qu'il ait atteint sa cible ? Est-ce que ce ne seraient même pas des esprits de l'au-delà qui auraient guidé le

Père Ernetti vers ce genre de recherches, sans qu'il en eût vraiment conscience ? À ce niveau-là, toutes les hypothèses sont permises, mais, bien sûr, invérifiables.

LA POSITION DES SCIENTIFIQUES

Les études scientifiques sur le paranormal n'avancent guère. Sans doute parce que nous n'avons pas encore d'appareils nous donnant prise sur ces phénomènes. Pour le moment, on ne peut que les constater. On doit à une équipe américaine, dirigée par Brenda J. Dunne et Robert G. Jahn, une des plus récentes études sérieuses entreprises précisément pour prouver la réalité de ces visions à distance et hors temps. Elle a été publiée avec une préface d'un de nos grands physiciens, Olivier Costa de Beauregard[41].

La clairvoyance rétrocognitive

Le protocole de ces expériences était le suivant : on installait un médium dans un bon fauteuil en le prévenant qu'une demi-heure plus tard on allait envoyer une équipe de télévision quelque part. Mais on ne savait pas encore où. Le médium devait alors décrire l'endroit où serait envoyée cette équipe. On enregistrait soigneusement sa description. À un autre endroit de la ville, se trouvait une équipe de télévision qui ignorait tout de la description faite. Un peu plus tard, on tirait au sort, par un système aléatoire, une enveloppe fermée parmi une dizaine. On découvrait ainsi où l'équipe de télévision devait se rendre. Elle arrivait sur le lieu ainsi désigné au sort, environ une heure et quart après que le médium avait fait sa description.

L'équipe filmait alors le lieu désigné dans l'enveloppe, en ayant soin de cadrer les alentours immédiats, éventuellement le bâtiment central, s'il y en avait un, de l'extérieur, de l'intérieur, etc. Enfin, on comparait les images ainsi obtenues avec la description faite à l'avance par le médium. L'ouvrage publié en français ne comporte, à la place du film, que quelques photos en noir et blanc. Mais cela suffit pour se rendre compte que la description correspond de façon étonnante au lieu désigné par le sort. Trop de détails précis ne peuvent s'expliquer par le hasard. Les lieux sélectionnés sont bien caractéristiques, pas du tout interchangeables. Ce sont de vraies visions à distance et précognitives.

Là encore, il faut bien que le médium ait perçu des ondes qu'il a pu lire, avec une marge d'interprétation et d'erreur. Dans sa description, bien souvent, il hésite, il tâtonne, corrige, complète. Il n'empêche que les détails sont nombreux, précis et le tableau d'ensemble étonnant d'exactitude. Perçoit-il à l'avance les ondes émanant directement du lieu, les ondes émises par le film lui-même ou encore les ondes correspondant à ce que les membres de l'équipe de télévision percevaient en regardant le lieu ou le bâtiment qu'ils filmaient ? Dans cette dernière hypothèse, il s'agirait de télépathie avec anticipation. De toute façon, il y a perception d'ondes, hors espace et hors temps.

Le paranormal est tout à fait normal

Finalement, dans tous ces cas, très divers, nous retrouvons toujours les mêmes caractéristiques qui correspondent à ce que la science nous dit aujourd'hui des particules élémentaires pour lesquelles il n'y a pas de distance, ni de passé, de présent et de futur ; pas d'espace ni de temps. Ces expériences, nous dit Costa de Beauregard, se référant très expressément à celles que je viens de rapporter, évoquent chez le physicien la « non-séparabilité », « phénomène, si "paradoxal" aux yeux du sens commun, si bien vérifié expérimentalement, si bien formalisé théoriquement, inhérent à la mécanique ondulatoire et quantique[42] ». Je renvoie ici les spécialistes aux références plus techniques données dans cette préface par Costa de Beauregard. J'ajouterai seulement que, d'une façon générale, il est un des très rares scientifiques à soutenir que les phénomènes paranormaux ne sont pas du tout en opposition avec les théories de la relativité ou de la mécanique quantique, mais sont au contraire des conséquences normales et parfaitement prévisibles de ces théories. Je sais bien aussi que ce sont précisément ses positions sur ce point qui le discréditent auprès de certains collègues[43].

Pourtant, la science la plus officielle commence à faire elle-même des hypothèses qui permettraient parfaitement de rendre compte de nombre de ces phénomènes. Costa de

Beauregard évoquait la non-séparabilité. On pourrait aussi expliquer peut-être la conservation de ces informations du passé par un champ universel où s’imprimeraient tous les événements comme sur la plaque d’un hologramme.

Le modèle de l'hologramme

Je rappelle brièvement la différence entre une diapositive et une photo holographique. Si je fais une diapositive normale de la Joconde, j'obtiens sur ma pellicule une petite Joconde, en réduction. En tenant ma diapositive à contre-jour, je peux voir une petite Joconde. Cela implique, en simplifiant un peu, que chaque point de ma diapositive correspond à un point du tableau, et à un seul. Si je réalise une photo holographique de la Victoire de Samothrace, je n'aurai pas sur la plaque une réduction de cette statue. À contre-jour, je ne verrai pratiquement rien. Il faudra que j'utilise à nouveau des rayons laser pour faire surgir dans l'espace une petite reproduction de la Victoire de Samothrace. Mais si je coupe ma plaque holographique en morceaux, chacun d'eux me permettra, à lui seul, de projeter dans l'espace toute la statue. Ce qui implique que chaque morceau, si petit soit-il, contient toute l'information nécessaire, que chaque point de la plaque correspond à tous les points formant la surface de la statue. Simplement, plus le fragment utilisé sera petit, plus je perdrai en définition. Notez bien que si la plaque s'étendait comme une sorte d'enveloppe tout autour de la terre, on pourrait, en n'importe quel lieu, capter ce qui s'est passé en n'importe quel point de la terre.

C'est l'hypothèse formulée par un philosophe fasciné par toutes les dernières découvertes scientifiques et tenté d'en envisager les prolongements extrêmes. « Les propriétés de la

conservation holographique signifient, nous dit Ervin Laszlo, que si un champ universel était un support holographique, ce champ enregistrerait tous les événements qui se sont produits dans l'univers. Et s'il était indestructible, toute information enregistrée par ce champ jusqu'à un moment donné serait susceptible d'être retrouvée partout et à tout moment[44] ». Ce champ universel correspond assez bien aussi aux fameux champs morphogénétiques de Sheldrake. On sait que, pour lui, tout acquis comportemental d'une espèce tend à se reproduire dans la même espèce, sans qu'il y ait aucun lien génétique et quelle que soit la distance.

Tout cela correspondrait aussi à ce qu'une certaine tradition ésotérique appelle « les chroniques ou archives akashiques », l'« akasha » étant en sanscrit l'éther. Il s'agirait d'une sorte de pellicule entourant la terre sur laquelle s'inscriraient tous les événements de ce monde. Mais, naturellement, ces « archives » étaient plutôt conçues comme une sorte de film et non selon le mode holographique.

Comme souvent dans ces correspondances entre croyances du passé et découvertes modernes, il ne faut pas forcer les similitudes ni les nier. C'est là que le schéma de l'hologramme apporte un modèle de compréhension que ne pouvaient guère avoir les siècles passés. S. Freud et plus encore C.G. Jung avaient bien entrevu cette possibilité pour tous nos faits et gestes de s'inscrire quelque part, en un lieu mystérieux où notre inconscient puisait ses informations. Le médecin et

parapsychologue Eugène Osty parlait ainsi d'un « plan transcendental » et Pierre Janet rêvait d'un « paléoscope » qui nous aurait permis des voyages virtuels dans le passé. David Bohm, physicien, professeur au Birbeck College de Londres, comparait le temps à une étoffe qui parfois se déploie, parfois se replie.

Cette conception de l'univers lui permettait de comprendre cette possibilité qu'ont certains êtres sensitifs de percevoir le passé. En réalité le passé n'a pas vraiment disparu. Il est seulement caché dans un repli du temps. « L'intégralité de l'événement reste enregistrée dans l'hologramme », explique Michael Talbot reprenant les intuitions de David Bohm, « et l'illusion de son déploiement dans la durée résulte simplement du changement de perspective de l'observateur.

Il en irait de même du passé, suggère la théorie holographique. Enregistré dans l'hologramme cosmique, il ne saurait sombrer dans l'oubli. La tridimensionnalité des scènes auxquelles on accède s'inscrit également dans ces similitudes riches de sens entre rétrocognition et hologramme... Tout aussi holographique est la non-localité d'un tel don. Ces médiums sont à même d'accéder au passé d'un site archéologique, qu'ils soient sur place ou à des kilomètres. En d'autres termes, le passé enregistré ne semble pas l'être en un lieu précis. Comme l'information dans un hologramme, l'enregistrement est non local : on peut y accéder de n'importe quel point du cadre spatio-temporel[45] ».

D’autres chercheurs sont parvenus, par des voies différentes, aux mêmes conclusions. Ainsi le docteur Melvin Morse, spécialiste des EFM chez les enfants, que j’ai eu l’occasion de rencontrer à plusieurs reprises aux États-Unis et à Paris. Sa réflexion part de la constatation d’un phénomène inexplicable : au cours de ces expériences aux frontières de la mort, le cerveau du patient ou de l’accidenté ne fonctionne plus. Très souvent l’électro-encéphalogramme plat et au niveau zéro le prouve.

Or, au réveil, lorsqu’on les ramène à la vie de notre monde, ils racontent en détail et avec une intense émotion toute une aventure extraordinaire qu'ils ont vécue pendant ce temps d’apparente inconscience. Que le récit de cette aventure corresponde à une expérience réelle ou seulement à un phénomène de « conscience modifiée », comment est-il possible qu’ils en gardent le souvenir puisqu’en principe leur cerveau ne fonctionne plus ? Il en arrive alors à formuler cette question qu’il reconnaît « choquante » : « La mémoire se trouve-t-elle à l’extérieur du corps ? »

Après en avoir discuté, à l’University of California de Los Angeles, avec un groupe de neurologues qui se posaient la même question, le docteur Morse en a discuté aussi avec des « spécialistes de physique théorique du laboratoire de Los Alamos » et du « National Institute of Discovery Science ». Ceux-ci lui ont alors expliqué « que les énergies que nous dégageons sous forme de pensée et de comportement ne disparaissent pas,

mais survivent quelque part dans la nature. Si cela est exact, peut-être que nos énergies deviennent une partie de cette banque de données universelles, parfois perçues comme des anges ou des fantômes par notre lobe temporal droit[46] ».

Je préciserai seulement que le terme de « souvenir » pour désigner, lors d'une EFM, cette reviviscence de tout ce que nous avons vécu n'est pas exact. Pendant notre vie terrestre tous les événements semblent se dérouler autour de nous, comme si nous en étions le centre. Et ceci est vrai pour chacun d'entre nous. Or, il n'en est pas de même lors d'une EFM car, d'après tous les témoignages recueillis, on revit alors les événements passés en se voyant tout entier de l'extérieur. On devient alors spectateur de sa propre vie. Il ne s'agit donc pas d'une quelconque réanimation des perceptions que nous avons pu avoir en vivant ces événements, mais d'une information indépendante, sans aucun lien avec un quelconque encodage qui pourrait se situer dans notre cerveau. Il faut donc bien que cette information soit effectivement à l'extérieur de notre corps.

Je tiens à préciser aussi que ce n'est pas parce que toutes les informations se trouvent imprimées dans ce champ, y compris celles concernant l'avenir, que nous sommes prédestinés. Toute notre vie n'a pas déjà été écrite par un autre, sans nous, comme si nous ne faisions plus que jouer sa pièce sans le savoir, croyants à chaque instant agir librement, alors qu'il nous manipulerait comme des marionnettes, sans que nous puissions voir les fils. C'est justement l'erreur commise par Peter Krassa,

dans son livre sur le chronoviseur, en l'intitulant « Ton destin est fixé à l'avance » (« vorherbestimmt », « prédéterminé »). Ce serait vrai, si ces « archives » étaient inscrites dans notre temps.

Mais, précisément, elles ne peuvent, semble-t-il, être « archivées » qu'au niveau des particules élémentaires, hors du temps comme de l'espace. Dès lors, mes actions ne s'inscrivent dans ces « archives » que parce que je les accomplis, et au moment où je les accomplis, je suis parfaitement libre. Que j'en capte l'information avant ne joue aucun rôle, car cette information n'est pas inscrite dans le temps, sur un support matériel de notre monde, ce qui impliquerait que quelqu'un d'autre que moi l'ait inscrite. C'est mon action qui s'imprime directement dans ce champ. Il n'y a pas d'autre cause à cette information que mon action elle-même. Mais je sais que la relation entre notre temps et cet hors temps est assez difficile à saisir.

C'est bien une sorte de schéma holographique qui semble sous-jacent à toutes ces expériences paranormales. C'est ce que confirme mon ami le professeur Ernst Senkowski qui a eu, le 14 février 1987, un entretien de plusieurs heures avec le Père Ernetti. Il me semble intéressant, à ce sujet, de rapporter ici ses commentaires. Il est docteur ès Sciences (« Dr RER.NAT et Diplomphysiker »), a été pendant 15 mois expert en physique de l'Unesco, au Caire, et professeur à l'École Supérieure Technique de Rheinland-Pfalz de 1961 à 1988.

Mais ses compétences scientifiques ne l'ont pas pour autant fermé à tout ce qui nous paraît aujourd'hui « paranormal », bien au contraire. Il est aussi bien connu de tous ceux qui s'occupent de TCI (Trans-Communication Instrumentale). Nous lui devons même l'ouvrage le plus documenté et le plus rigoureux sur la question[47]. Il est donc tout indiqué, tant par sa rigueur scientifique que par son ouverture d'esprit, pour nous donner un avis autorisé.

Or, nous dit-il, « la description que nous fait le Père Ernetti, selon laquelle les ondes sonores et visuelles seraient conservées autour de la terre comme une double trace des événements aussi bien personnels qu'historiques et pourraient donc être reconstitués, ne peut être acceptée sous cette forme sans restrictions. Les signaux physiques, selon la croissance généralement admise de l'entropie, devraient se fondre dans le bruit de fond, sans possibilité de récupération.

Ceci vaudrait aussi pour le mécanisme de stockage dans la ceinture de van Allen dont certains penseurs non orthodoxes font l'hypothèse. Cependant, les dernières théories de l'Univers comme structure complexe d'informations à plusieurs dimensions se rapprochent de la représentation des chroniques akashiques.

Ernetti parle aussi de la transformation réciproque son et lumière. Or, [nous avons des informations qui nous viennent de l'au-delà, notamment par un certain] Sari qui nous dit : 'les ondes lumineuses qui, dans les domaines éthériques sont

formées de sons, constituent des modèles d'images'. Dans d'autres communications médiumniques apparaît le concept (non défini) de "sons-couleurs" et à plusieurs reprises des entités de l'au-delà nous ont affirmé qu'elles voyaient l'univers autrement (avec d'autres sens), parfois comme un hologramme. Au "niveau" de la terre la corrélation étroite entre son et lumière se manifeste dans d'autres états de conscience, dans des événements neurophysiologiques et psychologiques comme synesthésie[48] ».

Je me rappelle en effet que souvent les trépassés ou même ceux qui n'ont fait qu'une EFM mentionnent cette curieuse impression d'entendre les couleurs et de voir les sons. Quant à l'énergie qui pourrait véhiculer jusqu'à nous ces informations, le professeur Senkowski évoque alors plusieurs possibilités : les « ondes Tesla[49] », les « ondes de forme », les « ondes gravitationnelles », et les « champs morphogénétiques ». C'est qu'il faut en effet, non seulement concevoir comment et où ces informations peuvent être stockées, mais encore comment elles peuvent nous être transmises.

Dans tous ces cas, il faut qu'il y ait, non seulement enregistrement des informations, qu'elles concernent le passé, le présent ou l'avenir, mais encore projection de ces informations sur le support matériel d'un de nos appareils, donc sur de la matière de notre monde, perceptible à nos sens, pour que ces informations nous soient transmises. Il faut donc que ces ondes puissent avoir un effet physique sur la matière,

que leur impression soit directe ou facilitée par quelque entité de l'au-delà. Sur ce point, nous disposons de bien d'autres indications qui semblent vraiment nous venir de l'au-delà. Mais cela nous entraînerait dans des considérations trop techniques. Je ne peux que vous renvoyer à l'ouvrage de mon ami Senkowski[50].

De ce côté aussi, les choses commencent à se débloquer. Mon ami, le physicien Costa de Beauregard affirme tranquillement dans un de ses ouvrages[51] que « la psychocinèse est aujourd'hui couramment démontrée au laboratoire par les Schmidt, les Jahn, et leurs émules, au moyen de générateurs aléatoires gouvernés, par exemple, par le "bruit électronique" dans un conducteur. Le jeu consiste à "biaiser volontairement par la pensée" la probabilité *a priori* finale ».

Mais, le plus fantastique, c'est que cet effet de la pensée sur le fonctionnement du générateur aléatoire s'exerce aussi bien après son fonctionnement que pendant. Évidemment, précise Costa de Beauregard, dans ces expériences, « l'agent psi opère non pas ici-et-maintenant au niveau macroscopique, sur l'enregistrement déjà fait, mais bien plus économiquement en énergie dans le passé, au niveau élémentaire, lors de l'enregistrement ». Autrement dit, la pensée du sujet « psi » remonte le temps et agit sur le fonctionnement de l'appareil avant qu'il n'affiche le résultat. On peut donc parler de « rétro-psychocinèse ». Depuis 1976, un certain Helmut Schmidt[52], aux

États-Unis, publie « les résultats d'expériences "incroyables" suivant le protocole que voici :

1. On "fait tourner" un générateur aléatoire électronique débitant (par exemple) des traits et des points et qui, de lui-même, le ferait en moyenne "moitié-moitié" ;

2. On met l'enregistrement en sûreté sans l'avoir regardé ;

3. Quelque temps après on "joue" cet enregistrement devant un "agent psi" invité à biaiser le résultat. Croyez-le si vous voulez, le résultat est aussi bon que si l'enregistrement avait lieu "ici et maintenant" ».

Ces expériences ont été effectuées sous le contrôle rigoureux de Henry Stapp, physicien de Berkeley, qui les a commentées dans la « Physical Review A », la revue de physique considérée généralement comme la première du monde[53].

Des expériences semblables ont été réalisées en France avec le « tychoscope » de René Péoc'h. Il s'agit là de recherches extraordinaires qui ont commencé par une reprise des travaux de Conrad Lorenz avec les oies. On sait qu'un animal, à sa naissance, reste marqué à vie par le premier être vivant dans son voisinage immédiat. René Péoc'h a construit un appareil à déplacements aléatoires, le « tychoscope ». Il fait naître près de ce petit engin des poussins qui, désormais, suivront le tychoscope dans ses moindres déplacements. Mais, s'il emprisonne ses poussins dans une cage avec vue sur le tychoscope, le désir des poussins de retrouver la proximité

rassurante de l’engin fausse le fonctionnement du système aléatoire et attire le tychoscope peu à peu vers eux. Si on place le tout sur une grande feuille de papier et si on munit l’engin d’un marqueur, on garde ainsi la trace de tout le chemin parcouru par le tychoscope.

Mais on peut aussi remplacer les poussins par des médiums qui pourront aussi attirer le tychoscope vers eux. Et le plus fantastique, c’est que l’on peut faire fonctionner le tychoscope sans aucune présence, puis relever la feuille où se trouvent inscrits tous ses trajets, mais sans la regarder. Or, si l’on demande à un bon médium d’influencer le parcours du tychoscope, après coup, par exemple le lendemain, on s’aperçoit ensuite, en regardant la feuille, que l’influence du médium a joué.

Recherches parallèles

Le Père Ernetti n'est évidemment pas le seul à avoir tenté l'impossible. D'autres chercheurs ont été séduits par des perspectives semblables et ont même déjà entrepris certains travaux. Je mentionnerai d'abord les tentatives, plus modestes, de Georges Charpak, prix Nobel de physique, et ennemi déclaré du paranormal, pour retrouver sur les poteries grecques de l'antiquité quelque écho des bruits et même éventuellement des conversations échangées autour de ces vases anciens, lorsque l'argile était encore malléable. Ces sons auraient pu s'imprimer alors sur la surface des amphores et des cratères quand le potier les travaillait encore sur son tour, avant de les passer au four.

D'autres avaient émis l'hypothèse que tout ou partie des ondes que nous émettons sans cesse pourraient bien un jour rencontrer quelque obstacle dans l'espace et revenir ainsi vers nous[54]. L'idée n'est pas absurde. Il semble en effet que certaines émissions de télévision aient été captées à nouveau sur terre, des années après leur émission. L'explication avancée est qu'il s'agirait effectivement d'un retour par réflexion sur quelque objet céleste. Mais de là à pouvoir maîtriser le phénomène, il y a un abîme qui semble infranchissable.

Une variante de cette hypothèse avait été présentée, mais en science-fiction. En 1897, Kurd Lasswitz, dans un roman, avait

imaginé que des « martiens » arrivaient à capter des traces de ce qui se passait sur terre, grâce à des ondes gravitationnelles dépassant la vitesse de la lumière et qu'ils nous les renvoyaient ensuite[55].

Mais d'autres encore, depuis longtemps, visaient plus loin. Edison aurait, paraît-il, prédit qu'un jour il nous « serait possible de faire des enregistrements du "Sermon sur la montagne" avec les mots et la voix de Jésus lui-même ».

George de la Warr

George de la Warr se serait vraiment lancé sur cette piste. Cet ingénieur d'Oxford aurait entrepris la construction d'un appareil à capter les ondes du passé. « Chaque animal, a-t-il confié à un journaliste de Paris-Match[56] chaque végétal et chaque minéral émet un rayon qui lui est particulier et qui demeure. Chaque événement est une manifestation d'un ou de plusieurs de ces rayons ».

Nous retrouvons là, presque dans les mêmes termes, la théorie que m'avait développée le Père Ernetti. George de la Warr se serait assuré la collaboration de trois physiciens et de quelques autres scientifiques et se serait fait construire tout un laboratoire dans les environs d'Oxford pour poursuivre ses expériences. Il prétend même avoir réussi à photographier, en janvier 1951, son propre mariage, à Nottingham, en 1928, soit environ vingt-deux ans après sa célébration. Il reconnaissait cependant lui-même dans cette interview que ses photos du passé étaient encore un peu floues.

Il ne faudrait cependant pas prendre G. de la Warr pour un simple farfelu comme il y en a tant. Il a effectivement dirigé pendant de nombreuses années un laboratoire qui a entrepris des recherches très intéressantes, notamment en « radionique ». Un de ses ouvrages a été réimprimé récemment[57].

Son laboratoire publiait une revue qui était même doublée par une édition en français[58]. Il aurait réalisé « 12 000 clichés photographiques de la partie éthérique de la matière, aussi bien que de la pensée ». D'après lui, chaque être vivant est accompagné, dès sa conception, par une forme éthérique qui préside, le moment voulu, à l'organisation des cellules vivantes, et donc ainsi à la formation de son corps[59].

On aura remarqué que cette hypothèse est reprise aujourd'hui par quelques-uns des plus grands biologistes, comme John Eccles. C'est cette forme qu'il arrivait à saisir, pensait-il, obtenant, par exemple, en photographiant une graine, la fleur qu'elle était appelée à devenir. De même, en photographiant des échantillons de sang, pensait-il y distinguer les maladies qui pouvaient éventuellement se préparer chez le donneur, alors même qu'elles ne s'étaient pas encore déclarées et qu'on ne pouvait donc les détecter par d'autres moyens. Je me rappelle avoir assisté personnellement à des expériences de ce genre. Ce sont des idées qui sont reprises aujourd'hui très sérieusement.

Ces quelques indications doivent suffire pour donner à penser qu'il devait bien y avoir quelque chose de vrai dans les affirmations de G. de la Warr concernant ses photos du passé. Mais quoi, exactement ? Les recherches suivantes vont peut-être nous mettre sur la voie ; du moins vont-elles nous fournir une hypothèse.

Le docteur Montal

Voilà qu'un certain Dr Montal prétendrait, dans ses *Mémoires,* avoir réussi à construire un appareil captant directement dans le cerveau les souvenirs. Je ne suis pas du tout certain qu'il ait pu obtenir vraiment ce qu'il cherchait. J'en proposerai plus loin une autre interprétation. Mais voyons, pour le moment, comment il a vécu ses expériences. Je lui laisse la parole :

« C'est sur moi-même que je fis mes premiers essais. Je procédai du simple au composé, et photographiai ainsi le souvenir d'objets qui m'étaient familiers : ma pendule, un violon, mon microscope ; puis, peu à peu, je pus reproduire mon cabinet de travail, mon jardin, et enfin des scènes de la vie auxquelles j'avais assisté. Je notai également des erreurs de souvenirs en comparant des photographies souvenirs avec des photographies véritables, et je pus constater que, plusieurs fois, des souvenirs se superposent, comme si plusieurs clichés avaient été pris sur la même plaque[60] ».

Je remarquerai tout d'abord que, d'après ce que nous savons maintenant de la mémoire, elle n'est pas localisable. Nous avons bien dans le cerveau des centres de la vision, comme nous avons des centres auditifs, moteurs, etc. Mais les souvenirs, visuels ou autres ne semblent pas être localisés dans ces mêmes centres. Si les centres de la vision sont détruits, on peut néanmoins avoir des souvenirs précis de ce que l'on avait

vu avant de devenir aveugle. Les souvenirs seraient donc stockés dans l'ensemble du cerveau comme des images sur la plaque d'un hologramme. Mais, même à supposer que son appareil ait vraiment capté directement dans son cerveau ces images du passé, elles ne pouvaient guère être qu'assez floues. Nos souvenirs ne sont pas des photographies. Ce qui me semble plus probable, c'est qu'il projetait ses souvenirs sur des plaques photographiques. Et cela, nous savons que c'est possible.

Il nous en donne d'ailleurs lui-même des indices. Il raconte qu'il eut à soigner quelqu'un qui, à la suite d'un traumatisme, souffrait d'une sorte d'hallucination récurrente. Voilà donc que son malade, au cours d'une de ses crises, se penche brusquement en avant, en fixant le sol, et s'immobilise. Aussitôt le Dr Montal va chercher l'appareil photo très spécial qu'il avait construit et dirige vers le point fixé du regard par son malade, un faisceau de radiation émis par son instrument. Au développement, il découvre sur la plaque ce qui pétrifiait d'horreur son client : deux cadavres horriblement mutilés. C'était, semble-t-il, l'image de l'événement qui était à l'origine de son traumatisme.

Je me permettrai tout de même, à propos de ce cas, de répéter ma remarque précédente : cette image ne pouvait guère être aussi précise que le récit du Dr Montal voudrait nous le faire croire.

L'honnêteté m'oblige à ajouter un détail : ces *Mémoires* ont été complétés par l'ami médecin qui les a édités. Mais vraiment,

son admiration pour le Dr Montal va trop loin. Il n'hésite pas à rapporter un essai de greffe d'un hémisphère cérébral, laissant entendre qu'il aurait parfaitement réussi[61]. Je sais que l'on commence aujourd'hui à envisager la possibilité de telles opérations, mais, au début du siècle dernier, je n'y crois pas.

Je pense néanmoins que la projection du souvenir obsessionnel sur plaque photographique rapportée plus haut est très probable, car ce phénomène est par ailleurs bien documenté. J'ai donc cru bon d'en conserver le récit, car il montre à quel point ce vieux rêve de retrouver le passé hante l'imagination des hommes et les pousse à explorer les voies les plus variées.

En effet, cette possibilité d'imprimer sa pensée sur une plaque photographique avait déjà été prouvée par le Dr Baraduc dès 1905. Plus tard, le professeur japonais T. Fukuraï de l'université de Kohyassan avait repris ces expériences avec succès. Il publia ses travaux dans un ouvrage dont le titre pourrait se traduire par *Clairvoyance et Pensée-Graphie.* Il en existe une traduction en anglais que G. de la Warr connaissait[62].

Les chercheurs en TCI (Trans-Communication Instrumentale) connaissent bien cette possibilité. Mon ami le professeur Senkowski m'a montré un film réalisé aux États-Unis où l'on voit comment Ted Serios arrive à projeter une image-pensée sur une pellicule polaroïd, comment, au Japon, le jeune Masuaki Kiyota parvient à reproduire par sa pensée la tour de télévision

de Tokyo, toujours sur pellicule polaroïd[63]. On sait que l'on peut aussi projeter sa pensée sous forme de mots imprimés sur la bande d'un magnétophone.

L'expérience a été tentée avec succès déjà en plusieurs pays et, tout récemment, en France[64]. Il me semble donc possible que G. de la Warr ait pu obtenir ainsi une image, un peu floue, de son propre mariage en pensant, même involontairement, aux photos qui en avaient été prises. Il s'est, probablement en toute bonne foi, imaginé qu'il venait de capter une trace du passé, alors qu'il venait seulement de saisir la projection de ses souvenirs. Mais il ne s'agit pas vraiment d'un chronoviseur au sens où l'entendait le Père Ernetti.

Spalding

Les travaux de Steinmetz et Spalding, parfois mentionnés, ne semblent guère avoir dépassé le stade du rêve[65]. Spalding prétendait pourtant avoir pu photographier le discours inaugural de George Washington. Voici comment il raconte l'événement :

« Il avait été prononcé dans la ville de New-York à l'endroit que l'on appelle maintenant la Salle Fédérale (The Fédéral Hall). Sur nos clichés, on reconnaît chacun des dignitaires qui occupaient l'estrade, ainsi que George Washington lui-même allant et venant devant le groupe en prononçant son discours inaugural. À cette époque, il n'y eut pas une seule photographie prise de ce groupe. On en peignit des tableaux. Maintenant nous en possédons l'image réelle, avec, en plus, la voix de George Washington sur un disque ».

Par la suite, Spalding prétendait avoir pu remonter jusqu'au célèbre « Sermon sur la montagne », réalisant ainsi la prédiction attribuée à Edison. Il décrivait ainsi le Christ :

« Nous savons que l'homme Jésus n'était pas différent de ce que nous sommes. Nous avons une histoire complète de sa vie familiale, il y a 2 000 ans et nous savons que sa famille était bien établie, que c'était un homme de grande influence, un caractère très affirmé. Sa taille était de 1,87 mètre et quand il se trouvait dans une foule, vous l'auriez remarqué en vous disant :

‘Voilà un homme qui accomplira de grandes choses’. Et il les a accomplies. L’Histoire le confirme aujourd’hui ».

Il aurait capté aussi la scène de la multiplication des pains et des poissons. Mais, ce qui le déconcertait beaucoup, c’est que le Christ qu’il avait vu ne ressemblait pas du tout au Christ de Léonard de Vinci.

De toute façon, cette histoire commence par une première invraisemblance, c’est la collaboration de Steinmetz et de Spalding. Tout ce que nous savons de Charles Proteus Steinmetz ne peut que donner confiance. Il a travaillé longtemps au laboratoire de recherches de la General Electric, à Schenectady, et il y était considéré comme particulièrement « brillant » ; c’est le terme qui revient sans cesse à son sujet, et même parfois celui de « génie[66] ». Ce que nous savons, au contraire, de Baird T. Spalding ne peut que nous convaincre qu’il s’agit d’un ensemble d’affabulations. À commencer d’ailleurs, très probablement, par cette collaboration avec Steinmetz qu’il est le seul à rapporter.

Son unique biographe, David Bruton, connut fort bien Spalding pendant les trois dernières années de la vie de celui-ci. Ce qu’il en rapporte est édifiant : « Spalding n’était à peu près rien de ce qu’il prétendait être ». Il n’est pas mort à 95 ans. D’après les calculs de Bruton, il n’a pas dû dépasser les 80. Sa famille n’était certainement pas originaire de l’Inde ni du désert de Gobi. Toutes les histoires qu’il a pu raconter pour donner du crédit à son œuvre maîtresse[67] ne sont que pure invention.

Cet ouvrage, vendu à des millions d'exemplaires à travers le monde, ne repose sur rien. Il suffit d'ailleurs d'en lire quelques pages pour en être convaincu. C'est du pur délire, de la spiritualité guimauve. Le cas n'est d'ailleurs pas exceptionnel. Il en est à peu près de même de Lobsang Rampa ou de Bo-Yin-Ra. Spalding n'a fait qu'un bref voyage en Inde en 1935. La maison de repos sur les bords du Gange, au-dessus de Calcutta n'a jamais existé. Il n'est jamais allé au Tibet, ni en Chine. Enfin, il avouait par moments à Bruton que cette caméra à filmer le passé n'existait pas vraiment, mais qu'il était en train de la construire. Ce n'est pas tout à fait la même chose.

Ajoutez à tout cela qu'un médium aurait expliqué à Bruton que Spalding était sous le contrôle de trois « entités astrales », son grand-père, un vieux mineur et un enfant. Ce serait plutôt par médiumnité que Spalding aurait pu composer son œuvre. Il aurait peut-être même reçu des informations puisées directement, par ses guides, dans les fameuses « archives akashiques ». Je préfère vous éviter la liste, forcément incomplète, de ceux qui prétendent avoir eu un accès direct à ces fameuses archives. Inutile de vous dire qu'elles permettent de cautionner auprès des naïfs n'importe quels délires[68]. Je crois au phénomène de médiumnité ; j'admets la possibilité d'un tel champ d'informations que l'on peut, si l'on y tient, appeler « archives akashiques » ; mais pas comme ça !

L'ACCUSATION D'IMPOSTURE

Si, depuis longtemps, je n'avais plus aucun doute sur l'existence de telles ondes et même la possibilité, sûrement un jour, de construire un tel appareil, cela ne suffisait pas pour me prouver qu'il avait réellement existé, du moins tel que me l'avait décrit le Père Ernetti. Cet appareil que je n'avais pas vu, même pas sur une photo, dont je n'avais vu aucun résultat, ni images, ni sons, avait-il vraiment fonctionné avec la netteté suffisante pour justifier les descriptions et l'enthousiasme du Père Ernetti ? Et comment faire croire à une découverte aussi fantastique sans autre début de preuve que mon propre récit ? Je comprenais bien, disons plutôt que j'admettais que la crainte de provoquer des catastrophes à l'échelle planétaire ait pu amener à faire le silence absolu sur un tel événement. Mais, enfin, il devait bien quand même subsister quelque part des traces, des indices de son existence. Il me fallait en savoir plus.

Je connaissais déjà l'existence à Bologne de la fameuse bibliothèque Bozzano-De Boni, peut-être la plus importante d'Europe pour l'ensemble des phénomènes paranormaux. Je profitai donc d'un de mes nombreux voyages en Italie pour prendre contact avec Silvio Ravaldini qui me reçut fort aimablement en sa bibliothèque et me guida dans le

maniement de son matériel électronique. Le mot clé « Cronovisore » fit ressortir aussitôt toute une série d'articles parus dans la presse italienne. Et, là, je reçus un grand choc : la preuve, ou quasiment la preuve, que toute cette histoire de chronoviseur n'était qu'une fumisterie, au mieux peut-être une sorte de rêve délirant poursuivi sincèrement par un cerveau malade, un peu schizophrène.

Coup de théâtre

Je découvris donc, ce jour-là que le Père Ernetti, qui m'avait affirmé ne pas avoir même une photo à me montrer, avait donné autrefois à un journaliste de *La Domenica del Corriere,* Vincenzo Maddaloni[69], une photo du Christ en croix, obtenue par le chronoviseur ; que cette image avait été reprise par bien d'autres revues et aussi par Robert Charroux dans un de ses livres[70]. Mais le plus grave, c'est qu'il existait une photo, absolument identique, qui n'était qu'une image pieuse, reproduisant le crucifix d'un monastère. Il n'y avait aucun doute possible. Il s'agissait bien de la même image, seulement intervertie droite-gauche. La photo avait été prise exactement sous le même angle, avec le même éclairage, les ombres et les lumières ressortaient exactement de la même façon. De tout cela, le Père Ernetti ne m'avait pas soufflé mot.

Voici donc quelques exemples de ce que je découvrais dans la presse italienne spécialisée, par exemple dans un numéro de 1980 du *Giornale dei Misteri :*

« Je ne connais pas personnellement le Père Ernetti et ne peux donc me permettre déjuger sa personne, mais sur les faits, je peux exprimer une opinion. Jusqu'à maintenant à propos de sa "machine qui photographie le passé", nous n'avons qu'une grande quantité de "on dit", mais aucune preuve concrète. L'unique fait divulgué officiellement dans la presse et avalisé

par lui, comme preuve concrète, s'est révélé un faux colossal. Je me réfère à l'image du visage du Christ que le Père Ernetti remit à des journalistes en leur déclarant qu'il l'avait obtenue grâce à sa machine. À l'examen, cette photo se révéla n'être rien d'autre que la reproduction, inversée, d'une image pieuse qui se vend pour cent lires au sanctuaire de "l'Amour Miséricordieux" de Collevalenza, près de Todi (Pérouse), elle-même reproduction d'une sculpture en bois de Cullot Valera qui se trouve dans ce sanctuaire (nous l'avons exposé de façon précise et documentée dans le n° 17 de G.d.M., en invitant le Père Ernetti à s'expliquer là-dessus. Nous n'avons reçu aucune réponse de l'intéressé).

Je crois, tout d'abord, qu'il serait bon qu'il nous explique comment il a pu commettre une mystification aussi avilissante avant de réclamer toute crédibilité[71] ».

Il s'agissait là d'un article de Sergio Conti, un des collaborateurs réguliers du *Giornale dei Misteri*, répondant aux lettres de certains lecteurs, également publiées dans le même numéro de la revue. Les échanges de témoignages et de mises au point ne s'arrêtaient pas là. Ils avaient continué pendant des années et se poursuivaient peut-être encore. Je découvrais ainsi, toujours dans le *Giornale dei Misteri*, qu'en 1982, le même Sergio Conti avait écrit à Carlo Trajna, un ingénieur bien connu des spécialistes de TCI (Trans-Communication Instrumentale), pour lui suggérer une explication intéressante de l'appariton de l'image du Christ de Collevalenza sur le « chronoviseur ». Il

offrait ainsi au Père Ernetti une sorte de position de repli qui lui aurait permis de « sauver la face ».

La solution proposée s'inspirait de quelques cas rarissimes, mais bien documentés, où quelqu'un, doué de pouvoirs médiumniques puissants, arrive à impressionner une pellicule photographique par sa seule pensée. Sergio Conti mentionnait ainsi le cas de Ted Serios, aux États-Unis, dont j'ai déjà parlé et auquel j'ajouterais celui de Masuaki Kiyota, au Japon, les deux travaillant avec des appareils polaroïds, mais le premier avec un objectif complètement ouvert et le second avec un objectif complètement fermé. Selon cette explication, le Père Ernetti aurait contemplé l'image représentant le crucifix de Collevalenza et l'aurait plus tard projetée lui-même, par sa pensée, sans s'en rendre compte, sur la pellicule du chronoviseur[72].

Malheureusement, si ingénieuse qu'elle fût, cette explication ne collait absolument pas avec ce que le Père Ernetti m'avait raconté. Elle n'expliquait pas le mouvement, ni les personnes qui entouraient le Christ en croix, ni les autres scènes de la vie du Christ, ni d'autres événements comme le discours de Mussolini ou celui de Napoléon, ni les sons entendus et enregistrés. D'ailleurs, à cette proposition d'explication, comme à toutes les autres questions, le Père Ernetti ne répondit jamais. Je le voyais bien aussi dans ces articles. Nouvelle indignation de Sergio Conti, par exemple, lorsqu'en 1984, le même Vincenzo Maddaloni fait publier dans une autre revue, *La Torre di Babele*

le compte-rendu d’une nouvelle interview que lui aurait accordée le Père Ernetti, avec les mêmes affirmations et la même photo du Christ de Collevalenza pour unique preuve[73].

Qui est vraiment le Père Ernetti ?

Pourtant, la première émotion passée, tout en continuant à lire, à dévorer tous ces textes accablants, je repensais à mon premier entretien avec ce bénédictin hors norme, qui m'avait tellement fasciné, et je me disais : Non ! ce n'est pas possible. Même si je n'arrive pas, pour le moment, à imaginer une solution, il doit bien y en avoir une. Cet homme ne mentait pas. Nous avions parlé de quantité de problèmes en dehors du chronoviseur ; de la crise de l'Église, du manque de vocations, des dérives de l'exégèse actuelle qui évacuaient complètement le surnaturel, de l'absence de souffle spirituel, de la morale refoulée de l'Église officielle qui vidait les églises et ridiculisait à l'avance toute tentative pour défendre les vraies valeurs morales. Il était bien d'accord avec moi pour dire que l'Église devrait s'intéresser beaucoup moins à ce qui se passe dans le lit des époux.

« Toute notre morale sexuelle est faite par des célibataires endurcis, me disait-il, et ils posent des exigences qui vont bien au-delà de ce que demande l'Évangile, ce qui est, finalement, une façon de lui être infidèle, car l'Église éloigne ainsi de Dieu bien des gens, pour des motifs qui ne viennent pas de Dieu ».

Il avait lu et apprécié mon gros livre de théologie *Pour que l'homme devienne Dieu.* Nous en avions discuté. Il m'avait demandé aussi plusieurs exemplaires d'un autre de mes livres : *Les morts nous parlent.* Il voulait en donner à certains prêtres à

Rome, m'a-t-il semblé. Non ! Cet homme était sincère et c'était vraiment un homme de Dieu.

Ce n'était pas non plus un mythomane. Je me rappelais à quel point nos conversations dans son bureau étaient continuellement interrompues par des coups de fils de personnes qui se croyaient plus ou moins possédées. Il leur parlait avec beaucoup de cœur, les rassurait, priait un moment avec elles, les bénissait. Il s'excusait ensuite de ces interruptions.

« Je sais bien, me disait-il, que la plupart ne sont pas vraiment possédées. Il y a des cas où il faut les aider à l'admettre et à prendre leurs problèmes en main. Mais il y en a d'autres où le mieux que l'on puisse faire c'est d'entrer dans leur jeu. En un sens, elles ont besoin de le croire. Cela donne une certaine importance à leur vie, comme d'autres ont besoin de croire qu'ils ont vécu comme danseuse à la cour des pharaons. C'est un moyen d'attirer l'attention sur eux, de rompre leur solitude ».

Il travaillait d'ailleurs en liaison avec des psychiatres, comme la plupart des exorcistes depuis longtemps, mais non pour tout réduire à des maladies mentales, comme c'est aujourd'hui la grande mode en France. Lui croyait à d'authentiques cas de possessions comme j'en ai donné quelques exemples particulièrement spectaculaires dans un de mes ouvrages[74] et pratiquait alors les exorcismes prescrits par l'Église.

Il a même écrit un livre sur les phénomènes de possession[75] que j'ai lu plus tard, quand je me suis intéressé aussi à ces phénomènes. Si les psychiatres qui lui envoyaient leurs « malades » avaient soupçonné en lui un mythomane ils auraient aussitôt arrêté.

Je constate encore que Don Gabriele Amorth, un des exorcistes les plus réputés d'Italie, parle dans ses ouvrages du Père Ernetti avec le plus grand respect : « Le Père Pellegrino Ernetti, le plus célèbre exorciste du Triveneto... l'exorciste célèbre de Venise[76]... ». On m'a assuré qu'il recevait ainsi 400 à 500 personnes par semaine !

Je remarquais d'ailleurs que, même dans les articles où on le mettait en demeure de façon de plus en plus pressante de s'expliquer, on lui témoignait en même temps beaucoup de respect. Dans l'une des lettres publiées par le *Giornale dei Misteri*, le directeur de la Fondation Giorgio Gandi et du « Musée du grammophone, du disque et des voix célèbres » écrit du Père Ernetti :

« Tout le monde connaît sa rectitude qui l'empêche de vendre l'honneur de son habit à qui que ce soit, ni comme religieux, ni comme scientifique... »

Cela me rappelait que, tout en me laissant libre, le Père Ernetti me conseillait de ne pas trop me commettre avec tous les salons de voyance et de médiumnité. Lui, ne l'acceptait pas ; et cela par « respect pour l'habit » qu'il portait et comme

scientifique. C'étaient bien ses propres paroles que je reconnaissais.

Il y avait même eu une histoire un peu étrange où il avait accepté de participer à un congrès de parapsychologie à condition qu'il n'y ait aucun parapsychologue dans l'assistance. « Dans la parapsychologie, avait-il dit, tout est subjectif jusqu'à l'exaspération et l'hystérie, si bien qu'il n'y a pas de base scientifique objective ». Peut-être avait-il cru qu'il s'agirait d'un congrès scientifique « sur » la parapsychologie et non « de » parapsychologie. Il avait prévu d'y faire une conférence de trois heures sur « *L'eschatologie dans la Bible, la philosophie et la théologie* ». Je notais également que le comte et ingénieur Lorenzo Mancini-Spinucci, bien connu des congrès que j'ai fréquentés en Italie, se déclarait, dans une autre lettre de la même revue, « admirateur » du Père Ernetti.

Enfin, je trouvais dans ce même numéro une information d'importance capitale. Le Père Ernetti aurait fait une conférence le 17 février 1979 dans l'aula magna de l'université Saint Thomas, à Rome, devant un parterre de physiciens et autres scientifiques sur le thème « Personne ne meurt », et il aurait, au cours de cette conférence, « révélé clairement le principe physique expliquant le phénomène des voix de l'au-delà et du chronoviseur ». Il est vrai, cependant, comme le faisait remarquer dans le même article Sergio Conti, encore lui, que si cette révélation avait été vraiment convaincante, on en aurait entendu parler sûrement un peu plus. Et là, je ne pouvais

que lui donner raison[77]. Mais en 1986 il avait encore dit quelques mots sur le chronoviseur, à la fin d'une conférence lors d'un congrès et aucun des auditeurs ou des journalistes présents n'avait tourné son exposé en ridicule.

Le Père Ernetti s'explique

Il n'y avait pas de doute. Pour en avoir le cœur net, il n'y avait qu'une seule solution : aller voir le Père Ernetti. Notre relation n'était pas du même ordre que celle que pouvaient avoir les journalistes ou même des confrères scientifiques. À moi, il dirait sûrement ce qu'il ne pouvait pas dire aux autres, au moins une petite partie ; ce qu'il me fallait pour ne pas compromettre notre amitié. De Bologne, j'enchaînai donc immédiatement sur Venise. Avant de partir, je m'étais quand même assuré qu'il pourrait me recevoir. Le Père Ernetti voyageait beaucoup. On l'appelait un peu partout, pour prêcher des retraites, pour donner des conférences, etc. J'avais de la chance. Il était à Venise et j'eus même l'impression qu'il était particulièrement ravi de me revoir, comme s'il se doutait qu'il était temps de me dire un certain nombre de choses.

Je retrouvai une fois de plus Venise, toujours avec le même plaisir, la même fascination. Puis ce fut le « vaporetto », la petite porte du monastère que je connaissais bien et l'accueil du Père Ernetti. Honnêtement, je ne sais plus très bien comment j'ai abordé la question avec lui, si j'ai été très direct, au risque de paraître agressif, ou si j'ai louvoyé pour ne pas trop lui donner l'impression que je commençais à douter de lui. Dans mes notes, je ne trouve que ses réponses.

Évidemment, il connaissait cette image de Collevalenza ! Il m'expliqua alors que le crucifix en question était l'œuvre d'un

sculpteur espagnol qui l'avait réalisé selon les indications d'une religieuse, espagnole elle aussi. Cette religieuse, Mère Speranza, avait des expériences mystiques. C'était une stigmatisée qui, comme la plupart des stigmatisés, non seulement revivait dans sa chair les principaux épisodes de la Passion du Christ, mais en avait en même temps des visions ; avec toujours ce problème que ces visions des différents mystiques ne coïncident jamais complètement entre elles. Cette mystique était venue s'installer par la suite en Italie, à Collevalenza, et le Père Ernetti l'avait fort bien connue et suivie jusqu'à sa mort. C'était évidemment l'image du crucifix réalisé d'après ses visions que *La Domenica del Corriere* et bien d'autres revues avaient publiée, mais elle ne venait pas du chronoviseur.

« D'ailleurs, avec le chronoviseur, m'expliqua le Père Ernetti, nous avions aussi le mouvement que nous avons filmé. Ce qui est vrai, c'est que la ressemblance entre ce que nous avons vu et la sculpture de Cullot Valera est frappante.

– Mais alors, pourquoi ce silence ? Pourquoi n'avez-vous pas répondu au moins cela à tous ceux qui vous pressaient de vous expliquer ?

– C'est que je n'étais pas libre. J'avais déjà trop parlé. J'avais interdiction absolue de mes supérieurs de donner de nouvelles explications, de répondre aux accusations, de réaffirmer l'existence du chronoviseur et la réalité des résultats obtenus. Je ne pouvais même pas dire que c'étaient mes supérieurs qui m'interdisaient de parler car, alors, la pression des journalistes

ou des services secrets étrangers se serait exercée sur eux. Je les aurais mis en danger. En un sens, les accusations portées contre moi les arrangeaient. Comme je ne pouvais pas répondre, le discrédit décourageait peu à peu toutes les curiosités. C'est précisément ce qu'ils voulaient, depuis la décision de démonter l'appareil et de garder le secret ».

Je sentais que le Père Ernetti avait beaucoup souffert de cette situation. D'ailleurs, il n'approuvait pas complètement ce silence absolu. Il aurait voulu que l'on utilisât les possibilités fantastiques de cet appareil pour certaines recherches ponctuelles et il croyait qu'au vu de quelques résultats sensationnels bien choisis l'existence même de cet appareil n'aurait plus fait de doutes. Mais, ses supérieurs religieux obéissaient sans doute aux ordres venus directement du Vatican et en haut lieu on jugeait une telle attitude comme encore beaucoup trop dangereuse. Le Père Ernetti était avant tout moine et il obéissait.

Réfléchissant plus tard, à nouveau, toujours et encore à ces problèmes, je compris que c'était probablement une telle situation qui expliquait qu'à plusieurs reprises il s'était dérobé à l'attente des organisateurs de congrès. Déjà en 1979, où il avait été invité à un congrès de parapsychologie, il avait exigé qu'il n'y ait pas de parapsychologues dans la salle ; exigence vraiment paradoxale et presque impossible à tenir qui lui servit de prétexte pour se dérober au dernier moment.

D’ailleurs, le sujet même qu’il avait proposé était déjà en soi un autre paradoxe, comme l’avait noté Sergio Conti. Tout le monde attendait de lui, dans un tel congrès, quelque communication sur le chronoviseur. Or, il avait préparé une très longue conférence de trois heures sur « *L’eschatologie dans la Bible, la philosophie et la théologie ».* Trois heures !

Pour qu’on n’ait plus le temps, sans doute, de lui poser des questions sur le chronoviseur. Ce congrès eut lieu en octobre 1979, donc juste après celui de Rome, en février, où le Père Ernetti avait parlé encore librement du chronoviseur. Était-ce précisément en raison des réactions suscitées par le congrès de Rome qu’on avait déjà interdit au Père Ernetti d’en parler à nouveau ? Il semble bien, en effet, qu’il ait ainsi fait faux bond au dernier moment en d’autres circonstances. Après le congrès de Rome ce furent de longues années de silence.

Il y eut cependant une exception, la dernière, semble-t-il. Ce fut au cours d’un congrès organisé par la revue d’astrologie *Astra,* les 18 et 19 octobre 1986, à Riva del Garda. Le thème du congrès était « *Le monde entier est magie* » et le titre de la conférence du Père Ernetti était « *Théologie, Science et Magie* ».

À cette occasion, il parla à nouveau du chronoviseur, mais comme de l’œuvre d’un groupe de savants dont il n’aurait fait que suivre les travaux. Encore se protégeait-il derrière des formules au conditionnel. Je ne pense pas qu’il ait alors répondu aux attaques dont il avait été l’objet ni surtout qu’il se soit expliqué sur l’image contestée du Christ en croix, car je n’ai

rien trouvé de tel dans le texte qui a été publié de sa conférence. S'il l'avait fait quand même à l'occasion de questions posées à la fin de son discours, j'en aurais trouvé des échos dans le compte-rendu publié par Anita Pensotti dans *Oggi*[78].

L'auteur de cet article soulignait seulement, comme je viens de le signaler, l'extrême prudence avec laquelle le Père Ernetti avait évoqué le chronoviseur, ne parlant jamais à la première personne mais disant toujours « quelques scientifiques prétendent que… ».

Avait-il quand même obtenu l'autorisation de ses supérieurs d'en parler, et dans ces limites précises ? Et pour quelles raisons ? C'est du moins ce qu'il avait affirmé à mon ami le professeur Ernst Senkowski, le 14 février 1987, lors d'une conversation de plusieurs heures. Ce qu'il avait dit sur les bords du lac de Garde, à ce congrès, avait été autorisé directement par le Vatican. On pourrait s'étonner du choix d'une telle tribune. Un congrès organisé par une revue d'astrologie ! Pourtant, à ce congrès, participait également Mgr Corrado Balducci, démonologue réputé, auteur de plusieurs ouvrages sur les phénomènes de possession.

Un confrère pas tellement frère

Je crois qu'il me faut encore rapporter un exemple des doutes que suscitait ce silence absolu auquel le Père Ernetti était contraint par ses supérieurs. En 1989, un autre chercheur italien faisait paraître un ouvrage sur des recherches assez semblables à celles entreprises par le Père Ernetti. Or, il s'agissait encore d'un prêtre : Don Luigi Borello qui, lui, se permettait de publier en détail la méthode qu'il avait suivie, les principes scientifiques qui étaient à la base de ses recherches et quelques indications sur les premiers résultats obtenus.

Dans ce livre, intitulé *Come le pietre raccontano*[79] *(Comment les pierres racontent)*, Don Luigi attaquait violemment le Père Ernetti, pensant qu'il ne faisait que reprendre une vieille hypothèse déjà évoquée par E. Rhein vers 1937 : les ondes émises sur terre pourraient parfois rencontrer des corps célestes et se trouver ainsi renvoyées sur terre où l'on pourrait alors les récupérer. Je tiens à préciser tout de suite que le Père Ernetti n'a jamais rien évoqué de tel devant moi.

Mais Don Luigi était allé voir le Père Ernetti, à l'Académie Santa Cecilia, à Rome, et celui-ci ne lui avait rien montré, rien expliqué. D'où la violente réaction de l'auteur de cet ouvrage. Le Père Ernetti sortit alors de son silence obligé et envoya, en 1990, une lettre à Don Luigi Borello, protestant vigoureusement, à son

tour, que tout ce qu'il avait dit sur le chronoviseur et la Passion du Christ était « vérité sacro-sainte ».

Dans un article récent[80], Don Luigi en donnait lui-même quelques citations :

« Notre Christ fut capté en 1953, disait cette lettre, tandis que celui de Collevalenza ne fut réalisé qu'environ six ans plus tard ; et quand Mère Speranza le vit sur notre photo, elle bondit de joie, car il correspondait à celui de ses visions : ce sont là des faits historiques ».

Et le Père Borello de réagir à son tour :

« Si je tiens compte qu'il s'agit d'un homme de grand prestige et, qui plus est, d'un prêtre qui écrivait à un autre prêtre et collègue en recherches scientifiques, il est clair que je ne peux mettre en doute ses affirmations. Mais comme scientifique, je ne peux que répéter que le Père Ernetti a affirmé sans rien prouver ».

C'est qu'alors le Père Ernetti n'avait plus le droit de se défendre et encore moins de donner le moindre début d'explication. L'insulte venant d'un confrère lui avait fait sans doute un peu plus mal que les autres et il avait réagi, mais dans une lettre privée et en respectant sa promesse de silence. Je dois quand même ici ajouter quelques mots de commentaire personnel :

D'abord, dans cette lettre, le Père Ernetti donne une date nettement antérieure à celle qu'il m'avait indiquée : 1953 au

lieu de 1956. Cela peut évidemment accroître les raisons de douter. « Vous voyez bien qu'à chaque instant il invente, me dira-ton, et finit par s'embrouiller dans ses mensonges ».

À cela, je ferai remarquer que l'on peut en déduire aussi bien l'argument contraire. Qui voudrait se faire passer pour un génie, aurait bien construit et mémorisé son affabulation afin de ne jamais se couper. Ce que je peux dire comme témoin, c'est qu'il est vrai, surtout vers la fin de sa vie, que les dates que me donnait le Père Ernetti changeaient un peu tout le temps. Il y avait déjà bien des années qu'il avait dû, par obéissance, abandonner ses recherches. Ses souvenirs devenaient moins précis et il ne prenait pas la peine de reprendre chaque fois ses vieux documents pour être sûr de donner la bonne date. Il ne pensait pas non plus, sans doute, que, dit dans un entretien privé, cela pût prendre un jour tant d'importance.

Que chacun vérifie pour lui-même s'il peut dire comme ça, sur le champ, en quelle année il a fait tel voyage à l'étranger, depuis combien de temps il connaît telle personne... Pour ma part, lorsque je juge important de ne pas me tromper, il me faut reprendre, à chaque fois, quelque note biographique ou me livrer à des calculs savants.

J'en dirais un peu autant à propos de l'image du Christ en croix. A-t-il vraiment montré une photo venant du chronoviseur à Mère Speranza ? La lettre reçue par le Père Borello semble le dire. Qu'il ait montré quelque chose à cette religieuse ne fait pour moi aucun doute. La question pour moi est la suivante :

était-ce une photo, tirée de la pellicule réalisée en filmant les images holographiques, ou était-ce le film lui-même ?

J'insiste sur ce détail parce que, dans les explications que m'avaient données le Père Ernetti pour me montrer que l'image publiée dans la presse ne pouvait pas venir du chronoviseur, il avait insisté lui-même sur le fait que tout ce qu'ils avaient vu était en mouvement. Cette insistance n'a évidemment de sens que si aucune « photo » fixe n'avait été tirée de ce film. Là encore, il me semble que dans cette lettre privée le Père Ernetti aura employé le terme de « photo » sans penser à son sens possible en opposition à l'idée de mouvement et sans soupçonner le doute que ce mot pourrait nourrir un jour.

De toute façon, cette lettre du Père Ernetti n'aura pas suffi, en réalité, pour changer l'opinion de Don Luigi. Dans un petit mot qu'il m'adressa le 8 mai 2000, celui-ci me disait encore qu'à son avis c'était le Père Ernetti qui avait composé le texte de la pièce d'Ennius, soi-disant captée par son chronoviseur, et que d'ailleurs le Père Ernetti « manquait complètement de notions de physique et ne connaissait pas la théorie de Cesare Colangeli, sans laquelle il n'est pas possible de capter les traces du passé dans la matière ».

Je me permettrai cependant, là encore, de faire mes petites remarques. Le ton de Don Luigi manifeste toujours un esprit de rivalité blessée et son admiration pour Cesare Colangeli étonne les scientifiques que j'ai pu consulter, car ce savant incomparable semble totalement inconnu au bataillon. Pour le

Père Borello il n’y a, de toute évidence, qu’une seule méthode possible : la sienne. C’est un peu la tendance de tous les grands chercheurs. Il ne faut sans doute pas trop leur en vouloir, mais on n’est pas forcé de les suivre toujours.

Quand le menteur va trop loin

Mais alors, cette image du Christ en croix qui a déchaîné tant de soupçons et de passions, qui a suffi à jeter le discrédit sur le chronoviseur et surtout sur le Père Ernetti, qui l'a introduite ? Et pourquoi ? Je signale déjà au lecteur qu'en 1993, le Père Ernetti affirmera encore à un journaliste espagnol qu'elle n'a rien à voir avec le chronoviseur[81]. Il semble bien que ce soit Vincenzo Maddaloni le coupable. J'ai d'abord essayé d'imaginer divers scénarios possibles, sans qu'il y ait eu de sa part intention de tromper. Je sais que les journalistes sont parfois tellement tannants que l'on finit par avoir envie de leur donner un os à ronger pour qu'ils vous laissent tranquilles. Le Père Ernetti aurait pu, de guerre lasse, donner cette image de Collevalenza à ce journaliste en lui disant, à peu près : « Tenez, le Christ que nous avons vu par le chronoviseur était comme ça ». La ressemblance entre cette image et ce qu'ils ont vraiment vu justifiant suffisamment cette attitude. Le journaliste aurait simplement, volontairement ou non, forcé un peu sur l'authenticité de l'image.

Mais on peut aussi imaginer un autre scénario. Je ne sais même pas si Maddaloni a vraiment reçu cette image des mains du Père Ernetti. Il a très bien pu la publier, sachant parfaitement d'où elle venait, pour obliger le Père Ernetti à sortir de sa réserve. Malheureusement, depuis la publication de

son nouvel entretien avec le Père Ernetti en 1984, une troisième hypothèse paraît encore plus probable : c'est que sachant le Père Ernetti réduit au silence, il ait seulement chercher à faire le plus d'argent possible. Après la tempête soulevée par son premier article, il est incroyable qu'il ait à nouveau donné comme preuve d'authenticité la même photo, sans aucun mot d'explication. C'est d'une désinvolture inadmissible envers ses lecteurs, envers l'éditeur qui lui a fait confiance, et, finalement, envers le Père Ernetti. Une telle attitude suffit, me semble-t-il, pour prouver la malhonnêteté du personnage et donc pour laver le Père Ernetti de tout soupçon.

Un témoin capital

Il s'agit du témoin le plus direct que j'aie pu rencontrer. « Le plus direct », parce que ce témoin n'a pas vu vraiment le chronoviseur. Mais son témoignage est cependant, à mes yeux, capital. Lors du congrès de Riccione d'avril 2003, une jeune femme m'a interpellé pour me dire que sa mère avait été une grande amie de Mère Speranza, la mystique stigmatisée à laquelle le Père Ernetti avait montré la Passion du Christ captée par son appareil. Mère Speranza avait alors confié à son amie qu'elle avait retrouvé le Christ tel qu'il lui apparaissait dans ses visions, lorsqu'elle revivait la Passion.

Nous avons donc là la confirmation de ce que dit le Père Ernetti dans sa lettre au Père Borello : « Quand Mère Speranza le vit sur notre photo, elle bondit de joie, car il correspondait à celui de ses visions ». Je lui demandai alors de me préciser si le Père Ernetti avait montré à Mère Speranza seulement une photo comme le dit le Père Ernetti dans sa lettre. « Non, me dit-elle, c'était un film ». Et elle ajouta, sans que je le lui aie demandé : « Le Père Ernetti avait même expliqué à Mère Speranza que l'image du Christ que l'on avait présentée comme venant de son chronoviseur ne pouvait en venir, car les images obtenues par son appareil étaient trop petites et pas assez fines pour permettre un tel agrandissement ».

JE TIENS ENFIN MA PREUVE

Quintus Ennius revient en scène

Lors d'un de mes passages à Venise, le Père Ernetti me remit tout de même un début de preuve. Non pas une image, non pas une cassette avec la voix du Christ, non hélas ! Mais le texte de la saynète de Quintus Ennius captée par le chronoviseur. Le Père Ernetti en avait parlé au congrès du lac de Garde, en ajoutant qu'en tant que spécialiste de musique prépolyphonique l'impression pour lui avait été très forte. « C'était une récitation sur le ton dorien, d'une grande puissance suggestive », avait-il dit pour conclure sa conférence avec un sourire.

C'est Anita Pensotti[82] qui nous raconte comment ce texte a retrouvé le jour. Un article avait paru dans un journal, rapportant qu'un certain Père « Pellegro » avait l'impudence de prétendre qu'il pouvait capter les images et les sons du passé. Le ton de l'article était « d'une ironie mordante », paraît-il. Or, un professeur de littérature au collège Amedeo di Savoia à Jesi, était très intéressé par ce genre de recherches. C'était le professeur Giuseppe Marasca. Il avait beaucoup réfléchi à ce

problème et en était arrivé à des hypothèses assez proches, disait-il, de celles qu'il avait trouvées dans l'article en question.

Il pensait même que cette découverte avait été annoncée par Nostradamus, dans le 61e quatrain de la 6e centurie. Je comprends d'ailleurs qu'il ait pu le croire d'après la traduction italienne dont il disposait. On y lit en effet : « La grande pista incisa avvolta ne mostrerà forse che alla metà la maggior parte délia storia ». Soit, très à peu près : La grande piste gravée et enroulée ne montrera peut-être qu'à moitié la plus grande partie de l'histoire... Malheureusement l'allusion devient beaucoup moins claire si l'on en reste au texte français authentique :

« Le grand tappis plié ne monstrera,
Fors qu'à demy la pluspart de l'histoire :
Chassé du regne loing aspre apparoistra,
Qu'au faict bellique chacun le viendra croire ».

De toute façon cette idée de « piste gravée » qui serait enroulée ne peut pas s'appliquer directement à ce que recevait le chronoviseur. L'expression conviendrait tout au plus au film que l'on pouvait faire des images reçues avec l'enregistrement du son. Mais c'est plutôt à une sorte de bande magnétique « enroulée » autour de la terre et contenant toutes les informations du monde que pensait le professeur Marasca, un peu selon le modèle des fameuses archives akashiques de la tradition indienne.

Cependant un tapis n'est pas une bande et le texte authentique ne dit pas qu'il y ait quoi que ce soit de gravé ou d'enregistré dessus. Je sais bien que sur un tapis on trouve souvent des motifs tissés de fils de différentes couleurs. Mais il n'y en a pas toujours. Or, si le texte visait ces dessins, pourquoi ne les évoque-t-il pas ? En outre, « plié » n'est pas « enroulé ». Enfin, on ne voit pas que la suite du quatrain puisse confirmer cette interprétation.

Très convaincu cependant d'être sur la bonne voie, le professeur Marasca écrivit directement à ce Père « Pellegro », à l'abbaye de San Giorgio. Il reçut en réponse le conseil de consulter l'article du Père « Pellegrino » Ernetti dans la revue *Civilta delle Macchine.*

Découvrant que le Père Ernetti avait travaillé longtemps en collaboration avec le Père Gemelli, le professeur n'eut plus aucun doute sur la valeur de ses travaux. Ayant lui-même fait des études à l'université du Sacré Cœur de Milan, il savait très bien que le Père Gemelli n'acceptait comme collaborateurs que des gens d'une valeur intellectuelle exceptionnelle.

À partir de ce moment-là, le professeur et le père du chronoviseur restèrent en rapport constant. C'est d'ailleurs le professeur Marasca qui avait proposé au Père Ernetti et à son équipe d'essayer d'obtenir ce texte de Quintus Ennius. Le père Ernetti l'avait assuré qu'il l'obtiendrait sans problème. De fait, il lui fit parvenir peu après le texte et la musique. « Pendant cinq ans, raconte Anita Pensotti, Marasca conserva jalousement ces

feuillets dans un coffret, sans se décider à en faire quelque chose. Il prit enfin une décision et, après en avoir fait la traduction en italien et avoir obtenu le consentement du Père Ernetti, il permit à notre magazine d'en publier quelques passages en exclusivité[83] ».

La revue n'en publie en effet que 31 vers, accompagnés de la traduction du professeur Marasca et deux photos montrent que le Père Ernetti avait pu noter la musique sur des portées normales à cinq lignes et en clef de sol.

La photocopie que m'a donnée le Père Ernetti est annotée par le professeur Marasca qui avait retrouvé 11 brefs passages, cités par trois auteurs anciens : Cicéron, un contemporain de Quintus Ennius, Probe, grammairien du premier siècle après Jésus-Christ, et Nonius Marcellus, auteur du quatrième siècle de notre ère, auquel on doit de nombreuses explications d'auteurs anciens. Ces citations correspondent à 22 vers de cette saynète. La plus grande partie du texte publié, qui comporte 121 vers, était donc inconnue.

Le Père Ernetti avait même commenté cette saynète, avec une extrême prudence, lors de sa conférence à Riva del Garda en 1986. Il se protégeait alors par de multiples conditionnels et ne se mettait pas en avant, attribuant la découverte à un groupe de savants. Il reconnaissait quand même que la musique de cette saynète avait été pour lui un choc. « C'était un récitatif chantant sur le mode dorien qui produit un effet intérieur assez suggestif ».

Mais quelques jours plus tard, il se confiait à une journaliste avec moins de précautions :

« D'après ce que nous avons capté, cette tragédie est exceptionnelle tant du point de vue littéraire que du point de vue musical. Nous avons une versification plutôt libre où pentamètres et hexamètres se mêlent. Cela forme un vrai flux littéraire absolument nouveau pour l'époque. C'est peut-être pour cela que cette tragédie ne retint pas l'attention. Musicalement, elle contient de véritables joyaux thématiques qui surprennent par leur esthétique qui semble trop archaïque et orientalisante pour la musique de 169 avant J.-C. Le chant était accompagné de flûte et du battement des mains qui remplaçait les percussions[84] ».

Le professeur Marasca avait tout de même fait une objection, lui demandant à brûle-pourpoint comment il avait pu connaître les noms des personnages.

« C'est très simple, répondit Ernetti, une sorte de speaker présentait chacun d'eux par son nom au fur et à mesure qu'ils arrivaient ».

Après de tels commentaires et un tel enthousiasme, vous comprendrez bien que j'étais en droit d'avoir l'impression de tenir là enfin un vrai début de preuve. Las ! Ce n'était pas si simple.

Où ma preuve est réduite en miettes

En l'an 2000, paraissait aux États-Unis la version américaine de l'ouvrage de Peter Krassa, avec une étude, assez détaillée, de cette saynète par le professeur Katherine Owen Eldred, diplômée en littérature classique de l'Université de Princeton (« Ph.D. in Classics »). Elle a été particulièrement bien choisie puisqu'elle donne un cours de « postgraduate » à la Northwestern University à Evanston sur la tragédie correspondante de Sénèque : « Thyeste ».

Elle présente donc, dans ce livre, une traduction en anglais du texte d'Ennius, précédée d'une présentation historique du thème à travers la littérature grecque et latine et accompagnée d'une analyse du vocabulaire et de commentaires. Ce n'est donc que tout récemment que j'ai pu avoir connaissance de son travail, mais puisque j'en suis à présenter ce début de preuve, je pense qu'il vaut mieux, pour une fois, abandonner l'ordre chronologique de mes recherches et en parler dès maintenant.

Je noterai tout d'abord qu'aussi bien le professeur Marasca qu'elle-même reconnaissent que ce texte n'avait pas été retrouvé et n'avait encore été publié nulle part. Ce n'est pas un vieux texte peu connu que le Père Ernetti nous aurait ressorti. Elle émet cependant, pour sa part, des réserves quant à son authenticité[85]. Je reprends ici sa démonstration.

D’abord, ce texte de 121 vers ne correspond qu’à un dixième environ de la longueur habituelle des tragédies latines. Or, dans les différentes revues qui parlent de ce texte, on ne dit jamais que le Père Ernetti ait présenté ces quelques vers comme un simple fragment d’une œuvre plus ample. Il était certainement plus facile à un latiniste chevronné, comme le Père Ernetti, de ne composer que quelques vers, en y incluant d’ailleurs des citations, que d’écrire une tragédie entière, ce qui lui aurait pris un temps considérable et nécessite tout de même un minimum de talent littéraire pour être crédible...

Ensuite, certains mots n’apparaissent dans ce que nous connaissons de la littérature latine que 250 ans plus tard. Ainsi « le verbe “praeludere” revient plusieurs fois dans le fragment ; mais les seules apparitions de ce mot qui nous soient parvenues sont d’environ 250 ans après Ennius (dans l’œuvre épique du poète Statius) ». Il y a également beaucoup de répétitions de mots, note-t-elle, ce qui manifeste un vocabulaire assez pauvre, ce qui n’était certainement pas le cas d’Ennius. Autre chose étonne encore Eldred, c’est que notre fragment contienne déjà 11 des 24 citations connues en tout à travers les auteurs anciens. L’ensemble du texte est de bonne qualité, reconnaît-elle, « mais grâce en partie aux nombreuses bonnes citations réellement d’Ennius ».

Catastrophe ! Les choses ne sont décidément pas simples. Il ne restait vraiment plus grand-chose de mon début de preuve. Cependant, même si je ne suis certainement pas aussi expert en

latin que Madame Eldred, je me suis mis, à mon tour, à examiner d’un peu plus près ses propos.

Contre-argumentation

D’abord, il ne s’agit là, en effet, très probablement que d’un fragment de 121 vers d’une tragédie qui devait en comporter bien davantage. Le Père Ernetti a-t-il vu la tragédie entière ou n’a-t-il vu que ce court passage ? Je n’en sais rien. Peut-être encore a-t-il tout vu, mais n’a-t-il pu en noter qu’une petite partie. De toute façon, nous dit Anita Pensotti, le texte communiqué par le Père Ernetti ne devait que servir d’appendice à un ouvrage plus vaste intitulé « Fra ginepro tra fisica e metafisica » où le professeur Marasca aurait développé toutes les idées qu’il partageait depuis des années avec le Père Ernetti. La publication d’une tragédie entière aurait dépassé le but recherché[86].

Je ne vois donc pas là d’indice suffisant d’une fraude. Je pense même qu’un fraudeur aurait prévu le soupçon à ce sujet et mis au point une parade. Le Père Ernetti ne m’a pas donné de détails sur la façon dont il avait procédé pour noter ce texte, ni expliqué s’il en avait vu davantage et je n’ai pas pensé à le lui demander, tout simplement parce que ni l’un ni l’autre nous ne pensions, à ce moment-là, à l’éventuelle nécessité un jour de fournir des explications aussi circonstanciées.

Les autres arguments présentés par Mme Eldred me paraissaient, à première vue, plus sérieux. Or, voici ce que, peu à peu, j’ai découvert. Elle nous dit que le mot « praeludere »

revient plusieurs fois dans ce texte. On le trouve effectivement trois fois, et cela dans le début du poème. Mais il me semble que, dans le contexte, c'est assez normal. Ensuite, je ne vois pas pourquoi elle traduit ce verbe, au deuxième vers par « to shed light » (répandre ou verser de la lumière[87]).

Je ne trouve pas ce sens dans mon dictionnaire et d'ailleurs le sens habituel me paraît ici fort bien convenir : « Die, âge, Musa lenis, meumque praelude cantum ». « Parle, allons, gentille Muse et prélude à mon chant ». Je ne vois pas du tout où elle est allée chercher l'idée de lumière. La racine « ludere » veut dire «jouer », « s'amuser », d'où le français « ludique ».

Sans aucun doute, elle a confondu avec le verbe « praelucere ». Elle traduit cependant correctement ce même mot dans les deux autres passages. J'ajouterai que le mot « âge » (ou « agite », « agitedum ») a certainement ici valeur d'interjection d'encouragement.

Ces mots, comme le signalent les dictionnaires, ont suivi la même évolution que les mots français « allons », « allez ».

Il faut donc comprendre : « parle donc », « parle, allons », « parle, allez » ou même encore, un peu plus familier « parle, vas-y ». Il s'agit d'un mouvement de l'âme, non du corps.

En outre, « âge » ne veut sûrement pas dire « viens » comme le traduit Eldred. Elle sent d'ailleurs elle-même qu'il y a une difficulté et, pour rétablir un sens cohérent, elle intervertit les

deux premiers mots : « Corne, speak, gentle Muse ». « Die, âge, Musa lenis », dit le latin.

De toute façon, « agere » ne peut pas vouloir dire « venir ». Quand il exprime le mouvement, ce verbe signifie « pousser », « faire avancer », parfois « chasser », « poursuivre », mais pas « venir ».

Je ne veux pas être méchant, mais tout de même, deux fautes énormes dès les deux premiers vers et, de plus, dans des vers très brefs qui ne font que 7 mots en tout, c'est beaucoup. À un examen, « ça ne pardonnerait pas », comme disent nos potaches aujourd'hui.

Or, voilà qu'à la fin de sa traduction, dans ses commentaires critiques, justement à l'endroit où elle s'étonne, comme je vous l'ai dit, de l'apparition de ce mot « praeludere », dès cette date, et de sa fréquence dans ces quelques vers, elle recommence à confondre « praeludere » et « praelucere[88] ». Décidément, elle doit avoir travaillé un peu vite.

Mais alors, est-ce bien vraiment le mot « praeludere » qui n'apparaît dans d'autres textes que 250 ans après la mort d'Ennius ? De toute façon, il me semble difficile de trop insister sur la date d'apparition d'un mot dans la littérature latine quand on sait, par exemple, que de l'œuvre principale d'Ennius, ses *Annales,* il ne reste que 600 vers, alors que l'original était plus long, nous dit-on, que *L'Iliade* d'Homère ; qu'Ennius écrivit au moins 20 pièces de théâtre et qu'il n'en reste que des fragments.

Et surtout quand on sait qu'il en est de même pour toute la littérature latine et particulièrement de cette époque-là. J'ajouterai qu'il faut toujours être très prudent dans l'usage de ces analyses de vocabulaire. Il y a longtemps qu'on a fait remarquer qu'avec ce procédé on démontrerait que *Les plaideurs* ne peuvent pas avoir été écrit par Racine parce qu'on n'y retrouve pas du tout le vocabulaire de ses tragédies. D'autres se sont ingéniés ainsi à distinguer plusieurs Shakespeare... Encore faut-il, pour recourir à un tel argument, ne pas se tromper de mot.

Voyons un peu la suite. Que les non-latinistes me pardonnent, mais je crois que la démonstration vaut la peine et ils pourront, en gros, la suivre quand même, j'en suis sûr : au troisième vers, elle accorde « levi » (datif ou ablatif) à « nemoris » (génitif) ! elle fait de « aura » un complément d'objet direct, comme si l'on avait « auram », elle traduit « furorem » par « madness » (folie), alors que dans le contexte il s'agit, de toute évidence, d'« ardeur poétique », sens bien attesté par ailleurs chez les meilleurs auteurs. Pour faire bonne mesure, au début du quatrième vers, elle prend « laudes » pour le subjonctif du verbe « laudare », alors qu'il s'agit certainement de l'accusatif pluriel de « laus ». C'est qu'elle était acculée à cette erreur par les méprises précédentes, chaque faute en entraînant une autre, comme dans les chutes de dominos.

Faut-il vraiment continuer ? Il me semble que l'hypothèse d'un travail trop rapide ne peut pas suffire à expliquer de telles

fautes. Franchement, c'est à se demander si cette diplômée de l'université de Princeton a quelques notions de grammaire latine. Six fautes énormes en 17 mots, c'est une belle vitesse de croisière. J'ajouterai que, malheureusement, jusqu'au bout de sa « traduction » son génie poétique ne faiblit pas.

Évidemment, de telles fautes finissent par conduire à toute une série d'absurdités. Une vraie bouillie ! Le plus amusant, c'est de voir ensuite les commentaires qu'elle fait, strophe par strophe (ça fait très scientifique), croyant analyser le texte qu'on lui a soumis, alors qu'elle ne fait que gloser sur ses contresens, s'étonnant, par exemple, que l'auteur parle de « folie », et même de « louer » cette « folie » (« praise my madness »), etc. Pour ma part, je ne vois de délire que dans sa traduction, pas dans le texte.

Peut-elle alors, dans de telles conditions, juger de la valeur littéraire du texte ? Celle-ci viendrait surtout, nous dit-elle, du nombre des citations retrouvées déjà dans d'autres auteurs anciens. Mais, de toute façon, ces citations ne font en tout que 22 vers sur 121. À chacun d'estimer si ces 22 vers pourraient, à eux seuls, assurer la valeur littéraire de l'ensemble.

Le professeur Marasca ne semble pas avoir été troublé par le style ni le vocabulaire de ce texte. Mais lui, il sait le latin. Il est vrai aussi qu'il avait quelques raisons d'être plus réceptif à son origine paranormale. Il avait assisté à la conférence du Père Ernetti à Rome, le 17 février 1979. On ne peut guère, pourtant, mettre en doute l'honnêteté du professeur Marasca, puisque

Sergio Conti, l'accusateur vigoureux du Père Ernetti, comme nous l'avons vu, déclare avoir pour lui « une amitié sincère et une estime marquée[89] ».

« SE DÉPLACER DANS L'ÉTERNEL PRÉSENT »

Quand je repassais dans ma tête mes souvenirs du Père Ernetti, quand je me rappelais la qualité des témoins qui le connaissaient depuis des années et qui avaient si longtemps travaillé avec lui, je ne pouvais pas douter. Mais, cependant, le doute revenait sans cesse en moi sur l'existence de ce chronoviseur. Non pas tant à cause de cette histoire d'image du Christ. Très vite, j'avais soupçonné les manigances d'un journaliste peu scrupuleux et les explications du Père Ernetti m'avaient paru suffisantes. Ce n'était pas non plus les questions légitimes que l'on pourra toujours se poser sur l'authenticité de la saynète d'Ennius. Il était bien évident qu'on ne pouvait en faire une preuve absolue. J'en étais bien conscient, même avant les doutes mal étayés exprimés par Mme Eldred. Non, tout cela restait relativement secondaire. La vraie raison de douter qui revenait sans cesse, que je n'arrivais pas à éliminer, c'était bien plutôt l'énormité en elle-même d'une telle découverte, fantastique jusqu'à l'invraisemblable, merveilleuse et redoutable tout à la fois. J'étais pris sans cesse entre ces deux considérations, sans parvenir jamais à une solution définitive et satisfaisante.

Un ami scientifique vient à mon aide

Heureusement, j'ai la chance d'avoir parmi mes amis un vrai scientifique, un vrai savant. Et ce qui, pour moi, distingue les vrais scientifiques des faux, c'est que sa science ne l'a pas refermé sur quelques dogmes acquis, comme des « acquis sociaux ». Il est resté ouvert à tout, tour à tour émerveillé et troublé par la prodigieuse fantaisie de la Nature, par ses complications parfois gratuites, ses monstruosités et, malgré tout, son extraordinaire harmonie. Il est victime d'une curiosité insatiable, d'une impatience d'enfant devant ce qu'il ne comprend pas. Bref, un vrai savant. Sa spécialité est l'étude des mœurs des animaux, des abeilles ou des fourmis, par exemple. C'est peut-être ce qui l'a aidé à développer une certaine connaissance intuitive aussi des hommes. Il a assez longtemps fréquenté les milieux scientifiques pour reconnaître ou deviner rapidement ce qu'il y a sous les masques officiels que chacun est bien obligé de promener pour se mettre à l'abri des confrères. L'intolérance est aujourd'hui dans les milieux scientifiques officiels plus grande que dans l'Église catholique.

Me voilà donc reparti pour Venise, cette ville à moitié morte et si active. Bourdonnement incessant des touristes comme des mouches sur un cadavre. Mais, cette fois, je ne suis pas seul à franchir la petite porte du monastère. Mon ami, le professeur Rémy Chauvin, est avec moi. Je lui laisse la parole :

« Si ce qu'on m'a dit est vrai, il s'agit tout simplement de la découverte scientifique la plus étonnante de tous les temps qui ferait plus de bruit même que la bombe atomique. J'adore la science-fiction, surtout quand elle est réelle... Mais je me garde surtout d'affirmer qu'une chose est impossible : à chaque fois qu'on l'a dit dans les sciences, on a été forcé de convenir qu'on avait proféré une sottise ; d'autre part, je me souviens de l'affirmation énorme des physiciens des quantas, suivant lesquels il n'y aurait ni passé ni futur, mais seulement un "éternel présent immobile" : la seule mobilité serait alors induite par la conscience de l'homme. Ils vous disent cela avec le plus grand sang-froid, comme une chose évidente. Alors, l'hypothèse d'un déplacement dans le temps n'est peut-être pas si folle que cela, puisqu'il s'agit seulement de se déplacer dans l'éternel présent » ...

Nous voici arrivés au couvent magnifique de San Giorgio. Je suis personnellement assez ému. Voilà le Père Ernetti, grand, maigre, pâle. Il nous confirmera qu'il est très malade. Il parle volontiers ; il a même l'air heureux de trouver des interlocuteurs. Oui, il a voyagé dans le temps.

'Toutes les vibrations sont enregistrées, explique le Père Ernetti.

– Et les futures ?' Je n'ai comme réponse qu'un certain sourire. 'Mais si vous pouvez voyager dans le temps vous pouvez aussi le faire dans l'espace-temps ? par exemple aller voir ce qui se passe sur la planète Mars ?

– Oui, ce serait à faire’ répond Ernetti avec un autre sourire.

Nous avons parlé ainsi de tout ce que Brune connaissait déjà ; de la Passion du Christ, des réticences de l’Église, des dangers de cet appareil. ‘Mais, cher Père, ce que vous avez trouvé, d’autres le découvriront un jour à leur tour.

– Je ne crois pas, me répond Ernetti. Il faudrait un coup de chance inouï.

– Vous savez, votre raisonnement se tenait il y a 40 ans, car les scientifiques ayant le niveau nécessaire pour de telles recherches étaient encore peu nombreux. Mais il augmente maintenant chaque année très rapidement. Tôt ou tard, d’autres finiront par retrouver ce que vous nous cachez.’

Là, je sens que le Père Ernetti est ébranlé, mais il ne dit rien.

Nous revoilà, après trois heures d’entretien, dans le vaporetto qui nous ramène dans le centre. Je suis abasourdi. Pourtant, cet homme calme et serein n’a rien d’un exalté. Il jouit apparemment dans l’Église d’une bonne réputation. Il est même exorciste. J’oubliais, nous l’avons vu ce jour-là faire un exorcisme par téléphone : ces diables d’Italiens ! (C’est le cas de le dire) ».

En réalité, il ne s’agissait pas tout à fait d’un exorcisme, mais d’une sorte de prière de libération, plus pour apaiser l’angoisse de quelque psychisme fragile que pour expulser violemment les démons. Un véritable exorcisme, c’est tout autre chose ! De cet entretien, mon ami le professeur Chauvin retira la conviction que l’étrange moine de Venise ne mentait pas. Il n’était pas

possible de laisser dormir une découverte aussi fantastique. Avec sa curiosité et son impatience habituelle, il me pressait d’essayer d’en savoir davantage.

Dernière rencontre avec le Père Ernetti

Je savais depuis quelque temps que la santé de mon ami, le moine étrange de Venise, se dégradait lentement. À plusieurs reprises, lorsque j'avais essayé de lui téléphoner on m'avait répondu, de l'abbaye, qu'il était à nouveau hospitalisé. Je sentais donc que le temps pressait.

Le 1er novembre 1993, j'étais donc à nouveau dans la cité des doges. Il me reçut avec joie et je dois avouer que, pendant un bon moment, nous perdîmes tous les deux complètement de vue ses problèmes de santé. Il paraissait à nouveau en pleine forme. Il avait repris sa place dans son grand bureau et tout semblait tourner comme avant. Comme à chaque fois, nous abordâmes bien d'autres sujets que le chronoviseur. Mais, à propos de celui-ci, il me dit tout de même qu'il avait été convoqué peu de temps auparavant au Vatican, le 30 septembre 1993, avec les deux derniers scientifiques vivants qui y avaient travaillé, devant une commission de savants de divers pays et quatre cardinaux. « On leur a tout dit » m'a-t-il alors affirmé.

J'aurais peut-être pu essayer d'en savoir davantage. Mais, à cette époque, je n'envisageais pas d'écrire un livre sur ce sujet. J'avais publié quelques articles. Je ne pensais pas pouvoir en dire plus. Ce qui m'a freiné aussi, je m'en souviens, c'est ma relative surprise, car j'avais toujours senti que le Père Ernetti n'avait aucune confiance dans le Vatican pour l'avenir de cette découverte. Il regrettait que l'on ait démonté cet appareil si

rapidement. Il pensait que l'on aurait pu s'en servir pour faire des découvertes archéologiques extraordinaires ou vérifier quelques grands événements du passé. Au cours de mes différentes rencontres avec le Père Ernetti, il m'avait déjà raconté quelques épisodes de leurs recherches dont il ne m'avait pas parlé dès la première fois. Je savais, par exemple, qu'ils avaient capté la destruction de Sodome et Gomorrhe, dans une sorte d'explosion gigantesque, un peu comme celle de nos bombes atomiques. Il m'affirmait aussi qu'ils avaient capté la scène ou Moïse avait reçu les dix commandements et qu'ils en avaient maintenant le texte authentique. Dans différents articles, j'ai trouvé aussi qu'il évoquait parfois des recherches semblables menées par des Américains, disant qu'il attendait leur confirmation pour en parler plus librement. Ceci me fut confirmé plus tard par de nouveaux documents.

Nous avions discuté aussi de cette crainte concernant notre liberté. Le danger est réel, nous étions bien d'accord. Mais, sans que nous nous en rendions compte, notre marge de secret se trouve lentement réduite par d'autres technologies. Les images satellites atteignent déjà une résolution d'un mètre. On ne peut plus rien construire sans que cela puisse être repéré. On peut déjà suivre le trajet d'un camion ou même d'une voiture particulière. Nos conversations par téléphone portable permettent de suivre tous nos déplacements. Nous figurons tous sur quantité de fichiers électroniques sans le savoir. Nous n'en sommes pas encore à être totalement transparents les uns aux

autres, mais notre vie privée n'est déjà plus totalement privée. Alors, est-ce que, de toute manière, nous ne serons pas lentement amenés à transformer nos façons de vivre en fonction de cette évolution ?

Je me rappelle aussi, en fin d'entretien, lui avoir signalé que mon livre *À l'écoute de l'au-delà* auquel le professeur Rémy Chauvin avait collaboré, allait probablement bientôt être traduit en italien. Il m'avait demandé, quand cela se déciderait, de le prévenir. Il était prêt à rompre le silence qu'on lui avait imposé pour s'expliquer, enfin, sur l'histoire de l'image de Collevalenza. C'était la dernière fois que je le voyais sur cette terre. Le vendredi 8 avril 1994, le Père Ernetti, depuis longtemps très malade, eut une rechute. Vers 15 h ou 16 h, il appela son neveu Aprilio au téléphone pour le prévenir qu'on l'emmenait à l'hôpital. Sur le bateau, il se sentit plus mal, si bien qu'on décida son transfert vers un autre hôpital où il mourut vers 17 h le jour même.

Pour permettre au lecteur de se faire par lui-même une petite idée de ce qu'était en profondeur le Père Ernetti, je me permets de transcrire ici quelques lignes, écrites de sa main, et reproduites à côté de sa photo à l'occasion de ses 50 ans de vie monastique, en 1991. Bien entendu, chacun les appréciera selon sa foi et sa sensibilité, mais je pense que c'est aussi un élément à verser au « dossier » :

Gesù mio, misericordia mia,

Mon Jésus, ma miséricorde,

abbi pietà di me ;

aie pitié de moi ;

Gesù mio, speranza mia,

Mon Jésus, mon espérance,

nella vecchiaia non abbandonarmi ;

dans la vieillesse ne m'abandonne pas ;

Gesù mio, salvezza mia,

Mon Jésus, mon salut,

donami la luce del tuo volto,

donne-moi la lumière de ton visage,

Maranatha = Vieni, Gesù, ti aspetto !

Maranatha = Viens, Jésus, je t'attends !

Et encore ceci :

Gesù, tu sei il mio tutto,

Jésus, tu es mon tout,

io sono il tuo niente ;

moi, je suis ton rien ;

prendi questo tuo niente,

prends ce rien qui est tien,

donami il tuo tutto,

donne-moi ton tout,

ed io saro tutto tuo.

et je serai tout tien.

EN PLEIN SURNATUREL

Il arrive assez souvent que mes conférences soient suivies par des « voyances ». Au cours de ces séances publiques un médium essaie, soit d'y voir un peu plus clair que vous-même dans vos problèmes de vie, soit d'entrer en communication avec des trépassés. Il y a maintenant pas mal d'années j'avais moi-même déposé quelquefois sur la table de ces « voyants » des photos de ma mère, de mon père, et de certains amis, un peu dans l'espoir de retrouver ainsi un contact avec eux, mais surtout pour me rendre compte si ce phénomène existait vraiment et explorer indirectement sa complexité. Il y a longtemps que pour moi il n'y a plus de doute. C'est vrai, certaines personnes sont douées d'une sorte de sensibilité supplémentaire qui leur permet de voir ou d'entendre des choses que nous ne pouvons pas percevoir.

Ce que les médiums m'ont dit

Or donc, voici qu'à plusieurs reprises des encouragements m'arrivent. Je dois reconnaître que, parfois, j'ai effectivement cherché quelque signe : dois-je continuer ? Cela en vaut-il la peine ? Ces recherches peuvent-elles représenter un danger pour l'évolution de l'humanité ? Peuvent-elles au contraire aider ? Mais parfois aussi je n'avais rien demandé. Le seul fait d'être présent dans la salle m'attirait une intervention de l'au-delà. Voici donc quelques extraits de ce que j'ai reçu par l'intermédiaire de différents médiums, tous honnêtes, j'en suis convaincu :

« Oui, je serai aidé. On me remettra des documents. Il y a encore des découvertes non publiées. J'ai perdu deux ans, me dit-on. Des scientifiques se pencheront sur ce problème. La route sera longue. Je n'ai encore qu'une ébauche. Ernetti, dans l'au-delà continue ses recherches. Ce que je ferai connaître ne provoquera pas de catastrophe. D'autres chercheront à remonter le temps, mais en vain ».

D'un autre médium qui me rapporte ce qu'il comprend :

« Le Père Ernetti a voulu renverser certaines choses. Il est allé au-delà des normes. Il veut me délivrer de certains liens. 'Ta liberté tient à toi' me fait-il dire. Il avait un double aspect, comprend la médium. Il n'était pas toujours aimable, mais droit. J'ai compté dans une bonne partie de sa vie (paraît-il !).

On a voulu l'enterrer avant qu'il ne soit mort ; pas enterré vivant, il faut le comprendre au sens figuré : on l'a entravé. 'Reprends le flambeau, me fait-il dire. Ne te laisse pas mettre une calotte sur la tête.' (S'il s'agit d'une calotte d'évêque, je ne cours vraiment aucun danger). 'Ne te laisse pas enfoncer comme on le lui a fait. Va jusqu'au bout de ton courage. Gagne ce que je n'ai pas gagné. Tu ne tomberas jamais dans le piège.' On montre alors à la médium un symbole : une boîte, tapissée intérieurement de tissu, avec un ciboire tout neuf (Cette vision semble correspondre à un tabernacle. Peut-être le symbole d'une nouvelle Église, d'un renouvellement de l'Église ?) ».

Tout cela venait-il du Père Ernetti ? de quelqu'un d'autre ? Le médium ne faisait-il que capter dans mon subconscient ce que je souhaitais, me rassurant lorsque je voulais l'être, exaltant ma future mission quand je tentais d'y croire ? Étais-je manipulé par des entités de l'au-delà cherchant à me détourner de quelque tâche plus importante ? Tout cela restait terriblement insuffisant. J'allais bientôt avoir l'occasion de faire un pas de plus, de consulter beaucoup plus sûr que tous les médiums de la terre.

Contact mystique

Je suis prêtre et même un peu théologien et j'appartiens parmi ces derniers au petit reste des attardés qui continuent à croire aux anges. Vous remarquerez d'ailleurs que les anges viennent de faire un retour en force au moment même où la plupart des théologiens n'y croyaient plus. C'est qu'il est difficile de les supprimer des Évangiles ou des autres textes du Nouveau Testament. Ils y interviennent tout le temps. Nos intellectuels s'en tirent en expliquant qu'il ne s'agit que d'un langage pour primitifs ; mais enfin ils sont là quand même. Il est encore plus difficile de ne pas en tenir compte dans la vie des saints. Quantité de saints affirment les avoir vus, leur avoir parlé et témoignent des aides qu'ils en ont reçu. Il est vrai que l'iconographie habituelle en Occident les a souvent déconsidérés. Si on en reste aux angelots dodus de l'art baroque, il est difficile de croire à leur existence. Mais voyez leur intervention dans les célèbres *Dialogues avec l'Ange*[90]. Quelle majesté ! Notez au passage que les chrétiens d'Orient, dans leurs icônes, ne les ont jamais infantilisés comme on l'a fait trop souvent en Occident. Il en est de même pour Dieu et le vieux barbu qui est censé le représenter. Dépassez toutes ces caricatures et vous admettrez bien vite qu'il n'y a rien d'absurde à croire à l'existence possible de quantité d'êtres que nos sens ne perçoivent pas mais qui peuvent vivre dans d'autres dimensions. Certains médiums peuvent voir ainsi nos

défunts, les entendre et leur parler alors que nous ne les voyons ni ne les entendons. Voici donc comment je reçus l'avis fort précieux d'un « ange ».

Depuis quelque temps déjà je préparais un autre livre sur les phénomènes extraordinaires, en général, pour aider à les situer les uns par rapport aux autres. Beaucoup ne paraissent extraordinaires qu'en raison de notre ignorance actuelle. Le tonnerre frappait autrefois les imaginations autant que la foudre pouvait frapper les corps. On y voyait facilement une intervention directe de forces surnaturelles, quelque avertissement des dieux. D'autres correspondent à une certaine interférence entre notre monde et l'au-delà, mais sans qu'il y ait à chaque fois miracle ou diablerie. Ainsi, en est-il, la plupart du temps, de tous les phénomènes de médiumnité ou encore de la TCI (Trans-Communication Instrumentale). Mais d'autres faits prodigieux viennent certainement de forces obscures et redoutables dont l'Église ne parle plus assez, comme les phénomènes de « possession ». D'autres, enfin, viennent de Dieu et accompagnent souvent les expériences mystiques. Tels sont, souvent, les phénomènes de bilocation, de stigmatisation, etc.

Pour développer ce dernier cas, j'aurais pu me référer à des mystiques déjà connues en France, comme Marthe Robin ou Sœur Yvonne-Aimée de Jésus, du monastère de Malestroit. Mais, justement, il y a déjà beaucoup d'ouvrages qui ont paru sur leur vie. Il m'a semblé plus intéressant d'évoquer une mystique italienne encore totalement inconnue en France : Natuzza

Evolo[91]. Elle présente en effet un ensemble impressionnant de phénomènes : elle voit les morts comme les vivants, au point souvent de les confondre ; les morts s'emparent parfois de sa gorge et parlent à travers elle ; il lui arrive souvent d'accomplir des missions, parfois très loin de chez elle, en bilocation ; elle revit la Passion du Christ le Vendredi Saint ; elle présente aussi un phénomène, pratiquement unique dans l'histoire de la Mystique, des gouttes de sang suintent sur sa peau et lorsqu'on les essuie des inscriptions et des dessins très fins se forment avec son sang.

Mais j'allai la voir, non seulement pour réunir de la documentation et des témoignages sur sa vie, mais aussi pour la consulter personnellement sur mes propres problèmes, ma situation dans l'Église, ma forme très particulière de ministère sans mission officielle, etc.

Le gros village où elle vit n'est pas facile d'accès. Il faut changer d'avion à Rome ou à Milan, puis atterrir à Lamia Terme, un petit aéroport dans l'extrême Sud de la botte italienne. Il faut ensuite prendre un taxi et faire encore une assez longue course. C'était en hiver, il faisait déjà nuit et mon chauffeur se perdit et effectua un long détour. Heureusement, je fus, au terme de mon voyage, accueilli très fraternellement dans une maison paroissiale. Une des caractéristiques étonnantes du cas Natuzza Evolo, c'est que cette mystique est en fort bon termes avec le clergé. Elle n'est pas du tout en butte à des soupçons systématiques, à des dénonciations calomnieuses

comme ce fut le cas pour le Père Pio. Il est vrai qu'elle en eut aussi sa part autrefois. Les psychiatres voulaient la faire passer pour folle et les prêtres l'ont exorcisée comme une possédée. Mais maintenant elle est plutôt protégée par le clergé qui, non seulement la respecte, mais cherche à diffuser son message d'amour. Les faits paranormaux qui continuent à se multiplier en sa présence font l'objet d'enquêtes rigoureuses et de publications importantes.

Si je parle d'elle ce n'est pas pour raconter mes voyages. Les 7 et 8 décembre 1997, j'eus la possibilité de la rencontrer deux fois en tête à tête. Je pouvais donc lui poser mes questions en toute liberté. Comme chaque fois, la réponse ne venait pas d'elle mais de son ange-gardien. Appelez-le « guide », « entité contrôle » ou comme vous voudrez si le vocabulaire religieux vous incommode. Mais c'est toujours ainsi que les choses se passent avec elle. Et c'est comme ça que son ange lui communique des noms de médicaments impossibles, pleins de racines grecques, auxquels elle ne peut rien comprendre, mais qu'elle répète pourtant fidèlement. C'est encore lui qui lui donne des réponses dans des langues étrangères dont elle ne sait pas un mot. Elle est même incapable de parler correctement l'italien officiel. Elle ne parle que son dialecte calabrais et elle était tout étonnée que moi, étranger, j'arrive à la comprendre. Et, chaque fois pourtant, la suite des événements prouve que la réponse est correcte.

Ce qui m'a le plus impressionné en elle, c'est la profondeur et la limpidité du regard, malgré ses yeux noirs. J'ai senti quelqu'un de complètement transparent, quelqu'un de totalement libéré de soi. Je n'avais connu cela jusqu'alors qu'avec certains moines, au Mont Athos.

Après avoir obtenu d'elle, ou plutôt de son ange, les réponses qui me concernaient personnellement, je lui ai donc demandé ce que je devais penser du chronoviseur. Bien évidemment, elle n'en avait jamais entendu parler et ne savait donc même pas de quoi il s'agissait. Elle a regardé dans le vide, un peu à sa droite, donc à ma gauche, dans la direction de son ange, et m'a répondu : « E tutto sincero ». Puis, regardant à nouveau à côté de moi, elle ajouta en parlant cette fois du Père Ernetti : « Oh ! mais il est monté déjà très, très haut. C'est une âme très évoluée ».

On me fera remarquer que « sincère » ne veut pas dire forcément « vrai ». Je me suis fait et refait bien des fois cette objection. J'ai retourné dans ma tête quantité d'hypothèses. Peut-être le Père Ernetti avait-il capté, sans s'en rendre compte des scènes du tournage d'un film sur la vie du Christ. Mais alors, les images n'auraient pas toujours été centrées sur le Christ. Elles se seraient parfois attardées sur d'autres personnages, la Vierge Marie, Saint Jean, un centurion... Il aurait vu aussi des pauses entre deux scènes ; les acteurs ôtant leurs costumes pour se détendre un moment ; des scènes mal réussies auraient été reprises. Et le film n'aurait pas été tourné

en araméen ! Une telle reconstitution n'a été tentée que tout récemment, avec le bruit que l'on sait. D'ailleurs, la même hypothèse ne pouvait pas expliquer la préparation d'attaque d'une banque qu'un jour l'équipe du Père Ernetti avait captée. Décidément, si tout ce que m'avait raconté et avait publié mon ami moine, il l'avait dit en toute sincérité, il fallait bien que cela fût vrai. Ou alors, c'est qu'il était complètement fou, capable de délirer sincèrement. Cela ne collait absolument pas avec tout ce que je savais du Père Ernetti, ni avec ma conviction profonde.

LA THÈSE DE LA MYTHOMANIE

Rencontre avec Mgr Barecchia

L'avis de Natuzza Evolo m'avait confirmé dans mes convictions. Mais tout cela ne me permettait pas de transmettre mes convictions à d'autres. Il fallait en savoir plus. Je me rappelai alors que quelqu'un m'avait donné, en Italie, le nom d'un ami du Père Ernetti en m'assurant qu'il pourrait probablement me confier certaines choses. Mais quoi ?

Vous l'avez déjà deviné, je suis reparti pour Venise. Une routine. J'y avais déjà mes cafés préférés, presque mes manies. C'est seulement arrivé sur place, que je me mis à chercher dans les annuaires locaux son numéro de téléphone et son adresse. C'était un peu imprudent. J'avais de la chance. Il était là. Il n'était pas question de lui poser directement des questions sur le chronoviseur. Je me présentai donc en ami du Père Ernetti, ce qui était vrai, et comme désireux de reparler de lui avec un de ses anciens amis. Il accepta sans problème et me donna rendez-vous pour le lendemain matin, à sept ou huit heures, je ne sais plus très bien. Il prit soin de me préciser la station de vaporetto la plus proche, San Basilio, et de m'indiquer la ligne qui m'y conduirait, la 82. Dans l'après-midi, je fis déjà une première fois le trajet pour repérer la maison et noter le temps qu'il me fallait

de mon hôtel à cette station afin d'être sûr d'arriver à l'heure précise à mon rendez-vous.

Le lendemain matin, malheureusement, il pleuvait, et abondamment. Je ne sais pas si vous connaissez Venise sous la pluie, mais quand l'eau du dessus rejoint celle du dessous, cela a quelque chose de déprimant. Nous n'étions encore que le 2 avril (2000) et il faisait froid, un froid terriblement humide et pénétrant. Arrivé sur cette petite place, devant la maison j'essayai de sonner. Une fois, deux fois, trois fois, hésitant entre la discrétion et l'insistance. Rien ne bougeait. Il y avait un peu de lumière au premier étage. J'essayai d'appeler. En vain. Il était encore très tôt. La place était déserte, sous la pluie, et je ne voyais personne. Je tentai alors de sonner à la maison voisine. On me répondit par l'interphone qu'à côté ils étaient souvent partis. La réponse fut brève et, par l'interphone, il est toujours difficile d'insister.

J'avisai en face de cette maison un café qui venait d'ouvrir. À tout hasard, j'entrai. Il y avait déjà deux clients au comptoir, plus le barman. Je demandai s'ils savaient où demeurait Mgr Barecchia. Non ! Ils se consultèrent rapidement mais aucun d'eux ne connaissait ce Monseigneur. Je reformulai, un peu désespéré, ma question, mais cette fois en donnant le prénom : « Aucun de vous ne sait où habite Don Gastone Barecchia ? » « Ah ! Don Gastone ! Mais si, bien sûr. Mais il n'habite pas en face, sa maison est sur le côté. Oui, les numéros sont mal indiqués ». Soulagement ! Je n'avais pas trop de retard. Je traversai donc la

place, toujours sous la pluie, et sonnai à la maison indiquée. Là encore, interphone. « Oui, je vous ouvre. Montez ». J'entendis un déclic et poussai la porte. Au lieu de monter, il fallait d'abord descendre quelques marches.

Je me trouvai ainsi dans une sorte de hangar, de grange, de lieu inhabité et inhabitable d'où partait, effectivement, un escalier en bois. Je pense que les Vénitiens, un peu las des incursions de « l'acqua alta » finissent par ne plus occuper le rez-de-chaussée de leurs maisons. La vie commence au premier étage. Je gravis donc les marches et trouve, au haut de l'escalier un homme assez âgé, en pyjama et en robe de chambre, qui me prend pour un médecin. Il venait d'avoir une attaque et avait appelé d'urgence un médecin. Je lui rappelle qui je suis et, fort aimablement, il se propose de répondre à mes questions, au moins tant que le médecin n'est pas là. Je lui pose effectivement quelques questions sur la maladie du Père Ernetti, sur le travail qu'ils faisaient ensemble, leur passion commune pour le chant... et tout doucement j'en arrive à lui demander si le Père Ernetti lui avait parlé quelquefois de ses recherches sur les ondes du passé. Je ne remarque aucun sursaut, aucun étonnement particulier. Mon interlocuteur n'a pas l'air de très bien mesurer l'énormité du problème abordé. Il me dit simplement qu'il y a une religieuse qui en sait probablement plus que lui-même sur ce sujet car elle a travaillé longtemps en étroite collaboration avec le Père Ernetti pour le chant. Comme le médecin va bientôt

venir, il va téléphoner à cette religieuse pour qu'elle vienne me chercher et réponde à mes questions.

Ainsi fut fait. Cette religieuse me fit franchir un canal de plus pour arriver directement par un petit pont sur une église pleine de merveilles, comme d'habitude. Un groupe de touristes (non, cette fois, ils n'étaient pas japonais) attendait déjà l'ouverture. Elle avait la clé. Nous entrâmes, mais en refermant la porte derrière nous au nez des touristes. Dans une petite pièce attenante nous pûmes converser librement.

Elle non plus ne savait rien d'un tel appareil, mais elle me donna quelques indications précieuses. Il y avait une autre religieuse, près de Naples, à Castellamare di Stabia, Sœur Adriana Perissinotto, qui devait en savoir plus, et puis aussi une sœur du Père Ernetti, religieuse, elle aussi, Sœur Germana Ernetti, qui devait se trouver à Rome, à la Casa délia Provvidenza. Je notai tout cela précieusement. Je venais peut-être de réaliser une petite avancée dans mes recherches. Il fallait remonter vers la source dans une sorte de jeu de piste, mais sans trop savoir ce que j'allais trouver. Finalement, on le verra, ce n'est pas ce que j'espérais que je découvris, mais bien autre chose !

Rencontre avec la sœur du Père Ernetti

Dès que je le pus, je repartis. C'était le 10 juillet 2000. Le lendemain de mon arrivée à Naples, je pris un taxi pour Castellamare di Stabia. C'est assez loin du centre-ville. L'agglomération s'étire indéfiniment le long de la célèbre baie. On passe au large d'Herculanum et de Pompéi. Arrivé dans cette petite station balnéaire, je dus demander mon chemin, discuter avec d'autres chauffeurs de taxi. Je n'avais pas l'adresse exacte. Mes indications étaient extrêmement vagues. Des communautés religieuses, à Castellamare, il y en avait naturellement plusieurs et mes braves chauffeurs de taxi s'emmêlaient un peu dans tous ces noms de congrégations religieuses. Quant aux descriptions de costumes ce n'était pas non plus très efficace. Dans une station balnéaire, ce ne sont pas généralement les costumes des dames qui attirent le plus l'attention. J'aboutis enfin à une petite maison, un peu sur la hauteur, au-dessus de la ville.

J'avais de la chance. C'était bien là. Je me trouvais dans une maison de retraite pour les sœurs. Hélas ! ma joie fut de courte durée. Sœur Adriana était entre temps devenue supérieure de la Congrégation et se trouvait à ce moment à Bruxelles. Mais la petite Sœur qui me recevait était fort aimable, désolée pour moi, et, outre le jus d'orange qu'elle m'offrit, j'obtins au cours de la conversation quelques précieuses informations. Leur maison de Rome était maintenant fermée. La sœur du Père Ernetti

n'était plus à Rome, mais à Florence. Cette fois, elle me donna l'adresse exacte. Le jeu de piste continuait. Ma déception n'était pas trop grande puisque l'espoir rebondissait.

Dans le train qui m'emportait vers Florence, je me disais que cette fois j'avais sûrement la bonne porte où frapper. Ce que le Père Ernetti n'avait pas osé confier à des confrères, il en avait certainement, à un moment ou l'autre, parlé à sa sœur. Il avait l'air tellement bouleversé encore lorsqu'il évoquait tout ce qu'ils avaient vu et surtout la Passion du Christ ! Il avait bien dû confier son émotion à sa sœur, quitte à lui recommander en même temps de n'en parler à personne.

À Florence, je découvrais, loin du centre-ville, une autre maison de retraite pour sœurs âgées. Décidément, il était grand temps de mener mon enquête. Tous ces témoins s'apprêtaient à rejoindre le Père Ernetti. Il serait bientôt trop tard. Sœur Germana me reçut très gentiment (avec un jus d'orange). C'était une toute petite bonne Sœur. Nous bavardâmes assez longtemps. Elle ne connaissait rien directement du chronoviseur et je pense qu'elle était sincère. Comme elle me l'expliquait, son frère était extrêmement pris. Elle-même avait toujours été très occupée. « Quand nous nous retrouvions, m'expliqua-t-elle, c'était plutôt pour échanger quelques nouvelles de la famille, évoquer quelques souvenirs de notre enfance ». Mais elle avait tout de même entendu son frère parler de voix de l'au-delà qu'on pouvait enregistrer sur magnétophone. Ça, oui, elle en avait entendu parler. D'ailleurs,

à ce sujet, elle me demanda aussitôt, l'air un peu inquiet : « Mais est-ce que c'est permis par l'Église, tout ça ? Est-ce que ce n'est pas dangereux ? » Je la rassurai de mon mieux, en lui racontant l'histoire arrivée au Père Gemelli en présence de son frère et la réaction de Pie XII, ainsi que les déclarations plus récentes du Père Gino Concetti devant la grande agence de presse italienne ANSA[92].

Puis elle me posa quelques questions, à son tour. Avions-nous encore des vocations en France ? Des vocations religieuses aussi ? Plus qu'en Italie ? Partout je sentais la même tristesse. Ces braves religieuses qui avaient donné toute leur vie à Dieu et à l'Église se rendaient bien compte que la relève ne venait pas. Tout cela était en train de mourir. Elle m'appela un taxi, tint à m'accompagner dehors pour le guetter. Je rentrai à mon hôtel. Le butin était mince mais pas totalement inexistant. Elle avait au moins entendu son frère parler de ce phénomène des voix de l'au-delà enregistrées sur magnétophone. Je repartais aussi avec d'autres indications pour mon jeu de piste. Elle me conseillait d'aller voir Mgr Mistrorigo, l'ancien évêque de Trévise, qui avait aussi longtemps travaillé avec son frère, notamment pour la défense du chant grégorien.

Comment j'acquis un dictionnaire biblique indispensable

Cette fois, pensai-je, je devrais tout de même arriver à savoir quelque chose. Il s'agit d'un confrère, en qui il avait pleine confiance, m'avait assuré la sœur religieuse. Il avait bien dû être au courant des difficultés du Père Ernetti quand il ne pouvait plus sortir sans être accompagné de gorilles. Il avait bien dû noter ses voyages, avoir quelque écho de ses contacts avec différents savants de divers pays. Il avait sûrement entendu parler de la conférence tenue à Rome en 1979. Il devait avoir eu quelque écho des attaques dont son ami bénédictin avait été victime. S'il ne lisait pas lui-même cette presse spécialisée, quelque fidèle plus au courant aurait bien fini par lui en parler. J'allais enfin le tenir mon témoignage irréfutable !

Je me retrouvai donc rapidement dans les trains italiens, en route pour Trévise. À peine arrivé, je téléphonai. Là, il y avait moins de risque de ne pas le trouver. Lui aussi était maintenant dans une maison de repos. Il ne pouvait donc pas m'échapper. Rendez-vous fut pris le jour même, dans l'après-midi. Au bout de l'inévitable course en taxi, je découvrais une maison fort vaste et agréable, avec jardins et bassins donnant un peu de fraîcheur appréciable en ce mois de juillet. Le bâtiment où se trouvait Mgr Mistrorigo était au fond.

Dans les couloirs, je remarquai que les portes de toutes les chambres étaient ouvertes. Était-ce par sécurité, pour remarquer plus rapidement ceux qui auraient pu avoir un malaise, pour mieux surveiller chacun ou simplement pour ménager quelque courant d'air en été ? Il m'entraîna dans une sorte de salon qui ressemblait plutôt à un parloir. La porte était restée ouverte, naturellement, ce qui ne m'arrangeait guère en raison du sujet que je comptais bien finir par aborder. De fait, nous avions à peine commencé à échanger nos souvenirs sur le Père Ernetti, que passait dans le couloir un prêtre en jetant un coup d'œil de notre côté. Aussitôt, l'évêque lui proposa d'entrer et la conversation se poursuivit quelque temps à trois. Ce brave prêtre à la retraite devait s'ennuyer un peu et la visite d'un étranger dans la maison pouvait le distraire un moment. Voyant qu'il s'incrustait, je finis par dire à Mgr Mistrorigo que j'aurais aimé lui parler seul à seul. Il fit alors sortir ce prêtre et lui demanda de fermer la porte. Enfin seuls !

Je sentais qu'il ne me resterait pas beaucoup de temps, aussi cette fois je décidai de ne pas jouer la comédie d'une approche lointaine du sujet. J'attaquai directement la question du chronoviseur. Il se montra au début très surpris. Le Père Ernetti ne lui en avait jamais parlé, ni personne d'autre. Je sentais en même temps qu'il ne percevait pas bien l'importance de la chose. Heureusement, la traduction italienne de *À l'écoute de l'au-delà* était déjà sortie avec même, en appendice, la traduction d'un article[93] que j'avais fait paraître en France

pour un supplément d'informations. J'avais emporté un exemplaire de la version italienne[94]. Je l'ouvris aux bonnes pages et la lui mit sous le nez. Comme, avec ses lunettes et son grand âge, la lecture n'allait pas très vite, je repris le livre au bout d'un moment pour lui en lire moi-même les passages essentiels.

Cette fois, l'attitude changea. Il comprenait enfin qu'il s'agissait de quelque chose de très important. « S'il vous a dit cela, c'est que c'est vrai, dit-il sans hésiter. Le Père Ernetti ne mentait jamais. Je l'ai bien connu pendant des années. Il ne racontait jamais d'histoires. Nous avons beaucoup travaillé ensemble, fait bien des conférences pour expliquer, enseigner, diffuser le chant grégorien, notre passion commune, la défense de tout un patrimoine. Mais nous avons agi aussi ensemble, en lien direct avec Paul VI pour lutter contre l'infiltration de la Franc-Maçonnerie dans l'Église. Quand Paul VI avait découvert l'amplitude de ce fléau, cela l'avait beaucoup affecté. C'était aussi un grand sujet de préoccupation pour le Père Ernetti.

Évidemment, ce qu'il vous a confié là est très grave. Écoutez, il faudrait en parler au cardinal Ratzinger. Le mieux serait de passer par son secrétaire, Mgr Clemens. Je l'ai bien connu. Vous pouvez vous recommander de moi.

– Hélas ! dus-je répondre. Vous voyez bien d'après ce que je viens de vous lire que le Vatican préfère imposer un silence absolu sur cette affaire. Ce qui m'intéresse, moi, c'est avant tout de répondre aux accusations dont le Père Ernetti a été la cible.

– Alors voyez peut-être mon neveu. Il a bien connu le Père Ernetti pendant sa jeunesse. Le Père Ernetti était un peu son père spirituel. Puis, les circonstances les ont éloignés, mais mon neveu, bénédictin lui aussi, a demandé à être transféré à San Giorgio, en partie précisément pour le retrouver. Il l'a donc bien connu à nouveau dans les deux dernières années de sa vie. Je vais lui téléphoner et le prévenir de votre visite ».

Notre entretien se termina sans jus d'orange mais, pour me consoler, je repartais avec un exemplaire du dictionnaire biblique, œuvre de Mgr Mistrorigo.

L'ami sacrifié

J'étais tout de même un peu soufflé. Le Père Ernetti avait fait une conférence dans l'aula magna d'une université pontificale à Rome, une autre sur les bords du lac de Garde ; des journaux comme *La Domenica del Corriere*, *Oggi*, *Arcana, Il Giornale dei Misteri, La Civilta delle macchine* et bien d'autres en avaient parlé. Des articles avaient paru en France, en Espagne, en Allemagne sur cette découverte fantastique ; rien de tout cela n'est contestable. Ce ne sont pas des affirmations du Père Ernetti. Ce sont des faits connus et attestés. Et voilà qu'un de ses plus proches collaborateurs semble tomber des nues quand je lui en parle ! D'un côté, ce vieil évêque me paraissait sincère ; d'un autre côté cela me semblait incroyable. Qu'est-ce qui m'attendait donc avec le neveu ?

Le soir même, j'arrivai à nouveau à Venise. Le jour était déjà très avancé et je n'étais pas très sûr de trouver facilement une chambre. Heureusement, le service d'accueil à la gare est bien organisé et on me trouva rapidement ce qu'il me fallait dans le quartier face aux embarcadères pour San Giorgio. Il était trop tard pour téléphoner au monastère, mais le lendemain matin j'appelai le Père Antonio Mistrorigo. Oui ! Il avait bien été prévenu par son oncle de ma visite. Il acceptait de me recevoir dans l'après-midi entre deux rendez-vous, mais il était très pris et il ne pourrait m'accorder que quelques minutes. Ça s'annonçait mal !

À l'heure convenue, je me retrouvais sur le petit embarcadère où j'avais rencontré le Père Ernetti pour la première fois, et je sonnais à nouveau à la porte des moines. Le neveu vint m'accueillir et me conduisit dans l'ancien bureau du Père Ernetti. Tout avait changé. La pièce était complètement transformée. Mais là n'était pas l'essentiel. Le Père Antonio savait déjà, par son oncle l'évêque, ce qui m'intéressait. Je n'avais donc pas à jouer ma petite comédie habituelle d'un échange de souvenirs sur le père du chronoviseur. Le Père Antonio me rappela d'abord toute l'admiration qu'il avait eue dans sa jeunesse pour le Père Ernetti. Il me confirma qu'un des motifs qui l'avaient poussé à demander à venir à San Giorgio était le désir de le retrouver. Mais il avait constaté, me dit-il, que le Père Ernetti avait beaucoup changé. Il avait été un peu déçu par ces retrouvailles. Le Père Ernetti était devenu bizarre, mystérieux, insaisissable.

À son avis, le chronoviseur n'avait jamais existé. Son vieil ami y avait bien fait allusion à plusieurs reprises, en lui disant, sur le ton du secret, qu'un jour il lui ferait voir quelque chose d'extraordinaire. Mais, chaque fois que le Père Antonio l'avait pressé de lui en dire davantage, le Père Ernetti s'était dérobé. D'ailleurs, après la mort du Père Ernetti, le Père Antonio avait eu la charge de s'occuper de ses affaires personnelles et il n'avait rien trouvé dans ses papiers à ce sujet. Il avait certes relevé quelques lettres prouvant des relations avec des savants étrangers, notamment en Suisse, mais elles avaient trait à des

recherches sur un possible moteur à eau. Pour le chronoviseur, pensait-il, il s'agissait plutôt d'une sorte de projet, d'études théoriques sur la possibilité de construire un tel appareil. Rien de concret.

Je commençai à objecter la nécessité où s'était trouvé le Père Ernetti de ne plus sortir sans une garde rapprochée. J'essaie de transcrire la suite du dialogue aussi fidèlement que possible :

« Oh ! mais avec le Père Ernetti tout était exagéré. Il inventait toujours des histoires et il finissait par y croire lui-même. Les moindres choses prenaient une ampleur démesurée.

– Vous m'étonnez un peu, car, tout de même, dans ses dernières années, une part importante de ses activités était son ministère comme exorciste. Je l'ai vu moi-même et personne ne le conteste. Il travaillait d'ailleurs en lien avec des psychiatres. Or, vous me le présentez presque comme un mythomane.

– Ses liens avec des psychiatres, c'est ce qu'il disait ! D'ailleurs, moi aussi je pratique quelque fois l'exorcisme, mais beaucoup moins que lui. Il faisait trop tout ce que les gens lui demandaient. La plupart n'étaient que des malades. En les exorcisant, il les enfonçait dans leur maladie. Moi, j'essaie plutôt de les amener à se prendre en main, à trouver l'origine de leurs phobies, de leurs troubles, et à les surmonter ».

Je me rappelle alors mes conversations avec le Père Ernetti à ce sujet. Tout cela, il le savait parfaitement. Simplement, il savait aussi qu'à partir d'un certain âge et d'un certain degré de conviction, il ne servait plus à rien d'essayer de raisonner ces

malades. Le seul soulagement, d'ailleurs toujours provisoire, que l'on pouvait leur apporter, c'était d'entrer dans leur jeu et de faire semblant de les croire vraiment possédés.

« Non, je pense que le Père Ernetti devait être un peu médium, reprenait le Père Antonio. Il devait voir ou pressentir certaines choses et, ensuite, son imagination faisait le reste. Je comprends bien ce mécanisme. À moi aussi, il est arrivé des choses extraordinaires. Tenez... »

Le Père Antonio se lança alors dans le récit d'une aventure qui lui était arrivée en pleine forêt tropicale, quelque part en Amérique latine, comment la guide avait fini par se perdre complètement et, après avoir tourné en rond pendant un certain temps, avait éclaté en larmes en reconnaissant qu'elle ne voyait plus où aller ni quoi faire. Le Père Antonio, si mes souvenirs sont exacts, avait eu alors une sorte de communication télépathique avec son frère, en Italie et c'était ce frère qui, à distance, et sans jamais être allé à cet endroit, les avait guidés et sauvés. À son retour en Italie, ce frère lui avait confirmé ce qui s'était passé et comment il avait vécu cette étrange aventure de son côté. Comme vous le voyez, les Bénédictins de San Giorgio sont très doués. On ne s'ennuie jamais en leur compagnie.

Je sentais de plus en plus que je mettais mon interlocuteur mal à l'aise en insistant. Je fis donc semblant de m'intéresser beaucoup à ses expériences paranormales, ce qui me donna

droit à quelques autres récits aussi passionnants. J'essayai cependant, une dernière fois, de revenir à la charge :

« Mais le texte de Thyeste tout de même, le Père Ernetti l'a bien publié !

– Où ça ?

– Dans *La Domenica del Corriere,* dans *Oggi...*

– Ce ne sont pas des revues scientifiques ! » s'exclama le Père Antonio avec un grand geste un peu exaspéré.

Évidemment ! Là, il avait raison. Mais c'était un peu trop facile. Il savait tout aussi bien que moi qu'en l'absence d'un manuscrit, papyrus ou parchemin, daté par les meilleurs spécialistes, selon le support, l'encre employée et la forme de l'écriture, aucune revue savante ne prendrait le risque de publier un tel texte. Je renonçai à évoquer l'intérêt du professeur Marasca pour ce texte. En effet, au fur et à mesure que nous parlions, je sentais que le Père Antonio s'énervait de plus en plus. Une chose devenait pour moi peu à peu évidente. Le Père Antonio ne pouvait pas me donner son véritable avis personnel. Il avait une mission de ses supérieurs : me convaincre que le chronoviseur n'avait jamais existé. Plus j'avançais d'arguments tendant à confirmer les dires du Père Ernetti, plus je mettais le Père Antonio dans une situation insupportable, en l'acculant à faire passer son vieil ami pour à moitié fou.

Je fis semblant d'être convaincu et je pris congé du Père Antonio en m'excusant de lui avoir fait perdre tant de temps.

L’entretien avait duré beaucoup plus longtemps que prévu, environ une heure et demie. Mais, cette fois, je ne repartais pas bredouille. Le Père Antonio n’avait nié ni les relations internationales du Père Ernetti avec différents savants, ni ses voyages, ni même la période où il devait être protégé. Il m’avait seulement parlé d’« exagération ». Il avait reconnu que le Père Ernetti faisait des allusions à un appareil mystérieux. Il n’avait pu remplir sa mission qu’en m’affirmant que son vieil ami inventait un tas d’histoires et finissait par y croire lui-même, autrement dit, en le faisant passer pour un mythomane.

Le témoignage de l’oncle me devenait tout d’un coup très précieux :

« Le Père Ernetti ne mentait jamais... il ne racontait jamais d’histoires... S’il vous a dit cela, c’est que c’est vrai ».

Les paroles de l’ange de Natuzza Evolo me revenaient aussi : « E tutto sincero » !

Non, il me devenait de plus en plus évident que le Père Antonio, mis au courant de ma visite prochaine par son oncle, avait aussitôt préparé sa défense. Probablement avait-il demandé en haut lieu comment il devait réagir. La tactique devait d’ailleurs, en gros, être déjà mise au point de longue date car je n’étais pas le premier à essayer de percer le mystère. Je sais par différentes revues en diverses langues que, périodiquement quelque journaliste ou quelque chercheur venait jouer les indiscrets, tout comme moi.

Mais, désormais, je savais de façon certaine qu'il y avait bien eu quelque chose, quelque chose de très important que l'on essayait, par tous les moyens, de cacher au monde.

Un délicieux parfum de terreur

Tout d'un coup je me rappelai l'avertissement que m'avait donné mon ami le professeur Chauvin, avant que je ne reparte pour l'Italie. « Méfiez-vous tout de même. Ils ont bien assassiné Jean-Paul Ier. Si vous les gênez, ils n'hésiteront pas. Ils sont capables de tout. Je ne voudrais pas qu'on vous retrouve défenestré ou pendu sous un pont de Londres comme dans l'affaire du Banco Ambrosiano et de la Loge P2[95] ».

C'est vrai ! Le cardinal Hans Urs von Balthasar a même confirmé cet assassinat de Jean-Paul Ier. Dans une anthologie on ne retient, par définition, que ce que l'on considère comme opportun de publier et donc comme certain et important. Or, lorsque ce cardinal a publié une anthologie du journal d'Erika Holzach, une des grandes mystiques du siècle dernier, il a jugé opportun de faire connaître les visions à distance qu'elle avait eues de cet assassinat. Connaissant l'immense œuvre de ce théologien et sa rigueur, son expérience des mystiques, ce crime ne peut plus malheureusement faire aucun doute[96].

C'est le côté sombre de l'Église. Il y a des milliers de prêtres généreux, de missionnaires et de religieuses qui accomplissent une œuvre d'amour sans autre exemple dans le monde, des milliers de moines et de moniales qui vivent dans l'adoration et l'amour de Dieu, des millions de fidèles qui essaient de vivre généreusement de l'Évangile.

Et puis, il y a aussi, jusqu'au centre de l'Église, les intrigues, les luttes d'influence de petits groupes, l'infiltration de « Satan ». Ce n'est pas moi qui le dit. Paul VI lui-même avait parlé des « fumées de Satan » qui avaient pénétré jusqu'au cœur de l'Église. Mais, après tout, c'est normal. Chacun de nous a son côté sombre et son côté lumineux, chacun de nous connaît la même lutte au fond de son propre cœur. Il est normal que les forces du mal cherchent à s'introduire au cœur même du bien. Les vraies apparitions sont brouillées par les fausses, les vrais miracles sont déconsidérés par d'astucieux montages de charlatans, les vrais mystiques par d'habiles simulateurs. Là où la grâce de Dieu est à l'œuvre, Satan accourt.

De même, dans le mal le plus profond, se manifeste parfois avec éclat l'action de Dieu. Certains, dans l'Église, voudraient tout faire pour que ces intrigues restent dans l'ombre. Pour ma part, si j'ose en parler, c'est que je ne crois pas qu'il puisse y avoir un renouveau de l'Église tant que cet abcès n'aura pas été vidé. Ce qui implique aussi un profond changement des structures mêmes de l'Église pour que de tels abus ne puissent se reproduire. C'est ce qu'avait fort bien compris, semble-t-il, Jean-Paul Ier, et c'est bien aussi pourquoi il fut éliminé.

UN CONTRE-FEU

Nouveau rebondissement ! Voici que je venais de recevoir l'édition américaine de l'ouvrage de Peter Krassa. J'avais été à plusieurs reprises en correspondance avec John Chambers, le directeur des New Paradigm Books. Il m'avait demandé de lui fournir pour cette nouvelle édition toute la documentation dont je pouvais disposer, et voilà qu'il m'avait envoyé très aimablement un exemplaire de l'édition américaine, assez remaniée par rapport à l'édition allemande. Et là, je découvrais, en fin de volume, un nouveau document, d'une importance capitale. Il s'agit de révélations faites par une sorte de « fils spirituel » du Père Ernetti qui confirme parfaitement, mais indirectement, ce que je ressentais de plus en plus. Une véritable aubaine pour moi, vous allez le comprendre peu à peu.

Alors que l'éditeur américain tentait, par tous les moyens, d'en savoir un peu plus, voici que « quelqu'un », en Italie, avait eu vent de ses recherches et lui avait proposé spontanément un document qu'il pensait pouvoir l'intéresser, mais qu'il ne pouvait lui communiquer que si l'anonymat le plus absolu lui était formellement garanti. L'éditeur accepta et, après en avoir pris connaissance, mena sa petite enquête pour essayer de

s’assurer de son authenticité. Il nous dit qu’il ne peut préciser par quelles voies il procéda, mais qu’il a de bonnes raisons de croire que le document est authentique. L’original est en italien, naturellement, mais l’éditeur américain nous explique qu’il a reçu le texte original avec une traduction déjà faite très soigneusement en anglais et il nous en garantit la fidélité. Il n’a cependant publié que la traduction en anglais. C’est donc à celle-ci que je me réfère. Dans un premier temps, je vais résumer ce texte et en citer les passages essentiels lorsque le mot à mot aura son importance. Je me permettrai ensuite quelques commentaires.

Le fraudeur craque enfin

L'auteur de ce document raconte que son père avait une grande admiration pour le Père Ernetti et allait le voir souvent dans son abbaye. Depuis sa plus tendre enfance, son père l'emmenait lors de ses visites au monastère, et le jeune garçon appelait le moine « oncle Pellegrino ». Devenu adulte, il se maria, devint père de famille, et comme il n'habitait pas Venise ses visites s'espacèrent. Mais ils restaient en rapport par téléphone et leurs sentiments l'un pour l'autre n'avaient pas changé.

« Une nuit, quelques semaines avant la mort du Père Ernetti, je ne désire pas dire quand, je reçus de lui un appel téléphonique. Sa voix était faible et tremblotante. C'est alors qu'il me dit qu'il était mourant ». Le jour suivant, l'ami accourait donc à Venise. Il trouva le Père Ernetti au lit dans sa cellule[97]. « Il me dit que la nuit précédente il avait cru qu'il allait mourir. Il s'était senti très malade et avait perdu conscience. Il s'était mis à suivre une lumière blanche et quelqu'un qu'il connaissait vaguement lui avait fait signe. Il me dit qu'il avait fait une EFM. Quand il reprit finalement conscience le lendemain matin, il réalisa qu'il s'était trouvé au ciel. Il était très faible et ne comprenait pas pourquoi il était encore en vie ». Il avait préféré ne pas en parler aux sœurs ni aux médecins[98], et m'avait téléphoné. Il avait réalisé en s'éveillant que, pendant son EFM, on lui avait dit des choses

qu'il avait oubliées depuis longtemps. On lui avait aussi fait des révélations sur ses vies antérieures. Il me dit qu'il m'aimait beaucoup et me demanda de prendre des notes. « Je ne vivrai plus longtemps. Je mourrai peut-être cette nuit. Au cours des années, je vous ai dit bien des mensonges. Je veux corriger cela. Je veux te dire la vérité ». Sur la demande du Père Ernetti, le jeune ami va alors au grand bureau de bois qui lui était devenu si familier au cours des années[99], et il y prend papier et crayon.

Il m'avait quelquefois parlé d'une certaine pièce de théâtre antique qu'il aurait captée sur son chronoviseur. Il m'expliqua alors que ce n'était pas vrai. « Il dit qu'il pensait qu'il avait composé la pièce lui-même, en utilisant de nombreux fragments qui avaient été conservés dans les écrits d'autres auteurs — mais il ne pouvait que très vaguement se rappeler avoir fait cela[100] ». Il avait compris, au cours de son EFM pourquoi il avait toujours été fasciné par cette pièce. C'était en lien avec une vie antérieure, à Rome, au temps d'Ennius. Enfant, il avait vu la pièce qui l'avait fort impressionné, tout particulièrement la scène du repas cannibale. Pendant cette dernière vie, il avait toujours prétendu que ce qui l'intéressait dans cette pièce, c'était d'en retrouver la musique. C'était une fausse explication pour ne pas avoir à avouer son obsession.

« J'ai réussi à construire le chronoviseur. Et une fois, il a presque fonctionné[101] ». Le Père Ernetti, répondant aux questions de son ami, affirma qu'en fait il avait réussi tout seul à construire le chronoviseur. Fermi était bien un ami, mais il n'y

croyait pas et le plaisantait souvent à ce sujet. Si, quelqu'un l'avait aidé, un étudiant, resté complètement dans l'anonymat et aujourd'hui prêtre. Mais il se tairait sûrement. Le Père Ernetti raconta encore qu'il avait déjà essayé de construire un chronoviseur dans d'autres vies. C'était, paraît-il, du temps de Nostradamus. Lui aussi faisait des essais avec un autre chronoviseur. Le Père Ernetti se lança alors péniblement dans des explications faisant appel à l'alchimie qui aurait pu transformer les corps et leur permettre de glisser d'un temps à l'autre.

À un moment, son ami le voyant fatigué, lui proposa d'arrêter : « Non ! Je voulais te dire qu'une fois le chronoviseur avait presque fonctionné. C'était un jour sombre et lugubre. Je crois maintenant que c'était important. Je m'assis à l'intérieur et le mis en marche. Le monde tourna autour de moi... Je crois maintenant que le fonctionnement du chronoviseur dépend d'une structure de croyance très particulière... qui implique une certaine séparation du temps. Une prise de distance vis-à-vis des religions ordonnées, structurées. Mais c'était difficile pour moi parce que j'étais prêtre. Je considère l'échec de la machine comme mon propre échec. Laisse-moi te dire à quoi ressemblait mon chronoviseur. C'était une sphère, comme un appareil de plongée ou un sous-marin individuel, avec des ouvertures à hauteur des yeux dans toutes les directions[102]. Elle était suspendue à un câble, avec un système qui lui donnait toute liberté de mouvement. Elle était faite de métal très léger, un

alliage d'aluminium. Elle était mue par le seul pouvoir de la pensée ».

Le Père Ernetti tint encore à ajouter quelque chose, à propos de l'image du Christ. « Tu le sais maintenant : Je mentais. La nuit dernière, je me suis demandé bien des fois pourquoi ? La réponse est que j'espérais que mon chronoviseur fonctionnerait ». Le jeune ami pleurait. Le Père Ernetti sembla s'endormir et, soudain, il ouvrit les yeux. « Il essaya de s'asseoir. Il me regarda. C'était comme s'il me voyait pour la première fois. Il s'écria 'Ah, c'est toi ! Je suis si heureux que tu sois venu !' C'était comme s'il ne se rappelait rien de ce qui s'était passé auparavant ; comme s'il était revenu complètement à son état normal et avait oublié son EFM et tout ce qu'elle lui avait appris. Je mis de côté mes notes. Je ne lui dis rien.

Voici mon histoire ».

Mais quel est le vrai fraudeur ?

Je suivrai pratiquement l'ordre du texte. Il sera plus facile ainsi pour le lecteur de se reporter aux parties correspondantes du « document ».

La première chose qui me surprend un peu, bien que mineure, c'est l'imprécision des lieux. Je veux bien admettre que le fils spirituel ait été admis exceptionnellement jusque dans la cellule du Père Ernetti, où se trouvait son lit. Mais j'ai peine à croire que des religieuses, même à titre d'infirmières, aient pu y être admises. Il y a toujours un Frère ou un Père infirmier dans un monastère d'hommes. S'il y avait des religieuses près de son lit, c'est que son état était trop grave pour être traité au monastère et qu'il se trouvait donc dans un hôpital. C'est donc de l'hôpital qu'il aurait téléphoné, en pleine nuit, à son jeune ami ? Ce n'est pas impossible, c'est vrai.

Mais, quand le fils spirituel vient trouver le Père Ernetti dans son lit, cette fois, c'est très nettement dans le monastère. Il parle de « cellule », il reconnaît le grand bureau de bois du Père Ernetti, qui se trouvait donc dans la chambre. Ce qui suppose que, même lorsque le Père Ernetti n'était pas malade, le jeune ami était admis à y monter souvent ; « souvent », puisque ce bureau lui était « au cours des années, devenu familier ». Deuxième léger étonnement. Je ne connais pas de monastère où l'on puisse si facilement avoir accès à la cellule des moines. Quand le Père Ernetti recevait, c'était au rez-de chaussée, et cet

endroit n'avait rien d'une cellule. Il y avait effectivement un grand bureau de bois. Mais passons sur ce détail. S'il était à l'hôpital, lors de son EFM (d'où la mention des religieuses), on l'avait donc ramené dans sa cellule dès le lendemain. On nous dit qu'en fait le Père Ernetti n'est vraiment mort que quelques semaines plus tard. Mais tout de même, il se sentait mourant. Il n'était même pas sûr de passer la nuit. Et, dans cet état, on l'avait ramené au monastère ?

Mais tout cela n'est que peu de chose.

L'histoire de la pièce de Quintus Ennius est nettement plus difficile à admettre. D'ailleurs, dans le « document » lui-même, elle n'est pas très claire. L'auteur de ces révélations reconnaît que le Père Ernetti lui en parlait de temps en temps et en relation avec le chronoviseur. Ce n'est pas quelque trépassé, rencontré dans l'au-delà au cours de cette EFM, qui aurait affirmé au Père Ernetti qu'il n'était pas vraiment l'auteur de cette saynète. C'est bien au cours de cette EFM que le Père Ernetti en a la révélation, mais comme par une sorte de vague souvenir qui serait alors remonté jusqu'à sa conscience. « Il dit qu'il pensait qu'il l'avait composée », mais il ne pouvait s'en souvenir que « très vaguement, très obscurément ».

Mon premier étonnement, c'est qu'à l'état de veille normale le Père Ernetti n'en ait eu aucun souvenir. Il ne dit pas à son fils spirituel, à propos de cette saynète, qu'il avait menti. Cela fait partie des choses qu'il avait complètement oubliées et qui lui sont révélées au cours de son EFM ! Je sais bien que le Père

Ernetti était certainement meilleur latiniste que moi. J'ai beaucoup pratiqué le latin pendant des années, mais j'ai dû aussi étudier bien d'autres choses et aussi d'autres langues et il est vrai que mes connaissances sont très loin d'être comparables à celles du Père Ernetti. Mais, tout de même ! Le texte de cette saynète n'est pas si facile. Et il fallait composer le texte en y incluant quelques-unes des citations connues par ailleurs.

On nous présente l'utilisation de ces fragments comme une facilité, parce qu'ainsi il y a moins de texte à inventer. Mais cette inclusion en elle-même requiert tout de même un minimum d'attention. Il faut que ces citations reprises s'insèrent naturellement dans le texte que l'on invente. Le Père Ernetti se serait livré à ce petit jeu et il n'en aurait gardé aucun souvenir ? Il aura fallu une EFM pour lui révéler ce souvenir enfoui. Encore ne s'en souvient-il, alors même, que « très obscurément » !

Quant à l'explication par un traumatisme subi dans une vie antérieure, du temps de Quintus Ennius, elle ne tient pas compte du témoignage d'Anita Pensotti qui nous raconte que c'est le professeur Marasca qui avait proposé ce texte au Père Ernetti. L'obsession du Père Ernetti devient donc inutile. Le « document » ne nous dit pas non plus si le Père Ernetti avait contracté d'autres obsessions expliquant le discours de Mussolini ou celui de Napoléon. Peut-être avait-il vécu aussi du temps de Cicéron ? Catilina, c'était peut-être lui ? En tout cas, si

le Père Ernetti prétendait avoir capté la première catilinaire, ce n'était certainement pas parce que quelqu'un d'autre lui en avait donné l'idée[103], mais simplement parce que pour tout jeune latiniste c'est vraiment un des tout premiers discours dont il entend parler, avant même de l'étudier.

Non, le « document » n'évoque ni le discours de Cicéron, ni celui de Napoléon ou de Mussolini. Il se limite à la pièce d'Ennius parce que, là, il y a un autre document, un vrai : le texte de la pièce qui a été publié et qu'il faut bien expliquer. Le « document » peut faire l'impasse sur le reste, mais pas sur ce texte. J'ajouterai tout de même que, plus fondamentalement, on n'est peut-être pas obligé de croire à ce mécanisme de « réincarnations ». C'est l'explication facile et d'autant plus confortable qu'elle est toujours invérifiable. Même lorsqu'on retrouve des textes, des témoignages, confirmant la vérité des souvenirs retrouvés, rien ne prouve que ce soit la même personne qui les ait vécus.

Plus loin, le « document » contient un témoignage extraordinaire, un véritable aveu. Je n'en avais jamais obtenu autant. Voici que dans ce texte composé, de toute évidence, pour décourager les curieux de poursuivre leur enquête, on nous fait une concession énorme : Oui, le chronoviseur a bien existé et il a même « presque fonctionné ». Il s'agit là, me semble-t-il, d'un véritable contre-feu. Tous les essais pour nier l'existence du chronoviseur ne réussissant à convaincre personne, on tente une autre tactique. On fait la part du feu. On

va même très loin, trop loin. Le Père Ernetti en avait même déjà construit d'autres, dans des vies antérieures. C'était devenu chez lui une sorte de petite manie, une vraie marotte. Il construisait des chronoviseurs, comme ça, de vie en vie. Le développement scientifique et technique de ces différentes époques importait peu, semble-t-il. Il faut croire qu'il pouvait en construire avec des bouts de bois et des ficelles.

Le plus beau est la description de ce mystérieux engin : il aurait été constitué d'une salle circulaire où étaient disposées les archives akashiques[104]. Au centre, une sorte de bathyscaphe dans lequel on pouvait s'asseoir et d'où l'on pouvait voir les scènes se dérouler dans cette salle circulaire, tout autour de la sphère centrale. Tout cela n'a rien à voir avec la description que le Père Ernetti m'en avait faite. Le professeur Rémy Chauvin peut l'attester. La description que l'auteur du « document » nous propose correspond bien en revanche à ce que pourrait imaginer quelqu'un qui n'aurait jamais entendu le Père Ernetti en parler. J'ai l'impression que ce « fils spirituel » a lu un peu trop de science-fiction. Peut-être une certaine influence de bandes dessinées, comme « Le piège diabolique » des aventures de Blake et Mortimer ?

Enfin, l'image du Christ. Le Père Ernetti mentait, nous dit-on. On nous présente cela comme faisant partie des choses qu'il avait complètement oubliées. Autrement, on ne voit pas pourquoi ce serait seulement « la nuit dernière » qu'il se serait demandé ce qui l'avait poussé à mentir. Mais, s'il trouve

maintenant une réponse à cette question, ce motif était certainement auparavant inconscient, sinon il se serait depuis longtemps rendu compte qu'il mentait. Or, la réponse est étrange. Si je comprends bien, le Père Ernetti avait authentifié une image qu'il savait fausse (autrement il n'y aurait pas mensonge), dans l'espoir que son chronoviseur lui en fournirait un jour une vraie. Je me demande un peu comment il pouvait espérer faire croire à la vraie après en avoir présenté une fausse, même à supposer que la supercherie ne soit jamais découverte.

Mais à qui mentait-il ? À moi, il avait bien dit que l'image publiée par les journaux ne provenait pas du chronoviseur. Il me l'avait dit des années avant sa mort. Il l'avait redit au journaliste espagnol de *Mas allà,* lors d'une entrevue publiée en mai 1993. Et il n'avait pas eu besoin de faire à chaque fois une EFM pour s'apercevoir qu'avant il avait menti. Tout cela ne tient pas debout !

Le plus beau de ce montage reste cependant la finale. Le Père Ernetti s'endort et, quand il se réveille, il a complètement oublié tout ce qu'il vient de dire. Apparemment, il a oublié non seulement qu'il a raconté des choses très confidentielles, mais aussi le contenu de cette fameuse EFM qui lui avait permis de découvrir tant de choses refoulées en lui. Je sais bien, j'ai eu l'occasion de le dire ici-même, qu'après ce genre d'expérience on oublie la connaissance absolue à laquelle on a eu accès un court instant. Vous remarquerez d'ailleurs que, même dans ce

cas, il reste au moins le souvenir d'avoir eu accès à cette connaissance totale.

Mais on n'oublie normalement pas les souvenirs de ce que l'on a personnellement vécu et que l'on a un court instant retrouvés lors de cette expérience. On peut oublier à nouveau des détails insignifiants, mais pas les choses les plus importantes. Tous ceux que j'ai rencontrés qui avaient vécu cette expérience se souvenaient parfaitement de ce qu'ils avaient alors découvert ou retrouvé. Ici l'oubli total du Père Ernetti, qui ne se souvient même pas confusément qu'il a fait une EFM ou qu'il vient de se passer quelque chose, permet, sans le dire, de faire comprendre pourquoi il n'a fait les mêmes confidences à personne d'autre. On ne peut pas m'en vouloir de croire tout ce qu'il m'a dit. Mon honneur est sauf. Je ne pouvais pas savoir. Et il en est de même pour tous ceux, nombreux, qui l'ont cru.

Le tour aurait pu être habile s'il avait été mieux préparé. Les incohérences sont trop nombreuses et trop évidentes. Ce contre-feu est un essai complètement raté, car il confirme de façon extraordinaire ce qu'il était censé déconsidérer. Je comprends parfaitement que l'auteur de ce « document » tienne à rester anonyme. Il a bien raison. Je suis, pour ma part, convaincu qu'il ne connaissait pas très bien le Père Ernetti et qu'il n'était même pas très au courant des usages de la vie monastique.

Mais son témoignage est quand même précieux. Il montre à quel point il y a volonté quelque part de faire barrage à toute information concernant le chronoviseur. Involontairement, les commanditaires de ce « document » confirment la découverte et prouvent qu'il s'agit bien, à leurs yeux, de quelque chose d'important, de grave, qu'il faut absolument nous cacher. La suite de ma petite enquête allait bientôt le confirmer.

L'AUTRE CHRONOVISEUR

Il y a quelque temps, j'ai reçu un appel téléphonique d'une journaliste espagnole qui se trouvait à Bologne, en Italie, et avait découvert dans un de mes livres ce que j'avais pu dire sur le chronoviseur du Père Ernetti. Elle avait senti là un sujet fantastique et encore peu exploré et me demandait, elle aussi, de lui communiquer éventuellement d'autres documents qui auraient pu l'aider à pousser un peu plus loin ses recherches. Dans cet échange d'informations, elle attira mon attention sur un autre chercheur italien, auteur d'une attaque assez vive contre le Père Ernetti, dont j'avais déjà rencontré le nom chez un autre auteur. Il s'agissait encore d'un ecclésiastique dont j'ai déjà eu l'occasion de parler : Don Luigi Borello. Je n'eus pas de peine à entrer en contact avec ce prêtre qui m'envoya aussitôt un exemplaire du premier livre qu'il avait publié sur ses recherches, en attendant de pouvoir achever le second, qu'en fait il n'eut pas le temps de terminer.

C'est lui qui, en 1967, avait créé le terme de « chronoviseur » pour son appareil. Le Père Ernetti n'a fait que le reprendre. Comme on l'a vu, ce n'était pas le seul reproche que Don Luigi faisait au Père Ernetti. Il avait fallu une lettre très ferme du

bénédictin de Venise pour que Don Luigi se montrât un peu moins agressif.

Don Luigi est professeur de physique et membre de l'académie Tibérine de Rome. Il dirige dans un centre de verdure un foyer pour une centaine d'enfants et consacre depuis plus de quarante ans tout son temps libre à ses recherches. Il a même publié un petit livre intitulé : *Come le pietre raccontano*[105] *(Comment les pierres racontent).* Le principe de cet appareil est totalement différent de celui du Père Ernetti. Les résultats escomptés sont d'ailleurs, au moins dans un premier temps, moins ambitieux. Il s'agit, au fond, d'une sorte de psychomètre.

Le terme de « psychométrie » a été mal choisi, tout le monde le reconnaît, mais il est maintenant trop bien implanté pour qu'on en change. Voici, en quelques mots, de quoi il s'agit. Tous les événements qui se déroulent en un lieu déposeraient sur les objets qui s'y trouvent comme une sorte de mince pellicule, comme un film invisible. Au contact de ces objets, le psychomètre éprouve une partie des événements qui se sont déroulés en la présence de cet objet : sons, images avec ou sans mouvement, odeur, température, etc.

Quelle que soit l'hypothèse que l'on en propose, le phénomène existe. En voici un exemple particulièrement fort, vécu par Dannion Brinkley, un Américain expulsé de son corps de chair par la foudre qui le frappa tandis qu'il téléphonait. Brûlé, paralysé, il lui fallut une longue lutte pour retrouver une

vie normale. Quand je l'ai rencontré au cours d'un congrès, à Sao Paulo et, plus tard, à Porto Rico, il était plein de vie et de gaieté, mais, sous sa chemise, il restait couvert de pansements. Comme il arrive assez souvent après une de ces Expériences aux Frontières de la Mort, des dons paranormaux s'étaient développés en lui. Voici son témoignage :

« À cette époque, je pris conscience aussi d'un autre pouvoir assez extraordinaire. Je ne trouve pas de termes appropriés pour décrire cette faculté particulière. Il suffisait que je regarde quelqu'un pour voir subitement des épisodes de sa vie aussi clairement que si je suivais un film à la télévision. Parfois aussi, le contact avec un objet me projetait au milieu d'une scène de la vie de son propriétaire. Ou alors il suffisait que je touche quelque chose d'ancien pour me mettre à suivre dans le temps son histoire.

Une telle aventure m'était arrivée, par exemple, au cours d'un voyage en Europe. J'avais fait le déplacement pour aider à la mise au point d'un système électronique sur l'équipement de plongée du commandant Jacques-Yves Cousteau. Profitant de mon séjour, j'ai fait un saut chez un ami à Londres. Nous étions en train de nous promener et, à un moment, je me suis arrêté devant le bâtiment du Parlement pour renouer le lacet d'une de mes chaussures. J'avais posé ma main sur une rampe métallique quand tout à coup j'ai remarqué une odeur de crottin. J'entendais distinctement des rires d'enfants, alors qu'un instant auparavant personne ne m'entourait. C'est à ce

moment que je vis, devant le Parlement, un groupe de gens, habillés comme au XIXe siècle, occupés à jouer au croquet et, à ma droite, se dressait un cheval. Je me suis retourné pour parler à mon ami, mais il avait disparu. À sa place se trouvaient d'autres personnes, déambulant sur le trottoir dans des vêtements qui avaient dû être à la mode au cours du siècle dernier ; les hommes portaient même des chapeaux melon.

Le caractère insolite de cette scène m'angoissa, je ne savais que faire. On était à Londres en plein hiver, et pourtant ces gens jouaient tranquillement au croquet en habits légers datant d'une autre époque.

Malgré mes efforts pour lâcher la rambarde, je n'y suis pas arrivé par mes propres moyens. Mon ami m'avait vu dans un état proche de la transe et avait essayé de me parler. Comme je ne réagissais pas et que je continuais à fixer les alentours d'un air absent, il prit ma main. Son geste m'a fait perdre le contact avec le fer de la rambarde et cette vision a pris fin aussi brusquement qu'elle avait débuté[106] ».

Dans son excellente étude de la psychométrie, Jean Prieur donne quelques précisions importantes :

« Tous les sens peuvent être impliqués dans un exercice de psychométrie. On perçoit non seulement des images en trois dimensions comme les hologrammes, mais aussi des bruits, de la musique, des voix, des odeurs, des saveurs et des idées

venant d'ailleurs. On peut même recevoir des chocs, incorporer des malaises ou des souffrances[107] ».

Ces dernières paroles font sans doute allusion à l'expérience de psychométrie réalisée devant Jean Prieur par Lionel Jackel au contact des murs de la chapelle construite sur l'emplacement du Bazar de la Charité. J'ai bien connu Lionel Jackel et j'ai une confiance absolue en son honnêteté. Jean Prieur, se trouvant avec lui sur les Champs Élysées, avait eu l'idée de l'entraîner vers cette chapelle pour un essai de psychométrie. Lionel ne savait pas où il se trouvait et, comme il me l'a raconté, Jean Prieur, par ses réactions, ne l'avait vraiment pas aidé. On se rappelle peut-être que cet incendie mémorable eut lieu le 4 mai 1897. Il y eut 130 victimes dont 125 étaient des enfants et des femmes. Parmi elles, la duchesse d'Alençon. La chapelle Notre-Dame de la Consolation, construite sur l'emplacement même, fut consacrée le 4 mai 1900 et c'est le 27 mai 1987 que Lionel fit sa démonstration. En voici quelques extraits, rapportés par Jean Prieur qui notait tout au fur et à mesure, appuyé sur la balustre du perron :

« Je suis à la campagne... des images de nature. Des maisons anciennes autour d'une petite place. Ça se passe il y a plusieurs siècles.

– C'est faux, c'est impossible ! s'exclame M. Prieur.

– On me donne un nom : Hernani.

– Mais non, ça n’a rien à voir, intervient encore malencontreusement Jean Prieur.

– Je vois une grande dame, une aristocrate… »

Puis, brusquement, le ton change : « Mes mains flambent… je sens mes pieds qui vibrent… odeur de fumée… mes mains me brûlent de plus en plus… odeur de braise. Quelque chose qui s’effondre… un poids immense, un choc sur mon front… J’ai de plus en plus de difficulté à respirer, je suis dans les flammes comme sur un bûcher… Mes poumons éclatent… Des gens se battent. On me frappe dans le dos. Et maintenant c’est un coup de poing dans le foie. Des flammes, des flammes, je vois des visages de gens affolés… »

J’abrège le récit. Ce qui est encore plus extraordinaire, ce sont les confirmations retrouvées après coup par Jean Prieur. Le Bazar avait été transformé par les décorateurs en rue médiévale, avec des maisons à colombages, des branchages, du lierre. Le Bazar avait servi autrefois de théâtre…, quantité d’autres détails étaient parfaitement exacts[108]. Ce qui est très intéressant dans cet exemple, c’est que le film du passé semble s’être déposé au lieu où s’est déroulé l’événement sur un bâtiment neuf qui n’était pas là, qui n’a aucun lien physique avec l’événement lui-même.

Mais ce film du passé peut aussi bien se déposer sur un objet qui le gardera partout où on le promènera. Le même mécanisme de perception d’ondes et de mise en mouvement de celles-ci comme dans un film pourra alors se déclencher au

simple contact de cet objet, où qu'il se trouve. Il y a donc alors possibilité de percevoir des ondes correspondant non seulement à un autre temps mais également à un autre lieu. On en trouvera plusieurs exemples dans l'ouvrage de Jean Prieur cité en note.

L'idée du Père Borello est d'obtenir le même phénomène sans recourir à la collaboration d'un médium, mais grâce à des appareils comportant des capteurs et des amplificateurs de ces ondes. Ce système permettrait d'obtenir quelque chose de plus objectif, car le médium risque toujours, sans le vouloir, d'interférer et de déformer ce qu'il perçoit. Mais cet appareil ne fonctionnerait qu'au contact d'un objet témoin et ne permettrait donc pas de capter n'importe quoi. Ce serait à peu près, me semble-t-il, ce que Georges Charpak cherchait à obtenir à partir de ses poteries grecques, mais en essayant de capter les traces lumineuses autant que les traces sonores. C'est ainsi, par exemple, que le Père Borello soumit une pierre ponce au bombardement d'ondes reproduisant les fréquences de l'opéra de Verdi *Nabucco.* Or, grâce à son appareil, il aurait pu, ensuite, récupérer les ondes sonores emmagasinées dans cette pierre et, en les comparant à l'aide de l'oscilloscope de son chronoviseur avec celles de l'original, il aurait constaté que les courbes des ondes émises et récupérées étaient très voisines. Il s'agissait donc pour lui d'un essai très encourageant. Maintenant, je laisse la parole au Père Borello :

« Avant de faire le point sur ce que nous avons réalisé jusqu'à maintenant, je veux préciser qu'en ce qui concerne tout ce qu'on peut appeler "chronovision", nous n'avons pu, pour le moment, que capter des traces des sons et des images du passé enregistrées dans la matière et donc, actuellement, un "chronoviseur" au sens d'un appareil semblable à un téléviseur qui serait à la disposition de tous, n'existe pas encore.

Cependant, avec les indications techniques que je vais exposer ici et les notions de la théorie neutrinique que nous connaissons, au moins pour l'essentiel, il n'est pas exclu qu'un expert en technique électronique puisse le réaliser de façon pratique à brève échéance... Nous retardons pour le moment tout accord avec des constructeurs d'appareils électroniques qui pourraient sans grande difficulté en entreprendre la fabrication et la diffusion sans discernement et sans tenir compte des violations qui pourraient en résulter de secrets très délicats que chacun désire préserver[109] ».

« Comme nous devons travailler sur des charges électriques qui correspondent à des millionièmes de la charge d'un électron, niveau auquel opère normalement la microélectronique, il est évident que nous ne pouvons pas nous contenter des appareils existants pour amplifier les "rémanences" de la lumière et des sons enregistrés dans la matière et pouvoir ainsi les capter...

Sur ce dessin, le générateur T.G. produit des signaux analogiques qui sont envoyés dans trois directions :

1. vers l’oscilloscope qui les fait apparaître sur l’écran et les garde en mémoire ;

2. vers l’élaborateur ADSP qui les numérise et se trouve relié à un ordinateur par une interface bidirectionnelle et envoie en même temps les signaux élaborés et nettoyés vers l’oscilloscope ;

3. vers la sonde, pour lui fournir sous forme analogique la composante active d’excitation qui réalise ainsi pour le ‘témoin’, c’est-à-dire pour l’agglomérat de matière qui comporte les enregistrements, une situation analogue à celle que l’on pense trouver.

L’autre interface entre la sonde SLB et l’élaborateur ADPS est celle qui nous donne la réponse qui apparaît par échantillons sur l’écran de l’oscilloscope en même temps que la situation génératrice.

De la comparaison que l’on peut faire aussi bien visuellement que par ordinateur résultera l’identité ou non entre la situation excitatrice et celle reçue en réponse.

Les échantillonnages sont faits à raison de plusieurs millions par seconde, mais l’oscilloscope ne garde en mémoire que ceux pour lesquels il y a identité ou nombre suffisant de points communs.

En examinant en détail l’étendue de ce signal, on peut isoler, là encore visuellement ou par ordinateur, celui qui l’a précédé et celui qui l’a suivi immédiatement au moment de son enregistrement.

Le signal qui l'a suivi immédiatement, mémorisé lui aussi, se trouve à son tour sélectionné et comparé instantanément avec les millions de signaux, là encore à la recherche d'une identité ou non et l'on continue ainsi l'examen par enchaînements successifs...

Mais la partie du complexe vraiment importante et qui constitue la caractéristique du 'chronoviseur', c'est la sonde SLB avec son fonctionnement actif et passif, d'excitation et de perception.

Jusqu'à maintenant il n'y avait pas de capteur capable de percevoir des charges électriques inférieures à l'électron, ou mieux, d'un paquet d'électrons. Peut-être était-il déjà possible de percevoir un petit groupe de photons ou même un seul, mais on était encore très loin du niveau qui nous intéressait.

Pour obtenir la perception de signaux enregistrés analogiquement dans la matière par l'impact sur elle des ondes lumineuses normales et des ondes de pression (les ondes sonores), nous avons dû recourir aux concepts de la Théorie Neutrinique. C'est alors que, pour être précis, il conviendrait de parler de signaux enregistrés *magnétriniquement* plutôt qu'*analogiquement*[110] ».

Le Père Borello se lance alors dans un parallèle entre le fonctionnement de cette sonde et la transmission des perceptions depuis nos organes sensitifs jusqu'au cerveau :

« Nous avons répété à plusieurs reprises que ce qui parcourt le système nerveux ne correspond pas à des courants électriques au sens où on l'entend habituellement, ni à des phénomènes chimiques sur lesquels on continue d'insister, comme si c'était le fondement du phénomène, même si, répétons-le, ces phénomènes électriques et chimiques se produisent bien sans aucun doute, mais uniquement pour fournir l'énergie nécessaire pour que se produise le processus d'avancée progressive des impulsions nerveuses, des organes périphériques au système central.

Après la traduction réalisée par l'organe sensitif, l'ensemble de la situation, l'image, si vous voulez, est constituée par un front de plusieurs lignes de neutrinos qui se polarisent l'un après l'autre le long du réseau nerveux, se propageant jusqu'au cerveau où se trouve un manque réclamant "satisfaction" grâce à la complémentarité d'un certain nombre de charges électriques[111]...

Vous vous demanderez comment il se fait qu'au beau milieu de la description de la réalisation du chronoviseur, que dis-je, au moment même où j'allais vous expliquer comment est faite la sonde qui permet de capter les traces enregistrées dans la matière, j'en arrive à parler de courants nerveux : c'est que précisément c'est l'observation de ces courants qui m'a permis de réaliser la sonde analogico-magnétrinique.

En observant le monde animal et en passant par le végétal je suis arrivé à comprendre comment quelque chose de semblable

se produit aussi dans la matière inerte[112]...

Les enregistrements qui se trouvent retenus dans la matière étant produits (toujours pour se limiter aux deux formes d'énergie que représentent les images et les sons) par des photons et des ondes sonores, constitués de lignes statiques de neutrinos polarisés, ceux-ci, pour maintenir de telles lignes se trouvent dans une situation de manque ou d'"insatisfaction".

L'action active de notre sonde (action d'excitation) consiste à donner une satisfaction momentanée aux neutrinos qui constituent ces lignes de flux magnétique.

Tandis que l'action passive (action de perception) consiste à prélever les signaux produits par le retour des neutrinos à l'état de polarisation qu'ils avaient au moment où nous les avons modifiés, lorsque cesse la satisfaction que nous leur avons fournie.

C'est pourquoi la sonde est reliée au reste de l'appareil par une interface bidirectionnelle.

Il s'agit, autrement dit, d'une sorte de 'synapse' qui a une certaine analogie avec les synapses que nous trouvons dans le système nerveux[113]...

Nous suggérons, à qui douterait du fonctionnement de la sonde que nous avons décrit, de vérifier, s'il en a la possibilité, le processus rapporté ici pour constater la sensibilité que l'on peut atteindre ainsi et l'amplification jusqu'à maintenant inconnue qui en résulte, sur les courants nerveux qui se

dirigent vers le cerveau après la traduction des stimuli externes réalisée par les organes des sens[114] ».

Je pourrais continuer à traduire des passages entiers du livre du Père Borello, mais je crains que ces explications ne dépassent assez vite votre niveau scientifique comme elles dépassent le mien. J'arrête pour une autre raison, c'est qu'après avoir pris connaissance de son livre, j'ai contacté à nouveau le Père Borello pour obtenir de lui un autre exemplaire afin de le soumettre à un ami scientifique. Le professeur Costa de Beauregard a bien voulu le parcourir et m'a aussitôt prévenu que toutes ces théories comportaient, sur le plan scientifique, de grosses bévues, dont quelques-unes portent sur le nœud même des théories exposées.

Pourtant, ce prêtre me semblait de bonne foi. Derrière ses recherches scientifiques, plus ou moins heureuses, il y avait un discours religieux exposé longuement dans son livre. Comme le Père Ernetti, il évoquait les premiers mots de la Genèse et insistait sur l'immense service que cette invention pourrait apporter à la foi :

« Dans le domaine religieux, par exemple, on pourrait savoir s'il y a vraiment eu une "Révélation" du Créateur à l'humanité, comment elle s'est transmise et si elle a été manipulée au cours des siècles. En ce qui concerne le Christ, tous n'y croient pas et il n'y a pas actuellement d'arguments capables de convaincre qui n'y croit pas.

Un argument que font valoir ceux qui ne croient pas à la Révélation, c'est qu'on ne peut être certain que tout ce qui est rapporté du Christ et nous a été transmis correspond réellement à ce qu'il a dit et fait. Qu'est-ce qui nous prouve, disent-ils, que les traducteurs et les scribes n'ont pas manipulé les textes originaux et dénaturé les faits qui y étaient rapportés ? Chacun, avec le chronoviseur, aura la possibilité de voir le Christ de sa naissance à sa mort, de le voir agir, d'écouter ce qu'il a dit et comment il l'a dit, avec la mentalité critique qui est la nôtre aujourd'hui, chacun pourra juger s'il était vraiment l'envoyé de Dieu, le Fils de Dieu, Dieu lui-même.

Voici ce qui arrivera : les doutes se dissiperont et si les choses sont vraiment comme l'Église catholique les présente, ses dogmes et ses enseignements seront acceptés par tous et la morale qui en découle sera suivie ; mais si les choses ne sont pas comme elle le dit, beaucoup de directions et de chemins pourraient changer.

Considérant que ce que je viens de dire pouvait m'attirer la censure de la Sainte Église Romaine, bien qu'aucun des dogmes catholiques ne s'en trouve attaqué, mais du fait, comme je le disais, que ce nouveau moyen d'investigation pourrait violer des secrets très délicats, je me suis mis à l'abri en signalant ce danger à la Sacrée Congrégation pour la Doctrine de la Foi (ex Saint Office) et à travers quelqu'un de la Secrétairerie d'État de la Cité du Vatican, très proche du Pape, au Saint Père lui-même.

Jusqu'à maintenant, je n'ai encore reçu aucune réponse à ce sujet. Il y a pourtant une année de cela et je sais avec certitude que la lettre lui a bien été remise[115] ».

D'après tout cela, y compris ce discours religieux qui, pour moi, reste peu convaincant, Don Luigi me semblait plutôt un bricoleur passionné qu'un véritable scientifique, mais, après tout, il pouvait avoir obtenu quelque chose, même si ses essais d'explication étaient notoirement insuffisants. Comme le Père Borello lançait dans son ouvrage un appel aux chercheurs qui auraient pu l'aider, je me décidai à aller voir de plus près afin, éventuellement, d'avoir de meilleurs arguments pour le mettre en relation avec de vrais scientifiques. J'essayai donc à nouveau de le contacter par téléphone pour me mettre d'accord avec lui sur la date de notre éventuel rendez-vous.

C'est là que les difficultés commencèrent. Impossible de le joindre ! J'essayai à différentes heures de différents jours. Je laissai passer quelque temps. Peut-être était-il en voyage, lui aussi ? Il allait sûrement rentrer un jour. S'il lui était arrivé quelque chose, il y aurait au moins quelqu'un à l'autre bout du fil pour me le dire. Une fois, un répondeur automatique de la poste m'affirma que ce numéro n'était pas attribué. Que s'était-il donc passé ? Avait-il été submergé de tant d'appels qu'il avait dû se protéger ? Quelque autorité ecclésiastique lui aurait-elle enjoint de ne plus répondre à personne comme au Père Ernetti ? Je passai par les renseignements internationaux. Non, le numéro n'avait pas changé. Le libellé d'attribution était un peu

différent. Il n'était plus question de la « *Colonia Pontificia Albese "Caritas"*, mais de 1'*"Associazione Culturale Luigi Borello"* ».

Cela s'expliquait assez bien : Don Luigi avait déjà dépassé les 75 ans. Il ne devait certainement plus s'occuper d'enfants ! Il avait donc dû garder son numéro de téléphone en changeant la raison sociale. J'essaie à nouveau. Occupé ! Ah ! bon, c'est déjà mieux. Il y a donc quelqu'un sur place. J'essaie encore un peu plus tard. Toujours occupé !

Au fil des jours, malgré moi, des hypothèses me viennent à l'esprit. Et si mes amis avaient raison ? Et si tout cela était vraiment tellement important ? Ça y est ! On a enlevé Don Luigi, on l'a séquestré. Le Vatican a encore frappé. Il est sous surveillance, en quelque lieu secret, en liberté contrôlée. Si j'y vais, je vais tomber dans un guet-apens, disparaître sans laisser de traces...

AU RISQUE DE PARAÎTRE NAÏF

Il me paraissait de plus en plus évident qu'il s'était passé quelque chose. Le seul moyen pour en avoir le cœur net était d'y aller. Mais il me fallait attendre encore un peu car j'avais trop d'obligations à remplir, trop de conférences promises et annoncées qu'il fallait faire. J'étais encore bloqué pour quelques semaines en France. C'est ainsi que, peu à peu, au cours de ces conférences, l'au-delà s'est à nouveau manifesté. Je n'avais rien demandé. Cependant, il est vrai, les mêmes questions revenaient sans cesse en moi. Que dois-je faire ? Quelle est la volonté de Dieu ?

Le mystère s'épaissit

J'étais invité dans une ville de province pour faire une conférence sur le chronoviseur. J'en avais déjà donné une sur ce thème peu auparavant dans la même région. Cette idée de retrouver le passé fait tellement rêver que chaque fois, le bouche à oreille fonctionnant bien, on me redemande la même conférence peu après dans des villes voisines. Est-ce précisément ce thème qui déclencha ce qui va suivre ? Je ne le sais pas, mais c'est possible. J'étais invité, avant la conférence, à déjeuner chez les responsables de cette association, ainsi que la médium qui devait intervenir après moi ce jour-là. Le repas était à peine commencé que cette femme commença à recevoir des messages de l'au-delà pour moi. Elle paraissait très émue, envahie par une force qui s'imposait à elle avec beaucoup d'énergie. Très vite, notre hôtesse prit une feuille de papier et se mit en devoir d'écrire au fur et à mesure tout ce qui venait pour moi par cette médium. Voici donc ce que cela a donné, à l'état brut, c'est-à-dire sans aucune correction. Le texte passe ainsi de la troisième personne, lorsque la médium me résume ce qu'elle voit, ce qu'elle entend ou ce qu'on lui fait comprendre, à la deuxième personne, lorsqu'elle me redit, parfois en me tutoyant, les mots mêmes que l'on m'adresse à partir de l'au-delà. J'ajouterai mes propres commentaires entre parenthèses chaque fois que je le jugerai utile.

« Vous aurez des aides d'en haut, même si le Vatican boude. Vous serez protégé. Cette entité qui vous protège est très haute et peut se permettre des choses. Écriture penchée, écriture à l'encre sur des feuilles. N'est-ce pas lui qui écrivait ainsi ? (J'espère que c'est bien le Père Ernetti qui essaie de me transmettre ainsi un message. Au point où j'en suis de mes petites recherches, je ne sais plus très bien quoi faire, ni même si tout cela vaut la peine d'être poursuivi).

Quelqu'un qui habite en province. Maison avec un petit jardin. Vous vous rejoignez (?).

Protéger aussi le manuscrit. On ne me fait pas ressentir un danger pour vous (Donc, pas de complot à craindre, on ne risque pas de m'envoyer des sbires, exécuteurs de basses besognes). Il me dit que des gens se voileront la face au Vatican, d'autres seront contents et pousseront un ouf ! de soulagement. Il y aura une opposition, mais certains seront d'accord intérieurement et se tairont (Possible, vraisemblable même).

Par rapport à ce livre, beaucoup de contacts avec le sud de la France, des séminaristes, des prêtres, des gens importants qui vous contacteront après le livre (Je veux bien, ma bonne volonté est immense, mais je n'ai aucun indice dans ce sens jusqu'à maintenant).

On me fait voir comme des papiers jaunis, comme des documents, des feuilles avec des écrits anciens qui pourraient être une aide pour ce livre (Ça commence à sentir un peu *Le nom de la rose* d'Umberto Ecco. Dans un film, je vois très bien la

scène. Une sorte de bibliothèque souterraine à l'entrée secrète, à laquelle on accède par un escalier dérobé ; « dérobé », forcément ! Et un vieux moine, tout courbé, ridé, édenté, « authentique » comme l'aimerait Sylvie Joly, qui n'attendait que ma visite pour avoir le droit de mourir après m'avoir confié son secret).

La personne que vous devez rencontrer est proche d'un ecclésiastique. Je le ressens très puissant. Quelqu'un qui a la connaissance. Cela peut être un prêtre comme vous. Oui, c'est la personne que vous avez en tête. Il va vous guider et vous fera aller vers les lieux. C'est quelqu'un de très sincère. Il s'est battu lui-même pour avoir cette optique-là. Il est comme vous (Là, je suis un peu étonné. La personne que je souhaite contacter lors de mon prochain voyage en Italie, c'est le Père Luigi Borello. Or, celui-ci était très critique envers le Père Ernetti, comme on a pu le constater. Mais évidemment, depuis la mort du Père Ernetti les conditions ont changé. Tout est possible. Il faut voir. C'est peut-être aussi le Père Borello lui-même qui communique en ce moment avec moi. Alors, tout s'expliquerait. Il va me guider ? Parfait ! Cependant, ce n'est certainement pas le Père Ernetti qui communique avec moi car il n'hésiterait pas sur le caractère sacerdotal du Père Borello).

Je tourne toujours autour d'un livre. Vous êtes à la moitié. Il me fait ouvrir un livre en deux (En un certain sens, ceci est exact. Je pense avoir réuni tout ce que je pouvais trouver sur le

chronoviseur du Père Ernetti et celui du Père Borello pourrait très bien constituer une seconde partie).

C'est beaucoup en mai que vous allez avoir des éléments pour écrire. Ce mois de mai sera très riche (Là, la médium n'a pas trop de mérite à me faire cette révélation, elle le sait déjà. Je le lui ai dit moi-même). « Tu auras les quinze derniers jours pour peaufiner ». Le mois de mai sera la trame. Ce contact avec le prêtre est très important, il se fait ressentir comme quelqu'un d'associé, qui connaît beaucoup de monde et beaucoup de relation.

Ce livre aura un lien avec le Vatican. Vous aurez des appuis, car vous le faites au bon moment. C'est le moment et le bon moment (Donc, ils ne bouderont pas tous au Vatican. J'aime mieux cela. Dans un milieu aussi fermé, il y a forcément des luttes d'influence. Cela finit toujours par filtrer à l'extérieur. Je n'ai aucune envie d'avoir raison, seul contre tous. Tout n'est pas pourri au royaume du Vatican. Il faut sans doute un nouveau souffle, une nouvelle organisation de l'Église, plus proche des origines. Un grand choc peut être nécessaire, mais pas n'importe comment).

Ces gens voudront créer une force. Ce seront des initiés qui se révéleront à ce moment-là dans le sud de la France. Dans le livre il y a une partie très ésotérique. C'est à moi de le faire. Il me fait comprendre que c'est une mission (Oh ! la la ! que je n'aime pas ça ! Ça commence à sentir nettement son « new âge ». Moi qui aime tant respecter le français et tout traduire, je

préfère laisser ce mot-là en anglo-américain pour leur laisser la chose qu'il désigne. Le « new âge » est une vraie caricature de la spiritualité, le meilleur moyen d'éloigner ses adeptes de la vraie recherche spirituelle en les détournant vers un ersatz facile. Quant à cette façon de m'honorer d'une « mission », je connais depuis longtemps ce genre de flatterie et je sais fort bien que cela recouvre chaque fois une manipulation. « Ils » me connaissent fort mal dans cet Au-delà).

Au niveau du Vatican, c'est la fin des temps. Même s'il y a encore un pape, ce sera le dernier. Et ce livre sera le pionnier. Il sera bien fait. Il faut qu'il soit bien fait, car il ne faut pas qu'il y ait de faille pour qu'on ne puisse pas l'attaquer. Vous serez guidé pour que ce livre soit inattaquable (Que nous allions plus ou moins vite vers la fin du système de la Papauté telle qu'elle existe actuellement, il n'y a pas besoin de « révélations » de l'Au-delà pour le deviner. Mais ce n'est pas pour autant la fin de l'Église et le triomphe des élucubrations de la « spiritualité » new âge).

Il y a un lien avec le Dalaï Lama. Il serait probablement d'accord avec ce que vous écrirez. Ce sera un réveil des consciences, mais brutal ; un choc très nécessaire ; c'est la vérité, la réalité. Ce livre entraînera une suite ; d'autres réponses, un vrai cheminement (Je ne vois vraiment pas en quoi il pourrait y avoir un lien avec le Dalaï Lama. Ce qu'il pourrait approuver ce sont les rapprochements avec les « archives akashiques ». Cela ne va pas très loin).

Nouvelles révélations sur le chronoviseur avec preuves de son authenticité, des écrits, des documents, dans la décennie à venir (Parfait, je ne demande que cela, si c'est la volonté de Dieu. Seul l'avenir le dira).

On me dit que le barrage vient aussi de plans de l'Au-delà où cela dérange. Cependant il adviendra un moment où la science dominera la religion, mais cette science sera transmise aux canaux authentiques et dans un cercle ou circuit fermé, entre le visible et l'invisible supérieur, pour l'évolution et le bien de l'humanité, pour la conscience cosmique universelle, mais aussi individuelle ». Fin de citation ! (On retombe dans les discours ésotéro-occulto-guimauve de la spiritualité-fiction « new âge ». Non merci ! Tout cela ne vient certainement pas du Père Ernetti et pas davantage du Père Borello. Alors qui m'envoie ces messages ? Qui tente de me manipuler et de m'utiliser ; au service de quelle cause ?)

L’heure de vérité

Il y avait enfin une période un peu plus calme, sans conférences. Quelques jours seulement, mais cela devait suffire. Me voilà donc reparti pour l’Italie. Première étape, Varazze. C’est là que vit et travaille Don Luigi, villa Aurora, siège de son association culturelle. Le taxi me dépose via Sardi, au numéro 45. Je me trouve devant l’entrée d’une cour entourée de bâtiments et face à une grille fermée par une chaîne et un cadenas. J’aperçois l’arrière d’une voiture qui dépasse derrière une des maisons. Il y a une sonnette. Je sonne, j’insiste. Personne ne bouge. J’attends un long moment, je resonne. Rien. Tout semble abandonné. J’avise alors, un peu sur le côté, une petite boîte avec une inscription à la main. Le papier est bien jauni, mais je ne pense pas qu’il s’agisse des papiers que m’annonçait la médium. L’encre est pâlie par le soleil, mais l’écriture n’est pas particulièrement penchée. Je lis alors un avis qui s’adressait plutôt au facteur qu’à moi, enjoignant de remettre le courrier, même les objets recommandés à M. Valle, à l’hôtel « Coccodrillo ». D’où peut bien venir ce nom terrible ? Cependant, la vérité avant tout !

Je me jette donc dans la gueule de ce « crocodile ». Il s’agit, en l’occurence d’une charmante dame, du modèle « éternellement blonde ». C’est elle, avec son mari, qui tient cet hôtel. Je lui dis que je viens voir le Père Luigi Borello. « Mais il est mort ! me répond-elle. Oh ! il y a seulement quelques mois. Je ne me

rappelle plus exactement quand ». J'essaie d'en savoir un peu plus. Étaient-ils au courant, elle et son mari, des recherches de Don Luigi. « Non, nous le connaissions à peine. Mais notre hôtel est tout près de chez lui et c'est pourquoi nous avions accepté de lui rendre ce service. Il est mort, à l'hôpital ; du diabète, il me semble ».

Me voilà donc renseigné ! et sur divers plans. D'abord, je comprends enfin pourquoi je n'avais pas de réponse à mes appels. Les maisons de cet ancien centre pour enfants semblent abandonnées depuis quelques mois au moins. Cette chaîne avec un cadenas ne s'expliquerait pas si quelqu'un habitait encore là. Il y a tout de même d'autres moyens de fermer une grille.

Ensuite, je suis éclairé aussi sur la valeur des messages médiumniques reçus. Au risque (bien assumé) de paraître naïf à certains, je continue à croire à la réalité de ces communications avec l'au-delà. Simplement, je sais aussi à quel point le phénomène est complexe et combien il faut garder ses distances par rapport à tous ces messages. J'en avais une preuve de plus. Je n'ai pas de doutes sur la sincérité de cette médium, ni sur la réalité de ses dons. Elle semblait réellement perturbée, incommodée par la force de cette présence qui s'emparait d'elle. Elle avait assisté, après ce repas chez nos hôtes, à la conférence que l'on m'avait demandé de faire sur le chronoviseur du Père Ernetti et elle me dit, à la fin de mon exposé, qu'elle avait encore ressenti, pendant tout le temps que je parlais de ce

chronoviseur, cette présence, avec une force à laquelle elle n'était pas habituée.

Il ne me restait plus beaucoup de cartes à jouer pour essayer d'en savoir davantage. Peu de temps avant sa mort, quand je pouvais encore lui parler au téléphone, le Père Borello m'avait envoyé photocopie de deux articles de journaux. L'un deux faisait état de ses démêlés avec le Père Ernetti, comme je l'ai rapporté plus haut. L'autre était signé d'un journaliste qui rapportait les essais du Père Borello avec sa pierre ponce et un enregistrement de *Nabucco.* Ce journaliste faisait également état d'un décret du Vatican menaçant d'excommunication ceux qui parviendraient à capter sons et images du passé et les diffuseraient. L'article était intitulé « Un prêtre défie le Vatican en écoutant la voix des pierres ». Diable ! si j'ose dire. La chose est grave et mérite d'être vérifiée.

En conclusion, l'auteur de l'article écrivait : « Cependant, l'Église a pris ses distances vis-à-vis des expériences effectuées par ce prêtre savant et a mis en garde, sous peine d'excommunication, comme le dit un décret du Vatican de 1988 "quiconque capte par quelque moyen technique que ce soit (et donc par son chronoviseur) et divulgue les résultats de telles recherches" ».

L'article continue « Mais Don Luigi Borello, avec beaucoup d'humilité, est déterminé à poursuivre ses études et cite à ce sujet un passage de l'Évangile de Saint Luc : 'Il n'y a rien de caché qui ne sera pas révélé ni de secret qui restera inconnu'.

Au crépuscule de ce millénaire ne verrait-on pas déjà l'aube d'une incroyable révolution "Borélienne" de la physique actuelle ? »

Quelle belle envolée ! Je repérai que cet article provenait d'un journal édité à Gênes, *Il secolo XIX* et je décidai donc d'y faire une pause pour essayer de rencontrer ce journaliste.

À Gênes, je trouvai une ville magnifique, comme toutes les villes italiennes, mais en plein travaux. La plupart des palais étaient couverts de bâches, comme si Cristo, l'emballeur de monuments, était passé par là. La ville faisait peau neuve pour recevoir le G8, la réunion des représentants des huit pays les plus développés. On ravalait et on nettoyait partout.

Dans une librairie, j'appris où se trouvait le siège de ce journal, mais, là, je découvrais que ce journaliste habitait à Savona. Je pus le joindre au téléphone et pris rendez-vous avec lui. Mais auparavant je voulais me rendre une fois de plus à la bibliothèque Bozzano-De Boni, à Bologne, où je devais retrouver M. Ravaldini. Il m'avait déjà tellement aidé quelques années plus tôt en me fournissant tous les articles qu'il possédait sur les querelles autour du Père Ernetti. Peut-être aurait-il quelque chose à me présenter sur l'un ou l'autre de ces chronoviseurs.

À l'heure dite, je me retrouvais devant le bâtiment qui abritait cette bibliothèque. Du moins, c'est ce que je croyais. Les volets étaient fermés. Il y avait bien sur le côté de la porte quelques noms correspondant à des boutons de sonnette, mais

aucune plaque, aucune inscription n'indiquait la bibliothèque. Ça commençait à me rappeler quelques mauvais souvenirs de Varazze. Une impression pénible de « déjà vu ». Le temps passant, je finis par me renseigner auprès du voisinage et appris que la bibliothèque avait déménagé depuis longtemps. Je vous épargne les détails. Je finis par arriver à la nouvelle adresse de cette vénérable institution. Le Signor Ravaldini m'attendait sur le trottoir avec son bon sourire, mais, hélas ! il n'avait rien de plus à m'offrir.

Le soir même, tard, j'atteignais Savona et le lendemain je rencontrai Vanni Perrone, l'auteur de l'article qui m'intéressait. Enfin quelqu'un qui avait rencontré personnellement Don Luigi et qui pourrait peut-être me fournir quelques renseignements supplémentaires. Faute de pouvoir rencontrer l'ours, si j'ose dire, j'aurai au moins rencontré quelqu'un qui a vu l'ours.

C'est ainsi que j'appris quelques détails sur la personnalité du Père Borello. C'était non seulement un bricoleur mais un collectionneur de monnaies anciennes, de timbres,... Non, Vanni Perrone n'avait jamais vu cet appareil, mais Don Luigi lui avait raconté son expérience avec la pierre ponce et la musique de *Nabucco.* Vers la fin de sa vie, il ne croyait plus pouvoir continuer ses travaux. Il se sentait trop faible. Il avait compris qu'il n'avait réussi à y intéresser personne. Il avait démonté lui-même l'appareil. Il avait déjà des difficultés à se déplacer et à respirer. Cependant Vanni Perrone me fit la photocopie de quelques documents, de la lettre de protestations énergiques

qu'il avait reçue du Père Ernetti, de la réponse du Père Borello et, enfin, du fameux décret du Vatican menaçant d'excommunication quiconque capterait et diffuserait des images du passé.

Quand même ! J'avais enfin quelque chose de concret, du solide. Pas grand-chose, mais quelque chose !

Las ! il me fallut déchanter encore une fois. Ce décret existe bien, en date du 23 septembre 1988 et ne peut donc figurer dans le nouveau Code de droit canon, publié en 1983. Mais il ne vise le chronoviseur que dans l'imagination du Père Borello. Le texte est parfaitement clair. Il s'agit d'un décret dont le seul but est de protéger le secret de la confession[116], en menaçant d'excommunication quiconque arriverait à capter et à diffuser ce qui s'est dit entre le confesseur et le pénitent, quels que soient les moyens utilisés, y compris des instruments techniques[117].

Ce qui est visé ici ce sont d'éventuels enregistrements sur magnétophone comme certains franciscains avaient osé le faire dans le confessional du Père Pio, en envoyant les bandes au Saint Office qui n'avait même pas cru bon de protester comme il aurait dû le faire. L'utilisation du chronoviseur du Père Borello pour capter des sons et des images du passé ne tomberait donc sous cette condamnation que dans le cas, peu probable, où l'on s'en servirait précisément pour capter des confessions du passé, et donc à partir de morceaux de bois du confessionnal ou de

n’importe quel objet ayant pu se trouver dans le confessionnal au moment même de la confession.

Mais le texte exact et complet des propos échangés entre le Père Ernetti et le Père Borello m’apportait davantage. Mon ami bénédictin commençait ainsi sa lettre du 21 novembre 1990 :

« Je vous remercie vivement de la délicatesse dont vous avez fait preuve à mon égard en me faisant hommage de votre livre *Corne le pietre raccontano.* Bravo ! il me plaît beaucoup ! Mais permettez-moi de vous dire qu’il y a de véritables calomnies graves à mon égard et que, sur les conseils de mon avocat, elles feront l’objet de réparations selon les lois en vigueur pour les imprimés ».

La lettre se termine par la répétition de cette menace : «… l’avocat de notre fondation Giorgio Cini n’a pas l’intention de rester silencieux ».

Quant à l’essentiel de cette protestation, elle porte bien l’accent d’une véhémente indignation : « L’existence de l’appareil est une vérité sacro-sainte ; que l’on y ait capté tant d’événements du passé est aussi une vérité ; que parmi eux se trouve l’image du Christ et le Thyeste d’Ennius est aussi une vérité ; et que l’Autorité suprême en ait interdit l’usage est aussi une vérité ». Enfin, le Père Ernetti confirme bien qu’il n’a jamais songé à utiliser une éventuelle réflexion des ondes du passé sur un objet céleste. « Ce sont des affirmations fausses ! Je n’ai jamais ni pensé ni parlé d’un tel principe qui est évidemment un non-sens ! et qui ferait passer son auteur pour un crétin ! »

Cette belle indignation est pour moi très importante. On y sent un homme sûr de lui et outragé. Le mot de « vérité » revient quatre fois en quelques lignes. Le Père Ernetti ne pouvait même pas se défendre contre les soupçons, voire les attaques dont il était l'objet. Mais devant les accusations un peu méprisantes d'un confrère, il se permet quand même de réagir, par une lettre, en privé. Tout cela me conforte dans la conviction qu'il y a vraiment eu un appareil construit par toute une équipe, autour du Père Ernetti et que cet appareil a vraiment fonctionné.

QUAND LES LOUPS SORTENT DU BOIS

En 2002 paraissait la traduction de mon livre en italien. Il semble que cela ait provoqué en Italie un regain d'intérêt pour le Père Ernetti et son chronoviseur. Je fus invité à donner une conférence sur ce mystère fantastique lors d'un congrès, le 27 avril 2003, à Riccione.

C'est alors que j'eus la surprise de découvrir l'existence d'un neveu du Père Ernetti dont personne ne m'avait jamais parlé. Il était près de moi sur l'estrade et j'eus le plaisir d'entendre son témoignage : Bien sûr ! quand il était petit, son oncle lui parlait de son chronoviseur. Mais il est vrai que lorsqu'il se trouvait en famille il s'informait plutôt des petits événements de la vie de chacun ou aimait évoquer les souvenirs communs du passé.

Mais Aprilio Ernetti n'était pas le seul témoin. On nous montra un film qui était une sorte d'enquête au cours de laquelle plusieurs autres personnes racontaient ce qu'elles savaient des travaux de mon ami bénédictin. Malheureusement ceux qui avaient réalisé cette enquête n'étaient pas présents ni aucun de ceux qui avaient été interrogés. Cependant, la piste était prometteuse. Après tant d'efforts, je ne pouvais pas abandonner. Il fallait donc un jour revenir en Italie.

J’avouerai que ce ne fut peut-être pas seulement le désir fort louable d’aller jusqu’au bout de mon enquête qui me fit bientôt reprendre le chemin de l’Italie. Je crois que la perspective de revoir encore une fois tant de lieux merveilleux et aimés fut pour beaucoup dans ma décision de repartir à la recherche de la vérité.

J’avais un point de départ : l’adresse d’Aprilio Ernetti qui s’était gentiment déclaré prêt à m’aider éventuellement à poursuivre mes recherches. Il habitait tout près de Rome. Comme je ne pouvais pas savoir à l’avance où demeuraient ceux que j’aurais ensuite à rencontrer, le plus simple était de prendre mon billet d’avion pour Rome. C’était le centre du pays. De là je pourrais toujours les atteindre sans avoir à faire de trop longues distances. Car un des aspects très particuliers de ce genre d’enquête, son petit parfum d’aventure, c’est cette disponibilité nécessaire pour aller où il le faudra, sans pouvoir savoir à l’avance où ce sera. Allais-je revoir Naples, Florence ou Venise ?

Le témoignage du neveu, Aprilio Ernetti

Donc, le dimanche 8 février 2004, je m'envolai pour Rome. Aprilio m'attendait à l'aéroport. Il m'emmena chez lui, en voiture, à 60 kilomètres de la capitale. Déjà, sur la route, le dialogue était largement entamé. Je regrettais de n'avoir pas avec moi un petit magnétophone, ni même papier et crayon pour prendre des notes. Je craignais de perdre quelque détail précieux ou même simplement la fraîcheur d'un premier récit. Rocca San Stefano est une petite ville, au sommet d'un piton rocheux, comme on les bâtissait par sécurité au Moyen Age. La fin de la route est très belle. On longe un précipice vertigineux et on aperçoit un peu plus loin d'autres petites cités, également perchées sur les sommets d'autres rochers. Il faut laisser la voiture au milieu de la ville et continuer à pied par des ruelles qui deviennent vite des escaliers. Cette situation extrême n'empêche pas ces maisons de jouir de tout le confort moderne. La rue principale s'appelle « Via Padre Pellegrino Ernetti, musico/fisico » (comprenez : musicologue/physicien).

Je fus reçu par toute la petite famille, Madame Ernetti, leur fils et leur fille. Ils avaient certainement retardé leur déjeuner pour pouvoir m'inviter à le partager avec eux. Je ne l'ai d'ailleurs pas regretté. Le repas fini, nous nous mîmes au travail.

Le Père Ernetti était né dans la maison où je me trouvais. Son père était savetier-bottier. Le Père Pellegrino, comme tous les

vrais grands hommes, était resté très simple. Quand il venait chez son neveu, il partageait complètement la vie de la famille, allant même à la cuisine participer à la préparation du repas.

Aprilio se rappelle que, d'après son oncle, le fonctionnement du chronoviseur ne dépendait pas de quelque don médiumnique. Il s'agissait d'une découverte strictement scientifique. Je me souviens qu'en effet le Père Ernetti avait souvent insisté sur ce point devant moi aussi.

Il n'était pas non plus question d'entrer en communication par le chronoviseur avec les morts. Le généreux donateur d'une fondation américaine, ayant entendu parler de cet appareil avait proposé au Père Ernetti une somme très importante pour établir un contact avec l'au-delà et prouver ainsi la continuité de la vie après la mort[118]. Mais le Père Ernetti lui avait répondu que le chronoviseur ne captait pas seulement des visages mais aussi des arbres, des maisons, tout objet de notre monde. Il ne s'agissait donc pas, pensait-il, du monde de l'au-delà. Cet appareil ne pouvait capter que ce qui s'est passé dans notre univers matériel, et non dans d'autres dimensions. Je noterai simplement au passage que ce souvenir du neveu confirme l'intérêt des Américains pour cet appareil. L'existence du chronoviseur avait donc fait déjà l'objet d'une large diffusion, ce qui rendait très invraisemblable l'ignorance dans laquelle prétendaient se trouver certains des plus proches collaborateurs du Père Ernetti.

De la même façon, le chronoviseur n'aurait pas pu capter l'avenir, disait-il, car il ne pouvait capter que des ondes qui avaient effectivement existé. Sur ce point, je me demande s'il n'y avait pas eu une certaine évolution dans la pensée du Père Ernetti, car les ondes que peut capter le chronoviseur n'existent probablement qu'à un niveau où le temps ni l'espace ne jouent plus aucun rôle, ce qui devrait permettre, en principe, de capter aussi les événements futurs. Le lecteur se souvient peut-être qu'à la question de mon ami Rémy Chauvin sur cette possibilité, le Père Ernetti n'avait pas vraiment répondu. Il s'était contenté d'un mystérieux sourire.

Le neveu me donnait peu à peu quelques précisions nouvelles et chaque fois avec le ton très vivant de quelqu'un qui était très sûr de ce qu'il rapportait pour l'avoir entendu plusieurs fois. C'est ainsi qu'il m'expliqua que lorsque l'appareil avait capté l'image de quelqu'un, il était possible de choisir l'angle sous lequel on voulait recevoir son image. Il était même possible de tourner autour de cette personne.

Parmi les collaborateurs de son oncle, Aprilio me confirmait un certain De Matos, physicien portugais. Il hésitait un peu plus sur un autre nom : Raffaele Cumar.

Peut-être un prêtre ajoutait-il. En tout cas, il avait écrit un livre en collaboration avec le Père Ernetti : *Pourquoi la musique existe-t-elle ?*

Aprilio me racontait aussi un essai dont mon ami bénédictin ne m'avait jamais parlé. Le Père Ernetti avait un jour réglé son

appareil sur le domicile ou le bureau d'un de ses amis « questore », c'est-à-dire chef de la police municipale de Venise. Il lui avait ensuite téléphoné pour vérifier si ce qu'il avait ainsi reçu, images et sons, correspondait bien à la réalité. Aprilio me rapportait aussi, très amusé, l'extrême surprise de cet ami, presque un peu inquiet.

Oui, son oncle lui avait parlé de la Passion du Christ qu'ils avaient pu vivre par l'image et le son, grâce au chronoviseur et qu'ils avaient pu filmer.

Le neveu me confirmait encore que l'appareil avait été démonté et que ses plans avaient été déposés chez un notaire en Suisse et quelque part aussi au Japon.

Plus étonnant, Aprilio prétendait que sa tante, Germana, la sœur du Père Ernetti que j'étais allé voir à Florence, croyait savoir que la machine avait été démontée et transportée en Suisse. Devant moi, elle semblait tout ignorer de cet appareil et n'avoir qu'à peine entendu parler des communications avec l'au-delà. Pourtant, m'affirmait son neveu, quand elle était à la maison avec mon oncle, on parlait surtout de la famille, c'est vrai, mais on parlait aussi devant elle du chronoviseur et de toutes les recherches de mon oncle. Là encore, la consigne du silence avait donc bien fonctionné !

Voilà donc tout un ensemble de points précis confirmés par un témoin direct au-dessus de tout soupçon. Aprilio Ernetti est responsable de la comptabilité de sa commune. Il aurait pu, depuis bien des années, essayer d'attirer l'attention sur lui pour

en tirer quelque profit ou du moins quelque gloire. Or, il ne s'était jamais manifesté auprès de qui que ce soit, à tel point que lors de mes premières enquêtes, personne ne m'avait même jamais parlé de lui.

Quant à l'histoire rocambolesque inventée par le « fils spirituel », son auteur a bien fait de la situer « quelques semaines avant la mort du Père Ernetti », car les derniers moments sur terre de mon ami bénédictin, on l'a vu, se sont déroulés tout autrement.

Aprilio Ernetti me reconduisit le jour même jusqu'à Rome. Mais avant de me quitter il m'avait encore donné deux indications très précieuses. L'auteur de la cassette enregistrée que j'avais vue lors du congrès de Riccione et où figuraient d'autres témoins proches du Père Ernetti était un certain Edoardo Montolli, résidant à Milan. Nous lui avions immédiatement téléphoné et je savais qu'il était prêt à me recevoir.

Deuxième information importante : le Père Ernetti était un grand ami de Giulio Andreotti, l'homme politique peut-être le plus célèbre d'Italie. Sur l'agenda de son oncle, m'expliquait-il, le premier numéro de téléphone inscrit était celui d'Aprilio, mais le deuxième était celui d'Andreotti. Chaque fois que son oncle allait à Rome, ils en profitaient pour se rencontrer. J'avais là peut-être un nouveau témoin, et d'une qualité exceptionnelle. Il fallait arriver à le rencontrer. J'irais ensuite seulement à Milan.

Rencontre avec « l'ami des bêtes »

Malheureusement, il fallait s'y attendre, mon nouveau témoin était sur liste rouge. Impossible d'obtenir son numéro. C'est alors qu'un ami romain eut une excellente idée qui ne pouvait venir à l'esprit que d'un homme averti. Il fallait passer par quelqu'un d'assez proche d'Andreotti pour avoir son numéro et qui puisse me faire assez confiance pour me le communiquer. L'idée géniale fut de passer par le confesseur d'Andreotti. Il s'agissait d'un prêtre bien connu à Rome pour être l'ami des bêtes, Mgr Mario Canciani. Depuis de nombreuses années il célébrait une messe tous les dimanches où les gens pouvaient emmener leurs animaux de compagnie. Ils étaient tous acceptés et il les bénissait tous. Les fidèles venaient donc avec leurs chiens, leurs chats, leurs perroquets, leurs serpents, leurs rats blancs, etc. Je le connaissais personnellement pour une autre raison. Le Père Canciani avait réalisé autrefois des recherches en Terre Sainte. Il avait notamment écrit un ouvrage sur le lieu présumé du Cénacle où le Christ avait célébré la Dernière Cène[119]. J'avais lu cette étude et l'avais trouvée sincèrement très intéressante.

J'appellai donc aussitôt Mgr Canciani et obtins facilement un rendez-vous. Le lundi 9 février, le taxi me déposait donc aux alentours du 2 Lungotevere dei Vallati. Je n'avais rendez-vous qu'à 16 h 30 et j'étais un peu en avance. Lorsque je ne connais

pas l'endroit exact d'un rendez-vous je préfère toujours arriver un peu trop tôt. Cela me permet de reconnaître les lieux et d'être sûr de ne pas arriver trop tard. Il faisait un temps magnifique, un ciel bleu superbe et déjà une douceur presque printanière. Je me promenai donc le long du quai qui longeait le Tibre. Il comportait quelques arcades et, à côté du numéro 2, se trouvait une galerie d'objets asiatiques, meubles ou vases d'une grande beauté que je contemplai longuement. Je flanai aussi sur le « ponte Sisto » qui débouchait presque en face de la maison de Mgr Canciani. Quelques Africains s'y étaient installés, déployant leurs tapis pour exposer divers produits d'artisanat, plus ou moins d'ébène et plus ou moins d'ivoire. Plusieurs d'entre eux semblaient venir d'Afrique francophone car leur vocabulaire en français dépassait nettement ce qu'il est nécessaire de savoir pour accrocher le chaland.

À l'heure dite, je sonnai donc à la porte de Mgr Canciani. Il vint m'ouvrir lui-même et me reçut fort aimablement dans un immense salon encombré de quantité de meubles anciens disposés de façon à créer plusieurs espaces correspondant sans doute à des fonctions différentes. La hauteur du plafond était vertigineuse comme presque toujours en Italie. Les lattes du parquet clapotaient un peu sous les pieds et avaient une fâcheuse tendance à s'emmêler lorsque je voulais déplacer mon fauteuil. Les fenêtres s'ouvraient largement sur le Tibre avec, au-delà du fleuve, la colline du Janicule sur laquelle se détachaient, plus nettement que d'autres, les campaniles de

deux églises. Mgr Canciani aurait pu, m'expliqua-t-il, en tant que chanoine de la cathédrale du Latran, disposer d'un autre appartement, plus moderne. Mais pourquoi renoncer à cette vue magnifique et à ses vieilles habitudes ? Dans un coin du salon, il y avait même un orgue et, maintenant qu'il avait pris sa retraite, il célébrait souvent la messe dans cette pièce pour un petit groupe d'amis fidèles.

Nous parlâmes beaucoup des animaux et de leur âme, différente de la nôtre, sans doute, mais certainement promise, elle aussi, à une vie éternelle. Sur ce point, nous étions parfaitement d'accord. J'évoquai une amie française qui lutte depuis des années au niveau national et même international contre toutes les atrocités que l'on fait subir à « nos amis les bêtes ». Je dis aussi à mon hôte tout mon intérêt pour ses recherches sur le lieu exact du Cénacle et me montrai sincèrement convaincu par ses arguments.

Tout cela était très intéressant, mais, évidemment, ce n'était pas pour en discuter que j'avais fait le voyage jusqu'à Rome. À vrai dire, je ne savais pas trop comment passer des chiens et des chats à Giulio Andreotti. L'enchaînement me paraissait difficile à trouver. D'autant plus qu'au fil de la conversation j'étais de plus en plus frappé par la qualité spirituelle de mon hôte. Il se dégageait de lui tant de bonté et tant d'amour que je me sentais honteux d'user envers lui d'un tel stratagème. L'homme méritait mieux que ça. La lecture de quelques livres

qu’il me donna en signe d’amitié à la fin de notre entretien me le confirmera plus tard[120].

Or, voici qu’à un moment de la conversation, je ne sais à quel sujet, Mgr Canciani fut amené à citer le nom de Giulio Andreotti. Aussitôt, le plus naturellement du monde, j’expliquai à mon hôte que j’aurais bien aimé rencontrer aussi M. Andreotti à cause de notre amitié commune pour un autre prêtre, le Père Ernetti. Je n’eus alors aucune peine à obtenir ainsi le numéro de téléphone convoité, avec l’indication précieuse de n’appeler que vers 11 h le matin et qu’alors ce serait probablement sa femme qui m’indiquerait à quelle heure rappeler. Ainsi fis-je, le lendemain matin, mardi 10 février, et tout se déroula comme prévu. Je rappelai à 13 h comme Madame Andreotti me l’avait recommandé. J’eus au bout du fil M. Andreotti et obtins mon rendez-vous pour le jour même, à 16 h, dans son bureau du Sénat.

Rencontre au sommet, avec Giulio Andreotti

Je me trouvai donc dans les parages du Sénat, via délia Dogana Vecchia, un peu avant 16 hr. En attendant l'heure exacte de mon rendez-vous j'eus le temps de revoir l'église de Saint-Louis-des-Français, récemment restaurée, avec une admirable peinture du Caravage, très bien mise en valeur.

L'heure venue, je me présentai au guichet de l'entrée. Ma visite avait été annoncée, semblait-il. Je n'eus qu'à laisser ma carte d'identité à la porterie et fus invité à monter vers le bureau du sénateur. Là encore il s'agissait d'un véritable palais. Décidément ces Italiens ne savent faire que des palais ! Hauteur de plafond 7 ou 8 mètres, de quoi faire deux étages de plus sous les fresques des voûtes, de style pompéien à fond blanc.

Après une brève attente, au milieu de quelques empereurs romains en marbre, je fus introduit auprès du Signor Andreotti.

Je savais qu'il n'aurait que quelques instants à m'accorder, surtout dans la situation de crise politique où se trouvait, comme d'habitude, l'Italie. J'attaquai donc, sans préambule, expliquant que c'étaient plutôt ses liens d'amitié avec le Père Ernetti qui m'intéressaient. Puisqu'il le connaissait bien, comme l'avait affirmé son neveu Aprilio, Giulio Andreotti devait avoir entendu parler des travaux de son ami et notamment du fameux chronoviseur.

Bref moment d'arrêt.

« J'aimerais mieux parler du Père Canciani » me répondit l'ami intime du Père Ernetti. Je ne rapporterai pas ici les paroles qui suivirent. Elles n'apporteraient rien de nouveau au lecteur. À deux reprises, je tentai de ramener la conversation sur le Père Ernetti. À chaque fois l'illustre sénateur se lança sur un autre sujet. Cela me rappelait ce que disait le Cardinal Roncalli, futur Pape, lorsqu'il était nonce à Paris. On lui avait demandé s'il n'était pas difficile de ne pas trahir certains secrets, lors de réceptions où il se trouvait bombardé de questions indiscrètes. « Oh, non ! répondit-il, il suffit de parler tout le temps, mais d'autres choses ».

Ainsi fit avec moi l'homme politique. Il aborda successivement plusieurs sujets totalement nouveaux, qui n'avaient certainement jamais été traités par personne, comme la comparaison entre l'urbanisme de Rome et de Paris, etc. Puis, au bout de vingt ou vingt-cinq minutes, il me fit comprendre courtoisement qu'à son grand regret son temps était compté et je n'eus plus qu'à prendre congé en me confondant en remerciements pour un entretien aussi riche d'informations nouvelles.

Mais c'est que, quitte à vous surprendre, je considérais que j'avais quand même appris ainsi quelque chose de considérable. L'homme politique aurait très bien pu, dès mes premiers mots, se dérober en termes très vagues, reconnaissant que le Père Ernetti lui en avait parfois parlé, mais qu'il ne savait pas si ses recherches avaient vraiment abouti. Il aurait pu, sans me faire

passer son ami pour un fou ou un mythomane, comme Don Antonio du monastère de San Giorgio, à Venise, m'expliquer qu'il s'agissait d'un projet très secret et que, même à lui, son ami bénédictin ne voulait pas donner de détails sur l'état d'avancement de ses travaux... Non ! Andreotti n'avait eu recours à aucun de ces subterfuges. Il s'était contenté de refuser poliment d'en parler. Silence assourdissant ! J'y voyais déjà une sorte d'aveu.

L’enquête continue à Milan

C’est en train que j’arrivai à Milan le mercredi 11 février. Aussitôt installé dans un hôtel proche de la gare, je téléphonai à Edoardo Montolli, l’un des réalisateurs de la cassette vidéo que j’avais vue à Riccione. Notre entretien ne dura pas très longtemps mais fut très utile quand même. Il me communiqua les numéros de téléphone de quelques-unes des personnes qui étaient intervenues dans ce reportage, me conseillant de les rencontrer ensuite personnellement. Il me précisa aussi que l’un des témoins qu’on ne voyait dans ce film qu’en silhouette noire sur fond blanc avec une voix déformée était un agent des services de renseignements et qu’à ce titre il désirait rester anonyme.

Grâce à ces bons offices je pus prendre contact aussitôt avec Madame Rudy Stauder, directrice de la revue *Astra* dans laquelle le Père Ernetti avait publié quatre articles concernant surtout les communications avec l’au-delà par magnétophone, mais aussi le chronoviseur.

Cette dame me fit la gentillesse de venir me voir à mon hôtel, ce que j’appréciai grandement car ce voyage commençait à me fatiguer. Je ne suis plus tout jeune !

Madame Stauder me raconta surtout dans quelles circonstances elle avait fait la connaissance du Père Ernetti. Celui-ci avait déjà fait état de l’existence du chronoviseur lors

de congrès dans les années 1970. Le premier article sur le sujet avait été publié en 1973 dans *La Domenica del Corriere*[121]. En 1977 était créée la revue *Astra.* Madame Stauder proposa alors au directeur de cette revue, M. Giuseppe Botteri, de réaliser un article sur les recherches d'Ernetti. Elle avait entendu parler du chronoviseur, mais elle ne savait rien de la personnalité du Père Ernetti, même pas qu'il fut moine. Elle appela l'« Antoniano de Padoue », le croyant dans cette région. « Ah, le moine un peu fou de San Giorgio ? » lui répondit-on ! Elle prit cependant contact avec lui et le rencontra pour la première fois en 1978. Mais pendant tout l'entretien le Père Ernetti se contenta de faire un long exposé pour expliquer la distinction qu'il faisait entre le « paranormal » qui reste à l'intérieur des limites de notre monde matériel et le « métaphysique » qui concerne les dimensions de l'au-delà. Mme Stauder revint un peu déçue. Il n'y avait rien là dont elle pût tirer un article.

Un peu plus tard, avec le changement de direction, la revue jusque-là entièrement consacrée à l'astrologie s'ouvrit sur le paranormal en général. C'était déjà après la publication de l'image du Christ attribuée au chronoviseur avec toutes les complications que cela avait entraîné. Rudy Stauder tenta à nouveau de contacter le Père Ernetti. Celui-ci refusa d'abord. Devant l'insistance de Mme Stauder, il finit par accepter de collaborer au congrès d'Astra de 1986, sur les bords du lac de Garde, que j'ai déjà mentionné. Le thème de sa conférence était « *Théologie, Science et Magie* ». Vers la fin de sa conférence il

avait encore parlé du chronoviseur, pour la dernière fois en public.

Il avait encore participé au XlVe congrès *d'Astra.* en 1990, avec une conférence sur « *La transcendance dans la Bible* », mais j'en ai le texte qui fut publié dans les Actes du congrès et je vois bien qu'il n'y avait pas évoqué le chronoviseur.

Rudy Stauder me donne encore quelques précisions importantes. Pour l'exercice de ses fonctions d'exorciste, le Père Ernetti veillait dans certains cas à ce qu'on puisse le joindre n'importe où, dans son monastère, à Venise, chez sa sœur, ou même au Vatican où il avait une chambre. Elle fut aussi plusieurs fois témoin de ses véritables dons de médium. Mais le Père Ernetti n'aimait pas en faire état.

Enfin, surtout, Mme Stauder m'assura que le Père Ernetti lui avait parlé de cette tragédie de Thyeste, affirmant l'avoir vraiment vue, et lui avait aussi rapporté avoir capté sur son chronoviseur la Passion du Christ. Il avait encore affirmé fermement que l'image du Christ publiée n'était pas celle qu'il avait donnée à ce journaliste, Vincenzo Maddaloni. Ainsi donc le mystère s'éclaircissait ! Le Père Ernetti lui avait bien donné une image, mais pas celle que ce journaliste avait publiée. Celle obtenue par le chronoviseur, avait expliqué à Rudy Stauder le Père Ernetti, était beaucoup plus floue. Le chronoviseur ne permettait pas de capter des images d'une définition suffisante pour en tirer un tel agrandissement. Voilà donc qui rejoint et complète ce que m'avait dit la fille de l'amie de Mère Speranza.

L’argument le plus important pour jeter le discrédit sur tous les travaux du Père Ernetti se trouvait ainsi anéanti.

D’ailleurs Maddaloni lui-même aurait fini par essayer de se défendre, bien maladroitement, en reconnaissant que l’image qu’il avait publiée ne lui avait pas été communiquée par le Père Ernetti mais par un « informateur » dont il préférait taire le nom. Que ne l’avait-il reconnu plus tôt, au lieu de laisser peser sur le Père Ernetti un tel soupçon !

Cette fois, l’épisode de la fausse image du Christ était définitivement clos.

Avant de me quitter, Rudy Stauder insista sur l’intérêt qu’il y avait pour mon enquête à rencontrer Madame Mary Falco, mais c’était à Venise.

L’enquête me ramène à Venise

À Venise, je devais rencontrer une ancienne disciple du Père Ernetti, du nom de Mary Falco. Comme elle le disait, elle n’habitait pas à Venise, mais au Lido. Elle eut aussi pitié de ma fatigue et vint me voir avec un de ses fils à mon hôtel. Je lui devrai encore quelques indications précieuses, mais rien directement sur le chronoviseur. Elle était au courant des recherches du Père Ernetti, évidemment, mais il ne lui en avait jamais parlé personnellement. En revanche, elle m’a rapporté les réactions de mon ami moine en deux occasions très ordinaires mais qui laissent deviner une qualité spirituelle exceptionnelle. Je ne sais pas si tous mes lecteurs y seront sensibles autant que moi. Mais pour moi ces deux épisodes suffiraient à écarter toute hypothèse d’imposture et si Mary Falco me les a racontés c’est bien parce qu’ils avaient aussi pour elle la même valeur. Voici donc le premier récit.

Elle avait fait la connaissance de mon ami bénédictin en 1989. Se trouvant dans une situation familiale et professionnelle un peu difficile, elle éprouva le besoin de chercher quelque réconfort spirituel. Elle apprit par une affiche dans une église, que le Père Ernetti faisait une série de conférences, le dimanche matin, sur l’Évangile de Saint Jean et comme San Giorgio Maggiore était facile à atteindre à partir du Lido, elle décida d’aller les écouter. La plupart des cycles de conférences pour adultes se tenaient le soir, ce qui ne lui permettait pas d’y aller.

Le dimanche matin, elle laisserait son mari et ses deux fils se débrouiller à la maison. En fait, le mari n'apprécia pas tellement, mais, apprenant que le conférencier était le Père Ernetti, il se montra brusquement enthousiaste, pensant que ce moine déjà célèbre pourrait aider sa femme à trouver un bon emploi.

Or, le premier jour, ayant eu à régler quelques affaires urgentes au dernier moment, elle arriva en retard, toute confuse, devant la petite porte du monastère que je connais bien. Elle sonna. À sa grande surprise, ce fut le Père Ernetti lui-même qui vint lui ouvrir. Elle ne l'avait encore jamais vu et ne put donc le reconnaître. Mais, à son habit, elle comprit qu'elle avait dérangé un moine et commença aussitôt à se confondre en excuses, cherchant à expliquer la cause de son retard. « Vous ne croyez donc pas que Dieu vous a vue ? » lui demanda-t-il en riant. Elle resta interdite. Ce n'était évidemment pas auprès de Dieu qu'elle cherchait à s'excuser, mais auprès de lui. « Voyez, je vous le dis tout de suite », continua-t-il devant son silence embarrassé, « si vous ne croyez pas que Dieu puisse vous voir, il est inutile de venir à l'église ». J'ai souvent repensé à cette rencontre, ajouta Mary Falco.

Je me permets de souligner quelques aspects de cette réaction spontanée de mon ami. Évidemment, il savait bien que c'était à lui que Mary Falco présentait ses excuses. Mais lui ne comptait pas. Absolument pas. Cette réaction si immédiate n'est pas du tout le fruit d'une réflexion.

Cela suppose quelqu'un vivant continuellement sous le regard de Dieu ; quelqu'un qui n'est jamais seul, que l'on ne rencontre jamais en tête à tête, à deux. Dieu est toujours là et le Père Ernetti en était constamment conscient, sans effort. C'était devenu sa façon de vivre. Je ne sais pas si le lecteur peut mesurer tout ce que cela implique. Un tel comportement suppose un entraînement psychologique, affectif, spirituel, soutenu pendant toute une vie.

C'est bien d'ailleurs ce qu'il enseignait. Mary Falco m'en a livré l'essentiel, d'abord oralement, puis, par écrit. Je la cite :

« Nous devons suivre scrupuleusement ses commandements, disait-il, mais sans se forcer coûte que coûte à bien faire, nous n'en sommes pas capables. Il faut plutôt assimiler si complètement Son Image que nous puissions la refléter. Chacun de nous, disait-il, avait sa propre façon de la refléter, qu'il fallait cultiver non tant par un effort rationnel que par une immersion totale dans le sacré. Toutes les dévotions sont bonnes, mais en même temps limitées. Nous ne devons pas croire que le salut consiste dans la pauvreté, ni la chasteté, ni la prière ou la récitation du rosaire, expliquait-il, car alors chacune de ces pratiques devient une sorte d'idole ; mais nous devons les utiliser ensemble pour nous immerger complètement en Dieu !

Il faisait remarquer que les bonnes actions impliquent toujours un engagement marqué et, en conséquence, peuvent toujours être critiquées ou comportent leur salaire en elles-mêmes. C'est pourquoi il suggérait de commencer par des gestes

plus simples et sans importance, comme de tenir un rosaire à portée de la main pour l'égrener en marchant ou en attendant le vaporetto, ou d'apprendre chaque jour quelques versets de la Bible afin de pouvoir se les répéter dans les moments perdus sans qu'il soit besoin de s'arrêter pour une véritable méditation. Ainsi Dieu se rendrait peu à peu maître de nous tout naturellement. Pour que ces gestes ne deviennent pas automatiques au point de ne plus correspondre à un engagement personnel il faut les accomplir avec affection. Il faut devenir amoureux de Dieu », répétait-il souvent. Cette justesse de ton est d'un grand spirituel, n'en doutons pas.

Le deuxième incident est apparemment tout aussi anodin. Mary Falco se trouvait dans une situation difficile. Elle avait fait des études, mais ses diplômes, comme il arrive souvent, faisaient que personne ne voulait l'employer de peur d'avoir à la payer trop cher. Elle finit donc par s'adresser au Père Ernetti et c'est là que nous avons encore un exemple très exceptionnel de son exigence personnelle. « Tu dois suivre la grande voie, me dit-il. Fais toutes les démarches nécessaires pour trouver un emploi honnête : concours, demandes, inscriptions à des examens, mais n'accepte et ne sollicite jamais de recommandations. Tu verras que peu à peu Dieu t'aidera à trouver la voie juste ».

Là encore se révèle une exigence morale d'une rigueur absolue, bien loin de toutes les petites histoires du « fils spirituel » inventées pour le discréditer.

La vidéocassette

À la fin de l'été 2002, Rudy Stauder, directrice de la revue *Astra,* à Milan, envisagea la réalisation d'une vidéocassette sur la vie du Père Ernetti. Mary Falco habitait le Lido de Venise, elle avait bien connu le Père Ernetti pendant des années et elle avait gardé contact avec les moines. Son fils Andrea, étudiant, se faisait même un peu d'argent en assurant certains jours le fonctionnement de l'ascenseur du campanile de l'Abbaye. En outre, Mary avait déjà travaillé avec Mme Stauder pour différents articles de sa revue, notamment à propos du Père Ernetti. Elle fut donc tout naturellement chargée de contacter les moines de l'Abbaye de San Giorgio Maggiore pour solliciter leur collaboration. Ceux-ci se montrèrent d'abord d'accord, puis refusèrent. Don Antonio Mistrorigo reconnut plus tard que le motif de ce refus avait été la crainte que ne soit évoqué le problème du chronoviseur. La cassette fut cependant réalisée, grâce à d'autres témoignages. Il parut alors courtois à Mme Falco de la présenter au Père Mistrorigo. Don Antonio devait être le seul à la voir. Mais, quand il mit la cassette dans son magnétoscope, la cassette se bloqua dans l'appareil. Impossible de la visionner, impossible de la retirer ! Ce fut Andrea Falco, le fils de Mary qui travaillait à l'ascenseur, qui fut appelé pour récupérer la cassette, ce qu'il ne put réaliser qu'en démontant le magnétoscope.

La cassette, rapportée chez Mme Falco, était en parfait état et elle se laissa visionner sans opposer aucune résistance.

Don Antonio n'a toujours pas vu la cassette !

J'ajouterai que ce phénomène de cassettes audio ou vidéo qui se bloquent devant certains auditeurs ou spectateurs est bien connu de ceux qui pratiquent la TCI (Trans-Communication Instrumentale[122]). Je n'hésiterai pas, pour ma part, à y voir une aimable plaisanterie du Père Ernetti, un petit signe, pour montrer qu'il avait bien entendu ce que Don Antonio m'avait dit de lui.

Moi, j'ai vu la cassette. Elle porte uniquement sur le chronoviseur et comporte le témoignage de plusieurs des personnes que j'ai personnellement rencontrées. Je ne les reprendrai donc pas ici. Elle contient aussi quelques autres témoignages fort intéressants. Un spécialiste de Qumran explique qu'il n'a jamais vu figurer le nom du Père Ernetti, dans aucun des ouvrages consacrés aux fameuses grottes de Qumran, ce qui n'a rien d'étonnant, d'après ce que m'avait dit lui-même mon ami bénédictin.

Plus intéressant est le témoignage du Père dominicain Moreno Fiori, exorciste à Rome. Interrogé sur l'existence du chronoviseur, il reconnaît qu'il avait entendu parler des travaux du Père Ernetti mais ne se prononce pas sur leur succès réel. Voilà donc une preuve de plus que l'existence de ce chronoviseur était bien connue dans les milieux d'Église. Lorsque l'ancien évêque de Trévise, Mgr Mistrorigo, essaie de

me faire croire qu'il n'était pas du tout au courant, il me ment. Sur l'ordre de qui ? Il semble, d'après ce que l'on dit dans cette cassette, que cette consigne de silence absolu soit venue directement du Vatican.

Mais apparaît aussi un autre témoin. Et là, c'est le grand frisson. On se trouve en plein film d'espionnage, presque un James Bond. On ne voit qu'une silhouette totalement noire sur fond blanc. Impossible de deviner le moindre trait du visage. La voix est très grave, déformée, un peu caverneuse ce qui la rend difficile à comprendre. Il s'agit d'un agent de la Sûreté nationale italienne. Il confirme qu'effectivement les Américains s'intéressaient à cette découverte, ce qui est déjà très important, et il précise qu'en haut lieu on avait même considéré que la sûreté nationale était en jeu, d'où sa mission personnelle. Voilà donc, ici encore, une preuve de plus que le Père Ernetti n'avait rien exagéré.

L'histoire de la cassette eut d'autres développements. L'un des moines de San Giorgio Maggiore, Don Francesco Bertocchi, fut envoyé au monastère de Subiaco. Mary Falco, qui le connaissait bien, alla le voir dans son nouveau monastère pour lui faire voir la vidéocassette. Le Père Abbé de Subiaco, Don Stanislao Andreotti[123], l'ayant vue aussi, s'intéressa beaucoup à cette découverte, me dit-elle. Il voulait même, avec ses moines, reprendre toute l'histoire des recherches du Père Ernetti.

Malheureusement, le 16 octobre 2003, il était admis à faire valoir ses droits à la vie éternelle et quittait définitivement ce

monde.

Son successeur ne voulut pas entendre parler de chronoviseur.

L'AU-DELÀ INTERVIENT

Le 2 mars 2002, mon ami Ernst Senkowski participait à une séance de communication médiumnique au cours de laquelle intervint une entité qui se présentait comme le Père Ernetti. Je pense que le lecteur, au courant de mes déconvenues avec les médiums, comprendra facilement pourquoi je reste prudent. Ce contact me semble cependant intéressant à verser au dossier.

Or donc, avant même d'avoir établi le contact avec l'au-delà, les membres de ce groupe de recherches avaient déjà discuté entre eux du problème du chronoviseur. Ayant établi le contact avec leur correspondant habituel dans l'au-delà, celui-ci leur expliqua que, de leur monde, « ils » avaient suivi leur discussion sur cette terre et qu'« ils » étaient prêts à répondre à leurs questions. Mais, très rapidement, leur correspondant leur proposa de s'adresser directement au Père Ernetti qui s'était joint à leur groupe. Je transcris ici l'essentiel de ce dialogue et j'y ajouterai ensuite mes commentaires.

SENKOWSKI : « Je m'adresse à vous, cher Père Ernetti, et j'espère que vous vous souvenez de notre rencontre à Venise, organisée par Madame Ursi et en sa présence. Je crois qu'il est inutile de demander si cet appareil a vraiment existé.

ERNETTI : Je voudrais d'abord vous dire, mes chers amis, que je me réjouis de pouvoir intervenir dans votre cercle. Comme vous dites, « l'idée était dans l'air », car j'ai naturellement capté les pensées qui agitaient vos esprits et déjà avant que vous ne veniez ici, cher Ernst, il était déjà clair pour moi que nous allions en parler aujourd'hui... Bien sûr que cet appareil a fonctionné. Ce fut pour nous tous un petit, voire un grand miracle. Mais vous devez vous rendre compte que nous pensions à cet appareil depuis longtemps, c'est pourquoi nous nous sommes réunis, nous avons mis toutes nos informations dans un pot et cet appareil en est sorti.

Si nous n'avions pas pu réaliser matériellement cet appareil il y aurait eu d'autres possibilités de décrire ce que nous avons perçu. La structure de cet appareil semble aujourd'hui un peu dépassée, car votre technique dispose maintenant d'autres moyens pour entrer en communication avec l'au-delà, ordinateur, téléphone... mais ce que nous avons réalisé n'était pas seulement une communication avec l'au-delà, mais une plongée dans le passé qui, comme vous le savez, n'est pas vraiment passé. Mais pour les gens qui entendaient parler de cela pour la première fois, c'était comme si nous avions fait un saut dans le passé. Tous ces événements sont à portée de la main, présents à chaque instant et peuvent avec les installations adéquates être récupérés.

Cet appareil n'existe plus comme il était. Certaines parties ont été enlevées pour qu'il ne puisse plus fonctionner et il est à la

garde d'hommes qui y voient un danger, un danger évidemment pour l'existence de l'Église catholique. Et si cet appareil était mis en marche en liaison avec les connaissances que vous avez acquises entretemps, et là je vise aussi le thème des mondes et des existences parallèles, alors l'Église serait forcée de s'expliquer. C'est pour cela que cet appareil ne devait plus et ne doit plus fonctionner.

SENKOWSKI : Oui, cher Père Ernetti, c'est pour nous très clair et il y a eu sur ce sujet bien des discussions. Vos paroles confirment indirectement ce que le Père Brune, que vous avez plusieurs fois rencontré, a bien perçu. Il a l'impression (justifiée) que l'Église a tout fait pour entretenir l'incertitude sur l'existence ou la non-existence de l'appareil. Pourriez-vous le confirmer ?

ERNETTI : Oui, oui ! Il y a eu de grands défenseurs de l'appareil, mais ils ont été dominés par ceux qui ne voulaient pas abandonner leur pouvoir à l'intérieur de l'Église. On ne pouvait plus nier l'existence de l'appareil parce que trop de gens l'avaient vu, mais on pouvait brouiller les informations, les récits, les faire se contredire de telle sorte que ceux qui disaient la vérité se trouvaient déconsidérés comme moi-même.

SENKOWSKI : J'ai maintenant, pour sortir de ces considérations religieuses ou sociologiques, une question plus

technique ou scientifique. Je ne suis pas d'accord avec la représentation que vous avez donnée comme une sorte d'explication du fonctionnement, à savoir l'idée d'une double piste, son et lumière, ou son et image, qui se trouverait autour de la terre. J'ai plutôt l'impression qu'il ne s'agit là que d'une explication de secours, d'une béquille, d'un moyen de rendre compréhensibles des choses qui se trouvent en réalité dans un autre monde, dans un monde spirituel, et qui ne peuvent pas être saisies avec ces concepts physiques.

ERNETTI : Vous avez raison. Ce n'était qu'une béquille. Tout n'est, comme vous le dites, que champs d'informations d'où ces informations peuvent être extraites et transformées en faits. Il y a interaction. Et, bien entendu, nous étions en relation avec des forces spirituelles qui nous aidaient à faire émerger les événements, les formes, mais le régulateur principal, la force nécessaire venait de l'interaction de notre esprit avec le champ d'information général. C'est très difficile à expliquer.

SENKOWSKI : Je crois que je peux vous suivre, car ma question suivante, à laquelle vous avez déjà pratiquement répondu, aurait été de savoir si la psyché des expérimentateurs vivants, donc de votre groupe, la psyché humaine combinée naturellement au spirituel, n'a pas aidé au développement et à la réalisation de tout.

ERNETTI : C'était une boucle. Il y avait la psyché des habitants sur terre, donc des vivants de votre côté, les informations provenant du champ d'information, l'échange, et en troisième

position les aides spirituelles avec lesquelles nous étions alors en relation. C'est un fonctionnement à trois. Si l'homme est ouvert et s'il dirige les antennes correctement, il est capable de réaliser des choses fantastiques. Cet appareil a fonctionné parce que la collaboration spirituelle a fonctionné. Ce n'était pas l'appareil qui jouait le rôle décisif. C'était seulement un moyen d'expression, une aide. En principe on n'aurait même pas eu besoin de cet appareil et ces formes auraient émergé même sans lui.

SENKOWSKI : De quelle façon seraient-elles apparues ?

ERNETTI : C'est une hypothèse en ce qui concerne la nécessité de l'appareil. Comment dois-je dire, un appareil n'aurait pas été nécessaire. On aurait pu plonger comme dans un film si l'homme était plus ouvert, s'il était spirituellement plus ouvert pour ces choses, mais cet appareil était un intermédiaire nécessaire.

SENKOWSKI : Pour la documentation d'une certaine façon.

ERNETTI : Oui, pour la documentation ».

Un autre interlocuteur dans le groupe sur terre intervient alors, revenant sur un point important :

INTERLOCUTEUR : « Regardez-vous maintenant les moyens techniques que vous avez utilisés pour construire ce

chronoviseur comme matériellement nécessaires, ou était-ce seulement une aide ?

ERNETTI : Ce n'était qu'une aide, comme j'ai essayé déjà de vous l'expliquer mais peut-être sans les mots justes. C'était une aide, il fallait créer un intermédiaire. Nous aurions pu, en principe, le réaliser aussi sans appareil avec la force spirituelle sous forme — comme vous diriez — de visions peut-être. Mais alors nous n'aurions pu avoir qu'une vision personnelle. Avec un appareil il était plus facile de convaincre les sceptiques ou à moitié sceptiques.

INTERLOCUTEUR : On peut le comprendre. Mais, question difficile que j'ai moi-même peine à formuler, n'y a-t-il qu'une seule vérité et un seul passé, ou s'agit-il avec le chronoviseur de plonger dans une des innombrables réalités qui existent ?

ERNETTI : C'était une possibilité. Ce chronoviseur existe sous de nombreuses, d'innombrables formes.

INTERLOCUTEUR : Oui, c'est à cela que je pensais.

ERNETTI : Au moment où nous travaillions avec l'appareil, c'était pour nous notre réalité, mais nous étions alors conscients de ne représenter sur terre qu'une toute petite partie, une forme de réalité parmi de nombreuses réalités. Je suis conscient que cet appareil a été construit bien des fois et qu'il est encore maintenant en partie en service. Il n'y a que chez vous qu'il est démonté et dispersé[124] ».

Je ne ferai que peu de commentaires.

Je voudrais d'abord insister, à supposer que ce soit encore nécessaire, sur le fait que le Père Ernetti était profondément croyant et, plus précisément, croyant chrétien. D'après tout ce qu'il m'avait dit des séquences obtenues par le chronoviseur, il n'avait rien vu qui pût remettre en question sa foi chrétienne. Je ne pense pas qu'il ait pu changer sur ce point et la réflexion de Natuzza Evolo sur le niveau spirituel qu'il aurait atteint dans l'au-delà irait plutôt dans ce sens, sans quoi son ange gardien, me semble-t-il, aurait accompagné son information de quelque précision.

Le problème n'est pas du tout le même pour l'Église. Le Père Ernetti était tout à fait conscient de ses faiblesses. Nous en avions souvent parlé. Il savait à quel point les forces du mal qu'il avait souvent affrontées personnellement s'étaient infiltrées dans l'Église même. Donc, rien sur ce point, dans ces messages, ne suffirait à me faire douter de leur origine. L'évocation de mondes parallèles ne m'étonne pas. Le Père Ernetti était parfaitement au courant de toutes les hypothèses scientifiques en ce domaine et les envisageait lui aussi avec une grande ouverture d'esprit. Mais je ne vois pas du tout en quoi l'existence de ces mondes pourrait « forcer l'Église à s'expliquer ». Je rappelle que Mgr Balducci, démonologue, était convaincu de l'existence des extraterrestres et il n'y voyait aucune difficulté, ni pour sa foi chrétienne, ni pour l'Église. Mais que dans l'Église, et au plus haut niveau, il y ait eu volonté de maintenir le silence sur le chronoviseur, cela ne fait pour moi

aucun doute. Que d'autres au contraire, dans l'Église elle-même, aient été plutôt favorables à une certaine reconnaissance, montre qu'il ne faut rien simplifier.

La collaboration d'entités de l'au-delà à la construction du chronoviseur me semble plus étonnante. Le Père Ernetti ne m'avait jamais évoqué leur aide. Il croyait évidemment à l'existence des saints et même à la vie de tous les morts dans une autre dimension que nous appelons l'au-delà, mais il avait conscience aussi de l'extrême complexité de ces autres mondes et se montrait dans ce domaine très prudent. Il était cependant profondément spirituel. Il me semble que si la relation avec de telles entités dans l'au-delà avait tenu un tel rôle, il m'en aurait parlé. Il insistait au contraire, comme me l'a rappelé son neveu, sur le caractère strictement scientifique de cette découverte et sur le fait que le fonctionnement du chronoviseur était totalement indépendant de la présence ou non d'un médium.

L'idée que, si les hommes étaient spirituellement plus ouverts, ils pourraient percevoir les images et les sons du passé sans même avoir besoin d'appareil me rappelle des affirmations de Pierre Monnier qui vont dans ce sens, encore qu'il parle plutôt d'une perception de l'au-delà que du passé ou du futur.

Enfin, quand ce « Père Ernetti » nous affirme qu'il y a déjà eu de nombreux chronoviseurs, il faut bien comprendre que cette affirmation se situe dans la perspective de mondes parallèles.

Je reste donc très sceptique sur l'identité de ce personnage. Autant son discours sur le chronoviseur me paraît intéressant,

autant je doute fort qu'il s'agisse vraiment du Père Ernetti. En outre, s'il est vraiment aussi avancé dans son évolution spirituelle que l'affirmait l'ange gardien de Natuzza Evolo, je ne pense pas qu'il continue à s'occuper de notre monde de cette façon. Il a certainement bien d'autres possibilités à sa disposition pour « faire du bien sur terre » comme promettait de le faire Sainte Thérèse de Lisieux au moment de quitter ce monde.

QUE FAUT-IL CRAINDRE ?

Reste qu'une telle invention pose un problème énorme. Nous sommes à une période de l'histoire de l'humanité où les découvertes se multiplient et à grande vitesse. Le pouvoir que nous en tirons est de plus en plus considérable. L'usage que nous en faisons est de plus en plus effrayant. À propos de ce chronoviseur, je vous propose de méditer un peu sur les pressentiments d'un auteur qui a essayé d'imaginer ce qu'une telle invention pourrait donner dans notre société.

Il s'agit d'un ouvrage de science-fiction qui constitue une sorte d'anticipation de ce que pourrait donner la réalisation d'un tel appareil. Il illustre bien les craintes qui ont pu conduire au démontage du chronoviseur du Père Ernetti[125]. Il s'agit d'une nouvelle d'une cinquantaine de pages, fort bien écrite, avec une mise en scène assez habile pour rendre l'histoire crédible. En fait, dès 1947, donc bien avant les recherches du Père Ernetti, l'auteur avait imaginé l'essentiel du sujet qui nous occupe. Il attribuait l'invention de sa machine à filmer le passé à un brave Mexicain génial qui y avait dépensé le peu qu'il possédait et qui, à bout de ressources, devant l'impossibilité d'exploiter lui-même sa découverte, finissait, dans un moment

de désespoir, par faire une démonstration de son appareil devant un inconnu à l'air sympathique et désœuvré.

La scène se passait à Détroit où avait échoué ce Mexicain. Pour gagner quelques sous, dans une salle minable installée dans un ancien bar, il offrait aux passants, pour un prix dérisoire, la projection d'un de ses premiers succès techniques : des scènes de bataille à Mexico entre Espagnols et Indiens en 1521. L'inconnu s'y connaissant un peu en cinéma, avait été frappé de la qualité de la pellicule, du réalisme des scènes et, très intrigué, s'était attardé après la fin du spectacle pour essayer de découvrir la véritable origine de ce film. C'est alors que Miguel, Mike pour les Américains, avait demandé à Edward où il se trouvait la veille au soir :

« 'Au Motor Bar, hier soir, à huit heures. Mais j'y étais toujours à minuit.' Il se mordit pensivement la lèvre.'Le Motor Bar, juste en bas de la rue ?' J'inclinai la tête. 'Le Motor Bar... Hummm...' Je le regardai. 'Aimeriez-vous... mais oui, bien sûr.' Avant que j'aie pu comprendre de quoi il parlait, il se dirigea vers le fond et, de derrière l'écran en planches, fit rouler un grand phonographe-radio... Il poussa le meuble contre le mur et souleva le couvercle pour atteindre les boutons ». Mike demande alors à Edward d'allonger le bras pour éteindre la lumière. Mais voilà qu'aussitôt fait, la lumière semble revenir.

« Mais je me trompais, les lampes étaient toujours éteintes ; je regardais la rue !... La rue se mouvait. Moi j'étais immobile et il faisait jour et il faisait nuit et je me trouvais devant le Book-

Cadillac et j'entrais dans le Motor Bar et je me regardais en train de commander une bière... Pris de panique, je me levai comme mû par un ressort, renversant chaises et bière, tandis que je me cassais les ongles à chercher le commutateur, à tâtons, sur le mur ».

Les images obtenues par cet appareil étaient censées apparaître dans l'espace, en trois dimensions, comme celles des hologrammes, mais en grandeur réelle. Elles étaient donc supérieures à celles du chronoviseur. En revanche, elles ne comportaient pas le son. Edward comprit immédiatement qu'il y avait là des possibilités fantastiques et il conclut une véritable association avec son nouvel ami. Ils réalisèrent ainsi quelques films extraordinaires à partir des images réelles du passé. Ce fut d'abord une vie d'Alexandre le Grand. Il fallait cependant inventer des textes correspondant aux images retenues et recourir à des acteurs professionnels pour prononcer ces dialogues, comme lorsqu'on fait un doublage pour un film étranger. Puis ce furent des photos, avec agrandissement, de villes disparues, Rome, Byzance, Ninive, Pompéi, etc. Des fouilles nouvelles confirmèrent parfois l'exactitude des images ainsi présentées. Puis ce furent d'autres films, sur « le déclin et la chute de l'empire romain » ; « Flammes sur la France » qui corrigeait certains points d'histoire de la Révolution française ; un autre film sur la guerre d'indépendance des États-Unis et encore un autre sur la guerre de sécession.

Il y avait déjà eu un certain nombre de réactions négatives à propos des premiers films. Certains historiens avaient protesté contre ce qui leur paraissait une manipulation. Mais avec les deux derniers films ce fut un tollé : « Aussitôt, un politicien sur trois, tout un lot de soi-disant “éducateurs” et tous les patriotes professionnels dansèrent autour de nous la danse du scalp ». Plusieurs États interdirent tout simplement ces films. « Nous avions porté un coup très dur à l’orgueil ancestral. Nous avions démontré que tous les puissants n’étaient pas auréolés d’or pur ».

Cependant, Mike voulait aller plus loin. Il sentait que cette découverte lui imposait une responsabilité nouvelle. Il fallait dénoncer l’absurdité de tous les conflits sur terre, mettre fin à toutes les guerres et, pour cela, révéler toutes les manœuvres bassement égoïstes de ceux qui nous gouvernent. Mais il savait que la réaction du pouvoir serait terrible et qu’il fallait donc préparer leur défense. Ils firent donc appel à des gens capables de lire sur les lèvres en veillant à disposer de lecteurs pour toutes les principales langues. Puis, ils fouillèrent avec leur appareil dans les zones invisibles des deux dernières guerres mondiales.

« Nous montrions et nous nommions les fauteurs de guerre, les cyniques qui signaient, qui riaient et qui mentaient, les patriotes à tous crins qui utilisaient les gros titres flamboyants et le bourrage de crâne pour se cacher dans les plis du drapeau, pendant que des millions de gens passaient de vie à trépas. Nos

propres traîtres et ceux de l'étranger se trouvaient là, ceux qui se cachaient dans l'ombre, avec leurs doubles visages. Nos spécialistes en lecture d'après le mouvement des lèvres avaient bien travaillé ; il ne s'agissait plus de suppositions, de conjectures déduites de quelques phrases recueillies sur un disque cassé, mais des mots exacts qui dévoilaient la trahison déguisée en patriotisme ».

On le leur avait bien dit : « Vous serez pendu, si vous n'êtes pas lynché auparavant ! » Vous pouvez deviner la suite. L'armée américaine s'empara de l'appareil. Quant à Mike et à Edward, ils furent liquidés, tout simplement. L'auteur de cette nouvelle était donc bien arrivé aux mêmes conclusions que les scientifiques et les ecclésiastiques qui avaient délibéré sur l'avenir du vrai chronoviseur. L'humanité n'est pas mûre pour un tel bouleversement.

CONCLUSION : LA MORT N'EST PAS DÉFINITIVE

Notre époque va connaître, sans aucun doute et probablement très rapidement, des transformations complètes de nos schémas de représentation de l'univers. Nos horizons sont en train de s'élargir. Force nous sera de nous y résigner. Certains s'affoleront sans doute devant ces perspectives nouvelles, ils auront l'impression d'étouffer, comme en trop haute altitude.

D'autres, au contraire, auront l'impression d'une libération, de pouvoir enfin respirer. Autant réaliser l'adaptation nécessaire dans les meilleures conditions possibles. Il n'est sûrement pas trop tôt pour nous y préparer. Le Père Borello se demandait si ce qu'il risquait de découvrir confirmerait sa foi ou la mettrait en danger. Je persiste à croire que celui qui a la foi, quelle qu'elle soit, n'a rien à craindre de la vérité.

Nos hommes de science admettent déjà difficilement l'idée que la mort puisse ne pas être définitive. Pour eux, l'irréversibilité est un des caractères essentiels de la notion de mort. Il y a pourtant de véritables rescapés de la mort, qui avaient vraiment franchi les étapes essentielles du Grand Passage avant de revenir, ou plutôt d'être renvoyés, parmi nous.

Les recherches ont beau se multiplier, les théories réductrices se trouver démontées une à une par de minutieuses enquêtes, les témoignages d'aveugles retrouvant la vue faire l'objet de protocoles rigoureux, rien n'y fait.

Dans leur immense majorité, les médecins refusent de prendre en compte les travaux de leurs collègues. L'idée qu'il puisse y avoir une mort provisoire de la personne, alors que la mort définitive des cellules n'est pas encore accomplie heurte trop l'enseignement traditionnel, du moins en Occident. Pour l'admettre, il faut accepter d'abord la notion d'âme spirituelle, comme le fait John Eccles, prix Nobel de médecine[126].

Je me rappelle encore le mépris rageur avec lequel un autre « scientifique » parlait de ce confrère, lors d'un colloque à l'Unesco. Pourtant, ceux qui ont vécu cette expérience n'ont rien d'hallucinés. En dépit du choc fantastique que constitue une telle expérience, ils ont gardé toute leur raison. Leur vie est complètement bouleversée, mais c'est pour mieux la construire en lui donnant un sens nouveau, bien plus riche que ce qu'ils avaient vécu jusque-là.

L'humanité a aussi bien du mal à accepter peu à peu les communications avec les morts, vivant dans d'autres dimensions. Les résistances des rationalistes sont très révélatrices. On les voit souvent, dans quantité d'émissions de télévision, entrer dans une sorte de transe à l'idée que ces phénomènes pourraient être vrais. Ils perdent tout contrôle, ne respectent plus les règles de politesse les plus élémentaires,

deviennent agressifs, et, du même coup, passablement ridicules. Mais leur attitude trahit un malaise profond, viscéral. C'est sans doute la peur devant l'irruption dans leur monde du totalement nouveau, totalement inconnu. C'est une véritable angoisse métaphysique.

Et pourtant, cette découverte fantastique se répand peu à peu à travers le monde entier, malgré toutes les réticences des scientifiques officiels. Dans l'Église, certains commencent à envisager ces communications avec l'au-delà de façon plus positive, tel le Père Gino Concetti, théologien collaborateur régulier de l'Osservatore Romano, lors d'une déclaration très remarquée devant la grande agence de presse italienne, en novembre 1996[127]. Tout cela déjà change peu à peu le monde en changeant la vie de ceux qui ont fait l'expérience de ces contacts. L'enquête menée par le Dr Melvin Morse est très révélatrice à cet égard. Après avoir recueilli le témoignage de quantité d'enfants rescapés de la mort, il les a retrouvés, bien des années après leur EFM, pour voir comment ils avaient évolués. Leur échelle de valeurs n'est plus du tout la même. Ils ne sont plus prisonniers des limites de ce monde[128].

L'humanité devra aussi sans doute accepter bientôt un tout autre défi[129] ; la présence et les contacts avec d'autres êtres intelligents venant d'autres mondes ou d'autres dimensions. La France, dans ce domaine, à cause de son rationalisme étroit et souvent fanatique, commence à faire figure d'exception attardée. Pourtant, il y a déjà quelques années, des généraux,

des astrophysiciens, des commandants de bord d'avions civils et militaires s'étaient fermement engagés en faveur de la reconnaissance du phénomène[130]. Aucun écho dans les médias ! Silence absolu dans la presse, à la radio ou à la télévision.

Dans la plupart des pays, et notamment aux États-Unis, les scientifiques reconnaissent aujourd'hui ouvertement qu'on ne peut plus nier le problème. Il semble d'ailleurs qu'il y ait une véritable politique de lente préparation du monde à cette réalité[131]. La chose commence même à être prise très au sérieux par l'Église, une certaine réflexion sur ce sujet est en train de s'ébaucher[132].

Depuis quelques années déjà, Mgr Corrado Balducci, démonologue et théologien en vue à Rome, reconnaît qu'à son avis l'existence de ces êtres venus de l'espace ne fait aucun doute. En 1999, lors du congrès annuel sur les Ovnis, de la république de Saint Marin, il invitait tous les croyants à voir dans la découverte de ces mondes habités un motif de plus pour admirer l'immensité de la Création et la puissance du Créateur. Il ajoutait en même temps que nous n'avions aucune raison de craindre nos frères extraterrestres, car ils ne pouvaient être ni plus stupides, ni plus méchants que les hommes[133].

Il est permis d'ailleurs de ne pas le suivre entièrement sur ce point, car « aussi stupides » et « aussi méchants » suffiraient déjà pour que nous ayons toutes raisons d'être terrorisés. De

plus, nombre de témoignages, malheureusement incontestables, donnent de sérieuses raisons d'inquiétude.

Un autre bouleversement nous attend. Ce que m'a raconté et décrit le Père Ernetti est certainement vrai. Tous ceux qui m'ont manifesté leur profonde estime à son égard ne se sont pas trompés. Natuzza Evolo, la mystique de Paravati, n'a pas été trompée par son ange gardien. Cet homme de Dieu, ce moine, était sincère et il n'était pas fou. Les autorités qui s'opposent à toute divulgation de cette découverte finissent, en voulant le déconsidérer, par reconnaître involontairement qu'il y a bien eu quelque chose.

Pourtant, cette invention permettrait sans doute de mettre fin à quantité de soi-disant révélations sur la « vraie » vie du Christ imaginées par des farceurs. Mais il est vrai que la diffusion de ces documents entraînerait inévitablement la publication des plans de cet appareil et la révision douloureuse du passé de l'humanité, à commencer par celui de l'Église elle-même.

L'humanité n'est certainement pas prête pour une telle révolution. C'est bien pourquoi on nous cache cette fantastique invention, comme d'ailleurs tant d'autres choses ! Et pourtant ! elle réapparaîtra certainement un jour. Quelles que soient les visions du monde élaborées par nos savants, elles comportent toutes cette idée que le passé n'est pas vraiment passé, ni le futur encore inexistant. « Des énergies variées telles que lumière, son, etc., nous dit David Bohm, enveloppent

continuellement l'information qui concerne la totalité de l'univers dans chaque région de l'espace[134] ».

L'information est là, partout, dans la lumière et dans le son, mais non manifestée. Ce n'est cependant pas avec nos appareils actuels que nous pouvons la faire sortir de l'ombre, ni en fonction de nos connaissances scientifiques d'aujourd'hui. Le professeur Senkowski insistait aussi là-dessus. Pour le moment, seuls les médiums, les sensitifs peuvent parfois, fugitivement, capter ces ondes inconnues ; et encore, avec une grande marge d'incertitude.

Cependant, en TCI (Trans-Communication Instrumentale), certains de nos appareils commencent déjà à recevoir des images et des sons venant d'autres dimensions. Notre science actuelle ne peut nous dire ni d'où ils viennent, ni comment ils sont arrivés. Mais, comme pour tous les phénomènes paranormaux étudiés en laboratoires, le fonctionnement de ces appareils dépend assez largement de la présence de sujets plus ou moins médiums. Le chronoviseur du Père Ernetti fonctionnait-il ainsi ? Il l'a toujours nié.

Il insistait au contraire sur le caractère rigoureusement scientifique de ses recherches et faisait souvent allusion à des études parallèles menées par des Américains. Tout récemment encore, j'en ai eu un écho. Un de mes amis, Georges Osorio, qui a travaillé comme ingénieur pendant 29 ans aux installations du centre atomique de Saclay, me racontait qu'un autre ingénieur, de l'EDF, lui avait remis un article qu'il tenait

directement du Père Ernetti. Ayant essayé d'entrer en contact avec le père du chronoviseur, mon ami s'étonnait de ne recevoir aucune réponse. C'est à Rome, quelques temps plus tard, qu'il en eut l'explication.

Au cours d'un déjeuner avec un attaché commercial de la Chambre de Commerce italienne, celui-ci ne lui dit de n'attendre pour le moment aucune réponse, car le Père Ernetti se trouvait sur l'île de « Santa Lucia » avec une équipe d'une université américaine pour poursuivre avec eux ses recherches. S'agissait-il de Sainte Lucie dans les Caraïbes, ou de Santa Luzia dans l'archipel du Cap Vert ? Je n'ai pas pu le savoir, mais toujours est-il que ces contacts avec des scientifiques américains m'ont été ainsi indirectement confirmés.

Le temps viendra sans doute de progrès plus décisifs. Que ce soit l'appareil du Père Ernetti, reconstruit en secret par quelques-uns des savants qui ont contribué à sa mise au point, ou un autre appareil semblable, tout semble indiquer qu'un jour, bientôt peut-être, l'humanité devra faire face à la révélation de son passé. Si l'on en juge par son présent, le choc sera terrible !

Dépôt légal : septembre 2016

N° imprimeur : 091655120

Imprimé en France
par Présence Graphique - Monts.

PÈRE FRANÇOIS BRUNE

Le chronoviseur

Une machine à explorer le passé : utopie, ou réalité que le Vatican voudrait occulter ?

Un appareil, le « *cronovisore* », a été mis au point il y a un demi-siècle par une équipe de scientifiques – dont Fermi et Wernher von Braun – réunie autour d'un moine bénédictin de Venise, Padre Ernetti, spécialiste des chants grégoriens, diplômé de physique quantique. Cette machine a fonctionné, captant des gammes d'ondes et parvenant à « visualiser » des scènes du passé : discours de Napoléon, « *Quousque tandem Catilina* » de Ciceron, montée du Golgotha… Tout ceci fut filmé, présenté au pape Pie XII et aux plus hautes autorités civiles italiennes.

Le chronoviseur constituait-il **une bombe dangereuse** ?

La machine fut démontée, ses pièces dispersées de par le monde, ses plans déposés en sûreté à l'étranger – un double restant conservé à Rome. Père Ernetti s'est éteint récemment. **Un épais mur de silence** enveloppe l'affaire du chronoviseur dont le Vatican voudrait occulter les traces.

Le Père François Brune, qui a bien connu Padre Ernetti, a mené son enquête sur ce secret bien gardé. Il nous fait partager d'étonnantes révélations.

*Le **Père François Brune**, diplômé de Latin et de Grec en Sorbonne, a suivi des études de philosophie et de théologie à Paris et à Tübingen, ainsi que des études d'Écriture Sainte à l'Institut Biblique de Rome.*

Il a enseigné ces matières dans des Grands Séminaires. Le Père Brune s'intéresse également depuis plus de trente ans aux mystiques des grandes religions.

PIKTOS
GROUPE ÉDITORIAL
www.piktos.fr

21,30 €

9 782848 980355

Conception graphique : Jérôme Tarrain - photographie : Getty images, Geoff Brightling

[1] Saint Matthieu, chapitre 10, verset 26.

[2] Peter Krassa, Dein Schicksal ist vorherbestimmt, Pater Ernettis Zeitmaschine und das Geheimnis der Akasha-Chronik, Herbig, Munich, 1997.

[3] Peter Krassa, Father Ernetti's Chronovisor, the création and disappearance of the world's first time machine, New Paradigm Books, Boca Raton, 2000. M. Jean Sider y est présenté comme catholique fervent, alors qu'il est croyant à sa façon mais certainement pas catholique ; mon ami le professeur Senkowski, comme français, alors qu'il est allemand...

[4] Nouveau Testament, édition de 1972, p. 289.

[5] Première Épître de Saint Jean, chapitre 1, verset 1.

[6] François Brune, Les miracles et autres prodiges, Philippe Lebaud/ Oxus, 2000.

[7] François Brune, Les morts nous parlent, 3e édition, Philippe Lebaud/Oxus 1993 ; en collaboration avec le professeur Rémy Chauvin : À l'écoute de l'au-delà, Philippe Lebaud/Oxus 1999. Voir aussi les ouvrages de Monique Simonet, Jean-Michel Grandsire, Roseline Ruther, Jean Riotte, Corinne Kisacanin, Hildegarde Schäfer, Sarah Wilson Estep et Vincent et Chantal Halczok, le Père Jean Martin, Yvon et Maryvonne Dray, pour ne citer que les ouvrages disponibles en français.

[8] Astra, n° de juin 1990, p. 90-91.

[9] Pellegrino M. Ernetti, o.s.b., Principi filosofici e teologici della musica, EDI-PAN, Rome, 1980. Préface du Père Abbé du monastère de San Giorgio Maggiore.

[10] Voir, par exemple, toujours du Père Ernetti : Storia del canto gregoriano, 3e édition 1990, ou encore II canto gregoriano et Trattato generale di canto gregoriano, tous deux édités par la Fondazione Giorgio Cini, à Venise.

[11] Ernetti Pellegrino, Principi filosofici e teologici délia musica, EDI-PAN, 1980, Rome, p. 126-127.

[12] Anita Pensotti dans Oggi illustrato, n° 45, du 8 novembre1986.

[13] Au cours d'une EFM (Expérience aux Frontières de la Mort), en anglais N.D.E. (Near Death Experience).

[14] Angie Fenimore, Au-delà des Ténèbres, une bouleversante descente en enfer suite à une N.D E., Filipacchi, 1996, p. 160-161.

[15] Pour tout ceci, je me permets de renvoyer le lecteur intéressé à mon premier livre Pour que l'homme devienne Dieu, 2e édition, Dangles, 1992.

[16] Dans une lettre à Don Luigi Borello, datée de 1990, le Père Ernetti aurait donné une date antérieure : 1953. Mais il est vrai que lors de mes dernières visites, le Père Ernetti commençait à hésiter sur les dates.

[17] Voir, par exemple, dans la Traduction Œcuménique de la Bible, l'Introduction à l'Évangile de Saint Jean. Voir aussi, en tête de cette traduction, les réserves émises par les orthodoxes à ce sujet.

[18] Rémy Chauvin et François Brune, À l’écoute de l’au-delà, Oxus, 2003, p. 299-302.

[19] Lettres de Pierre, tome I, Fernand Lanore, p. 387-388 et 394-396.

[20] Voir l'excellente étude de Jean Senelier, Le mystère du petit Trianon, une vision dans l'espace-temps, Belisane, 1997.

[21] Louis Pauwels et Guy Breton, Nouvelles histoires extraordinaires, Albin Michel, 1982, p. 131-141.

[22] C.G. Jung, Ma vie, Gallimard, 1973, p. 266-269.

[23] Voir, parmi beaucoup d'autres : Cyril Permutt, Beyond the spectrum, 1983.

[24] François Brune, Les miracles et autres prodiges, Philippe Lebaud/ Oxus, 2000, p. 108-118.

[25] François Brune, Les miracles et autres prodiges, Philippe Lebaud/ Oxus, 2000.

[26] Louis Pauwels et Guy Breton, op. cit., p. 141.

[27] Les Augustines sont à la fois contemplatives et hospitalières. Elles ne sortent donc pas, mais elles soignent des malades dans leur couvent.

[28] René Laurentin, Prédictions de Sœur Yvonne-Aimée de Malestroit, OEIL, 1987, p. 50 et 69.

[29] Kenneth Ring, En route vers oméga, Robert Laffont, 1991, p. 227-228.

[30] Kenneth Ring, op. cit., p. 75-76.

[31] Raymond Moody, Lumières nouvelles sur la vie après la vie, Robert Laffont, 1978, p. 46-48.

[32] Raymond Moody, op. cit., p. 50 et 51.

[33] Kenneth Ring, op. cit., p. 75-76.

[34] Ibid., p. 147.

[35] IANDS, International Association for Near Death Studies.

[36] Jean Prieur , La mémoire des choses, Arista , 1989 , p . 68

[37] Albert Bessières, La bienheureuse Anna-Maria Taïgi, Résiac, 1977, p. 54-55 et 164.

[38] Voir, par exemple, les ouvrages de Robert Monroe : Le Voyage hors du corps, Garancière, 1986 ; Fantastiques expériences de voyage astral, Robert Laffont, 1990. Charles Lancelin : Méthode de dédoublement personnel, F. Sorlot, 1986 ; Jeanne Guesné : Le Grand passage, Le Courrier du Livre, 1978, etc.

[39] François Brune, Les miracles et autres prodiges, Philippe Lebaud/Oxus, 2000, p. 106-107.

[40] Jean Prieur, op. cit., p. 56.

[41] Brenda J. Dunne et Robert G. Jahn, Aux frontières du paranormal, le rôle de l'esprit sur la matière, Éditions du Rocher, 1991.

[42] Brenda J. Dunne et Robert G. Jahn, op. cit., p. 15.

[43] Sven Ortoli et Jean-Pierre Pharabod, Le Cantique des quantiques, le monde existe-t-il ?, La Découverte, 1984, p. 108.

[44] Ervin Laszlo, Aux racines de l'univers, Fayard, 1992, p. 266.

[45] Michael Talbot, L'univers est un hologramme, Pocket, 1994, p. 329.

[46] Dr Melvin Morse, La divine connexion, Le Jardin des Livres, 2002, p. 59-60.

[47] Ernst Senkowski, Instrumentelle Transkommunikation, R. G. Fisher Verlag, 3e édition, 1995.

[48] Ernst Senkowski, op. cit., p. 73.

[49] Voir: Margaret Cheney, Tesla : man out of time, Laurel, 1981.

[50] Ernst Senkowski, op. cit., notamment p. 239-252.

[51] Olivier Costa de Beauregard, Le corps subtil du réel éclaté, Éditions Aubin, 1995, p. 68-69.

[52] Qui n'a rien à voir avec l'homme politique allemand.

[53] Fascicule 50, p. 18.

[54] Edoard Rhein, Il miracolo delle onde, Hoepli, 1937.

[55] Kurd Lasswitz, Auf zwei Planeten (je dois cette information à mon ami le professeur Senkowski).

[56] Paris-Match, n° 97, du 27 janvier 1951.

[57] George de la Warr, New Worlds beyond the Atom, Menston, Yorkshire (The Scholar Press), 1973.

[58] Mind and Matter ; Pensée et Matière, édité par les Laboratoires Delawarr d'Oxford.

[59] Voir J. Roucous, Survivance de l'Être humain, Édité par J. Roucous, Laguiole, 1959, p. 48-49.

[60] Dr Albert Leprince, Les cerveaux cambriolés, Éditions Jean Renard, 1943, p. 17.

[61] Dr Albert Leprince, op. cit., p. 233-253.

[62] J. Roucous, op. cit.,p. 62-63.

[63] Voir aussi l'évocation d'autres variantes de ces expériences dans l'ouvrage du professeur Senkowski, Instrumentelle Transkommunikation, Fischer Verlag, Frankfurt am Main, 1995.

[64] Voir tout récemment, à ce sujet : Parasciences, n° 43, p. 27-29.

[65] Baird T. Spalding, Ultimes Paroles, Robert Laffont, collection « Les portes de l'étrange », 1985.

[66] Margaret Cheney, Tesla : man out of time, Laurel, 1981, p. 31, 42, 50, 180.

[67] Baird T. Spalding, Vie et enseignement des Maîtres, 5 volumes publiés de son vivant, le tome VI, après sa mort, d'après ses « notes », De Vorss Publications. En France, La vie des Maîtres, Robert Laffont, collection « Les portes de l'étrange », 1972.

[68] Sur Spalding, voir l'édition allemande de Peter Krassa, p. 186-192, mais sans les critiques de Bruton que vous trouverez dans l'édition américaine, p. 141-151.

[69] La Domenica del Corriere, n° 18 du 2 mai 1972, article de Vincenzo Maddaloni, intitulé « Inventata la macchina che fotografa il passato ».

[70] Robert Charroux, Le livre du passé mystérieux, Robert Laffont, 1973, p. 337.

[71] Il Giornale dei Misteri, 1980, n° 114, p. 69.

[72] Il Giornale dei Misteri, 1982, n° 5, p. 41.

[73] Il Giornale dei Misteri, 1985, n° 10, p. 40-41.

[74] François Brune, Les miracles et autres prodiges, Philippe Lebaud/Oxus, 2000, p. 45-60.

[75] Pellegrino Ernetti, La catechesi di Satana et en sous-titres (je traduis) Le démon existe aujourd'hui et L'ère de Satan : la nôtre, Edizioni Segno, 1992.

[76] Don Gabriele Amorth, Un exorciste raconte, F.X. de Guibert, 1992, p. 157 et 198.

[77] Il Giornale dei Misteri, 1980, n° 114, p. 68.

[78] Oggi, n° 44 du 29 octobre 1986, p. 111-112. Voir aussi Rainer Holbe et Elmar Gruber, Magie, Madonnen und Mirakel, Unglaubliche Geschichten aus Italien, Knaur, 1987, p. 229-236.

[79] Luigi Borello, Come le pietre raccontano, Gribaudo Editore, 1989, p. 5-6 et 83.

[80] Article de Renzo Allegri, publié dans la revue Chi. Je n'ai pas la date du numéro. Je n'en ai qu'une photocopie que m'a envoyée le Père Borello.

[81] Mas allà, n° 51, mai 1993, p. 41.

[82] Anita Pensotti dans Oggi, n° 44, du 29 octobre 1986, p. 111-112.

[83] Oggi illustrato, n° 45 du 8 novembre 1986, p. 80-85.

[84] Oggi illustrato, n° 45, op. cit.

[85] Peter Krassa, Father Ernetti's Chronovisor, op. cit., p. 37 et 48-49.

[86] Anita Pensotti, Oggi, n° 44 du 29 octobre 1986, p. 112.

[87] And shed light upon my song ; op. cit., p. 39.

[88] « The verb 'praeludere' (to shed light) occurs several times in the fragment. », op. cit., p. 48.

[89] Il Giornale dei Misteri, 1980, n° 114, p. 69.

[90] Gitta Mallasz, Dialogues avec l'ange, Aubier/Montaigne, 1976 ; nombreuses rééditions.

[91] François Brune, Les miracles et autres prodiges, Philippe Lebaud/Oxus, 2000, p. 83-118.

[92] Voir : Rémy Chauvin et François Brune, À l’écoute de l’au-delà, Oxus, 2003, p. 332-334.

[93] Parasciences et Transcommunication, n° 24, février 1996.

[94] François Brune, Rémy Chauvin, In diretta dall'aldilà, Edizioni Mediterranee, 1998.

[95] David Yallop, In God's name, an investigation into the murder of Pope John Paul I, Bantam Books, Toronto, 1984 ; Au nom de Dieu, Christian Bourgois éditeur, Paris, 1984 et 1989.

[96] Erika, du weisst nicht, wie sehr ich dich liebe, Aufzeichnungen, ausgewâhlt von Hans Urs von Balthasar, Johannes Verlag, Einsiedeln, 1988, p. 175-176.

[97] « When I entered Uncle Pellegrino's cell »

[98] « He had not told the nuns or the doctors ».

[99] « his big wooden desk, which had become so familiar to me over the years ».

[100] « he could only very obscurely remember doing that ».

[101] « I did manage to build the chronovisor. And once it almost worked ».

[102] « It was a sphere much like a diving device, or one-man submarine, open at eye level in all directions »

[103] Dans l'édition américaine de Peter Krassa (p. 184-191), on suggère, pour cet épisode, une influence de Whitley Strie ber. Mais l'ouvrage cité de Strieber date de 1997 et je rapporte déjà le récit du Père Ernetti, captant cette première catilinaire, en 1993 (En direct de l'au-delà, p. 196). Je ne suggérerai pas pour autant que Strieber avait lu mon livre !

[104] « A round chamber in which are placed the akashic records ».

[105] Luigi Borello, Come le pietre raccontano, Saggio scientifico sulla Teoria Unitaria dell'Universo Fisico e sull' unificazione delle forze fondamentali délia Natura, Gribaudo Editore, 1989.

[106] Dannion Brinkley, Sauvé par les anges, Robert Laffont, 1995, p. 141-142. On trouvera dans cet ouvrage d'autres récits semblables.

[107] Jean Prieur, La mémoire des choses, l'art de la psychométrie, Arista, 1989, p. 54.

[108] Jean Prieur, op. cit., p. 243-252.

[109] Luigi Borello, op. cit., p. 84.

[110] Luigi Borello, op. cit., p. 86-90.

[111] Luigi Borello, op. cit., p. 90-91.

[112] Ibidem, p. 91.

[113] Luigi Borello, op. cit., p. 95-96.

[114] Ibidem, p. 98.

[115] Luigi Borello, op. cit., p. 85-86.

[116] « Ad sanctitatem sacramenti Poenitentiae tuendam ».

[117] « quicumque quovis technico instrumenta ea quae in Sacramentali Confessione, vera vel ficta, a se vel ab alio peracta, a confessario vel a poenitente dicuntur, captat... ».

[118] Il s’agit probablement de James Kid qui avait laissé par testament tous ses biens, environ 4 milliards de dollars, à qui prouverait la survie de l’âme.

[119] Mario Canciani, Ultima Cena dagli Esseni, Edizioni Mediterranee, 1995.

[120] Appunti di viaggio nella Terra di Gesu et La Tenerezza.

[121] Même éditeur que pour le Corriere della sera.

[122] Réception de voix et d’images paranormales, provenant de l’au-delà ou d’autres dimensions, par des appareils électroniques.

[123] Sans rapport avec Giulio Andreotti.

[124] Ernst Senkowski dans Transkommunikation, Vol. IV, n° 4, 2002, p. 46-49.

[125] T.L. Sherred, « Une fenêtre sur l'Histoire » dans L'âge d'or de la science-fiction, tome 2, Éditions OPTA, 1966, p. 9-59 ; édition originale « E for effort » publié dans le magazine Astounding en 1947.

[126] John C.Eccles, Évolution du cerveau et création de la conscience, Flammarion, 1994, p. 317-324.

[127] Voir, par exemple : François Brune et Rémy Chauvin, À l'écoute de l'au-delà, Oxus, 2003, p. 332-334.

[128] Melvin Morse, La divine connexion, Le Jardin des Livres, 2002.

[129] « challenge », pour ceux qui ne comprennent plus le français !

[130] Numéros hors-série de VSD, en 1998, 1999 et 2000 ; Le rapport Cometa. Les OVNI et la défense, Éditions du Rocher, 2003 ; Jean-Gabriel Greslé, Documents interdits, Éditions Dervy, 2004.

[131] Voir, par exemple : Gildas Bourdais, Ovnis : la levée progressive du secret, Éditions J.M.G., 2001.

[132] Dieu, l'Église et les Extraterrestres, sous la direction d'Alexandre Vigne, Albin Michel, collection « Question de » n° 122, 2000.

[133] Gildas Bourdais, op. cit., p. 399.

[134] David Bohm, La plénitude de l'univers, Éditions du Rocher, 1990, p. 200.

This file was downloaded from Z-Library project



Your gateway to knowledge and culture. Accessible for everyone.

z-library.sk z-lib.gs z-lib.fm go-to-library.sk

Official Telegram channel

Z-Access

https://wikipedia.org/wiki/Z-Library